

L'Exécuteur [257]

– Justice à tous les étages

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers
présente

L'EXÉCUTEUR



**JUSTICE
À TOUS LES ÉTAGES**

par Don Pendleton

VAUVEINARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

**JUSTICE
À TOUS LES ÉTAGES**



CHAPITRE PREMIER

Camillus, État de New York

Le panneau d'aggloméré de la porte craqua et s'effondra vers l'avant, arraché à ses gonds sous l'effet du violent coup de pied de l'Exécuteur. Le Guerrier enjamba le battant tombé au sol, son Beretta 93-R tenu à bout de bras et avec dans la main le soutien d'une petite torche de combat. Il balaya l'espace devant lui de gauche à droite. Le puissant faisceau blanc illumina le chaos qui régnait dans le mobile home. Il y régnait une odeur difficilement supportable de pourriture et d'ammoniaque et, tandis que Mack Bolan avançait dans l'obscurité, ses yeux se mirent à larmoyer.

Le mobile home tenait du dépotoir à plus d'un titre. La « pelouse » qui le précédait n'était guère plus qu'une étendue de boue parsemée de mauvaises herbes. À l'extérieur, il était entouré sur trois côtés de piles d'ordures, ce qui avait permis au Guerrier de savoir exactement ce qui l'attendait à l'intérieur. Des bidons de diluant vides s'amoncelaient en piles de quatre ou cinq avec des jarres de produits chimiques industriels, essentiellement d'acide chlorhydrique. Il y avait aussi d'autres barils, dont il ne pouvait identifier le contenu d'origine, et plusieurs palettes de bois cassées.

Les ordures empilées jusqu'à trois mètres de haut à l'extérieur dégageaient déjà une odeur nauséabonde à l'air libre, mais, dans l'espace confiné du mobile home, elle était suffocante. En avançant, Bolan heurta une table pliante, qui s'effondra en laissant tomber au sol des dizaines de boîtes vides d'un médicament bon marché contre les refroidissements.

Se frayant un chemin dans la couche de déchets répandus au sol qui lui arrivait à mi-jambe – bocal vides, recharges de réchaud vides, mégots de cigarettes, emballages de fast-food et sacs pleins d'ordures pourrissantes –, Bolan arracha l'un des sacs-poubelles scotchés sur la fenêtre la plus proche. La vitre était sale et fendue, mais il put voir le crépuscule finissant à travers. Partout ailleurs, les étoiles qui dominaient le champ couvert de neige auraient eu un aspect romantique. Ici, elles n'étaient que le décor de la saloperie humaine.

C'est à proximité de la fenêtre que Bolan découvrit le premier corps.

Le mort portait un jean sale et un blouson de motard en cuir. Il était couvert de sang. Le haut de sa tête avait disparu et le carnage empêchait Bolan d'estimer son âge. Retournant le corps du bout de son ranger, le Guerrier considéra un moment le logo qui ornait le dos du blouson : un crâne et un serpent stylisés plutôt classiques, entourés par les lettres « CNY Purists ». Ça ne lui disait rien. Sortant un petit appareil photo numérique d'une poche de sa combinaison noire, Bolan en prit quelques clichés. L'équipe du Ranch saurait bien trouver des infos sur ce gang.

Presque invisible dans la pénombre, il rejoignit le long d'un étroit corridor ce qu'il supposait avoir été une chambre. Le sol de celle-ci était couvert de réchauds, de bouteilles de déboucheurs, de tubes de plastique divers, de bidons métalliques et de verre cassé. Les vapeurs d'ammoniaque y étaient si fortes que Bolan dut faire machine arrière. Il vit alors dans le faisceau de sa torche que la cloison auréolée d'humidité avait été trouée par des balles en plusieurs endroits.

Il y avait une deuxième chambre au bout du couloir. Comme le reste du mobile home, elle était dans un désordre indescriptible, mais celle-ci avait quelque chose de plus domestique. Il s'agissait principalement de vêtements sales et de bouteilles d'alcool vides. Au milieu d'un tas de cartouches de plastique vides, il y avait un fusil à pompe à canon scié ouvert et non chargé. La lampe de Bolan éclaira les impacts de chevrotine qui émaillaient les parois et même le sol dans la chambre et le couloir. On y voyait également plusieurs trous assez grands pour avoir été causés par des balles de calibre .44 ou .45.

Il y avait deux corps étendus au sol. L'un appartenait à un homme aux cheveux longs sans chemise portant un pantalon de cuir et des bottes à bouts ronds. L'autre à une femme à demi nue allongée au pied d'un berceau.

Bolan serra les mâchoires. Il manquait des barreaux au berceau et sa peinture s'écaillait. Il était contre le mur sous l'unique fenêtre que comportait la pièce, la seule du mobile home à ne pas être couverte de plastique noir. Un de ses pieds manquait et il était posé sur un morceau de parpaing. Il y avait des couvertures tachées de sang dedans et le mur derrière, visible à travers les barreaux de l'autre côté, avait été troué en trois endroits par des balles de gros calibre.

La femme sur le sol devant le berceau tenait dans ses doigts sans vie un revolver à canon court calibre .38. Elle avait des traits émaciés et des cernes noirs et profonds sous les yeux. Autant que Bolan pouvait en juger, elle n'avait pas de dents. Sa poitrine était couverte de sang et on lui avait tiré dessus plusieurs fois.

S'armant de courage, le Guerrier se releva et s'approcha du berceau.

Le bébé avait reçu au moins une balle, peut-être deux.

Ses yeux bleus de glace rendus plus pâles encore par la colère, Bolan considéra le petit corps de la victime innocente d'une violence aveugle, et il se retourna...

C'est alors que la fenêtre vola en éclats. Quelque chose de lourd et de métallique rebondit sur le lit défait et ensanglanté avant de tomber par terre.

La grenade s'arrêta aux pieds de Bolan.

Ses yeux s'agrandirent. Sans hésiter, le Guerrier se précipita à travers la fenêtre déjà brisée, roulant dans la boue et la neige fondue avant de percuter une pile de bidons de diluant vides. Sans se préoccuper du bruit provoqué par leur chute, il se mit à courir de toutes ses jambes, mettant entre lui et le mobile home la plus grande partie d'un champ enneigé rempli de mauvaises herbes.

Le bruit sourd de la grenade fut suivi presque immédiatement par une série d'explosions assourdissantes. Des vagues de chaleur successives l'atteignirent. Le mobile home devint un bûcher funéraire, son contenu volatil prenant feu et brûlant tout ce qu'il y avait là.

— Il est là ! Il est là !

Accroupi, Bolan se décala d'un coup alors qu'on entendait la détonation d'une arme. La balle passa à quelques centimètres d'où était sa tête une fraction de seconde auparavant. Il roula sur lui-même et se mit debout, le Beretta serré dans le poing. Il avait perdu sa torche lors de sa course effrénée pour s'éloigner du mobile home. Se repérant au flash des armes qui tiraient, il fit gicler une série de rafales de trois balles dans la nuit. L'un de ses adversaires invisibles s'écria :

— Benny ! Benny, ça va ?

Qui que fût Benny, il était hors course. Bolan était déjà en mouvement, le bruit de ses pas noyés par celui des explosions successives qui dévoraient le laboratoire de méthamphétamine. Ils étaient au moins trois, sans compter l'infortuné Benny. Ils étaient en train de se déployer, éclairés par les flammes qui dansaient derrière eux.

Bolan visa soigneusement et envoya une rafale de trois balles qui atteignit l'une des silhouettes en mouvement à la tête. Les deux autres firent feu dans sa direction, l'un avec un pistolet, l'autre avec une arme automatique indéterminée. Le staccato de la mitrailleuse poursuivait Bolan dans l'obscurité. C'était presque à coup sûr un calibre 9 mm, un mini-Uzi ou un Ingram probablement. Bolan n'avait

pas le sentiment qu'une seule balle l'ait approché. La vraie menace venait de sa gauche, de l'homme qui avait appelé Benny, qui, lui, visait avant de tirer. Son partenaire était plutôt du genre à arroser et à prier qu'une balle atteigne son objectif.

La nuit était maintenant vraiment tombée et Bolan, qui s'était suffisamment éloigné du labo clandestin en feu, prit ses poursuivants à revers. Ils s'étaient lancés à sa poursuite sans savoir où il était et ce serait facile d'en finir avec les deux, mais il lui fallait des réponses. Il devait donc essayer d'en prendre un vivant.

— Carver, je ne le vois pas !

La voix était différente, c'était celle de l'homme à la mitraillette.

— Mais ferme-la, putain, Stick, aboya Carver. Surveille les mouvements et puis...

Le conseil était bon et Bolan le suivit, vidant le chargeur de son Beretta sur Carver. L'homme s'effondra sans un son. Une nouvelle rafale sauvage de balles de Parabellum gicla loin de Bolan : la réaction de Stick. Fourrant le Beretta vide dans sa ceinture, Bolan mit le genou gauche en terre et tira son Magnum Desert Eagle calibre .44 du holster qu'il avait sur la cuisse droite. L'arme de poing à emprunt de gaz tonna lorsque Bolan lâcha deux balles à ogive de queue, l'une en bas, l'autre à gauche. La première rata son objectif, mais la seconde atteignit Stick dans le ventre. Les genoux du truand faiblirent et il tomba au sol.

Fouillant dans une poche de sa ceinture, Bolan en sortit une petite torche de secours à LED. Il garda le cylindre d'aluminium entre les doigts de sa main gauche tandis qu'il avançait sur Stick, le Desert Eagle devant lui. Stick geignait et se balançait légèrement, plié en deux, les deux bras serrés sur le ventre. Tout près de là, fumant dans la neige, il y avait son MAC-10, culasse fermée.

— Sale fils de pute, bredouilla-t-il.

Stick était un type dégingandé d'une trentaine ou une quarantaine d'années avec des cheveux gras qui lui tombaient jusqu'aux épaules et une tête de rongeur. Il avait le menton couvert d'une petite barbe en bataille qui le faisait encore plus ressembler à un rat. À la lumière bleutée de sa lampe de poche, Bolan put voir le logo qui figurait sur sa chemise de denim sans manches : « CNY Purists ».

— Parle, dit simplement Bolan.

Stick leva les yeux l'air, accusateur.

— Mais qu'est-ce que tu veux, bordel ? siffla-t-il.

— Je veux savoir ce qui s'est passé ici.

— Mais, putain, tu devrais bien savoir ce que tu as fait ici, salaud,

cracha Stick. Tu as tué Chopper Mike ! Tu as tué sa vieille ! Tu as tué leur putain de gosse, mec ! Pourquoi t'as fait ça ? Mais qui t'es ?

— Commence au début, intima Bolan.

L'extrémité triangulaire du Desert Eagle ne bougeait pas d'un poil. Les bras toujours repliés sur le ventre, Stick jeta un regard de côté à l'homme en noir et sembla le jauger.

— Je te dirai rien, geignit-il.

Sa voix se raffermir.

— Je ne dirai rien à un grand connard habillé en commando qui vient de détruire notre labo sur la Route 173.

Bolan eut un regard d'incrédulité. Il envoya un grand coup de pied dans le motard, qui s'étala au sol. Il y avait beaucoup de sang, mais Stick n'était pas aussi atteint qu'il voulait bien le faire croire. Le téléphone portable qu'il avait caché et dans lequel il venait clairement de s'adresser à quelqu'un atterrit dans la neige quelques mètres plus loin.

Avec un grognement animal, Stick se redressa d'un coup. La lame scie d'un couteau de poche brilla dans le rayon de la torche de Bolan. Et alors que le motard plongeait, Bolan tira deux fois. Stick mourut avant même que ce qu'il restait de lui ne s'affaisse mollement dans la neige.

L'Exécuteur récupéra le téléphone, un appareil bon marché à carte prépayée impossible à tracer. La communication était toujours active. Au moment où Bolan allait appuyer du pouce sur le bouton « état », le correspondant mit fin à l'appel. La liste des numéros appelés ne contenait qu'un seul numéro, qui correspondait à une ligne locale. Bolan regarda le mort à ses pieds puis dans la direction de Carver, avant de hocher la tête. Pour des motards fabricants de méthamphétamine, ils étaient loin d'être idiots. Restait qu'il avait quelques indices à faire passer au Ranch.

Tandis que le labo clandestin continuait à brûler, Bolan entendit la sirène de la première voiture de police.

Black Warriors Ranch, quelque part en Virginie

Quand Herman « Gadgets » Schwarz pénétra dans la salle informatique du Ranch, le nez titillé par l'odeur qui se dégageait du pot de café fort qui chauffait sur un plan de travail, il y découvrit Aaron Kurtzman, dit « l'Ours », en plein boulot.

— Hal attend sur le brouilleur et j'ai du travail, dit Kurtzman,

faisant passer une carte mémoire d'un ordinateur à l'autre et jonglant avec une série d'images satellites, le tout en gardant en main un mug de café de la taille d'une chope de bière.

L'expert informatique au torse puissant désigna d'un doigt énorme les appareils de communication disposés à l'autre bout de la pièce.

En souriant, le génial bricoleur qui était l'interface de l'Exécuteur au Ranch s'éloigna de Kurtzman pour les rejoindre. L'Ours devenait toujours grognon quand il lui manquait des collaborateurs. Le reste de son équipe était en congé ou assistait à des conférences ici ou là, le laissant en charge de l'essentiel de leurs tâches au cours d'une semaine qui paraissait miraculeusement exempte de crises mettant en danger la nation. Quand on y réfléchissait la situation était plutôt comique : Kurtzman supportait sans rien dire les événements les plus invraisemblables qu'on lui demandait de gérer, mais il devenait vite désagréable si on lui demandait de répondre au téléphone trop souvent.

Hal Brognola, le numéro Un du *Justice Department*, attendait Gadgets à l'autre bout de la ligne satellite. Bien qu'il ne lui parût pas particulièrement angoissé en cet instant, Herman savait que ce n'était qu'une question de temps avant que le grand Fédéral ne se retrouve à devoir faire face à une nouvelle menace de désastre. Le fait qu'il ne soit pas venu en personne au Ranch était plutôt rassurant. S'il y avait eu de sérieux problèmes, il l'aurait fait.

— Salut, Hal, que peut-on faire pour toi ? dit-il en s'asseyant et en approchant le casque de son oreille sans le mettre sur la tête.

— Pas pour moi, en tout cas pas directement, dit Brognola.

Herman ne répondant rien, il poursuivit :

— J'ai demandé à Striker de jeter un œil sur un truc qui inquiète passablement le *Justice Department* depuis deux mois.

— Un truc que nous surveillons ? demanda Gadgets, tout en sachant que ce n'était probablement pas le cas.

— C'est trop vague pour ça. Nous avons reçu une série de rapports de la Sécurité intérieure sur ce qui est censé être des actes de terrorisme, ou plus précisément des événements isolés qui *semblent* être des actes de terrorisme. J'ai fait quelques vérifications, et je suis tombé sur une série de meurtres dans le centre de l'État de New York.

— Rien de bien neuf, répondit Herman d'un ton égal.

— Non, rien de bien neuf, reconnut Brognola. Mais ces meurtres ont quelque chose de perturbant. Une famille et plusieurs autres individus dans une maison de Skaneateles. Trois policiers tués par balle à Syracuse. Une série d'incendies qui a coûté la vie à quatre enfants et au moins trois adultes dans sa banlieue. En apparence, rien

ne les distingue de crimes ordinaires, à part un nombre d'homicides anormalement élevé pour une ville du nord de l'État où il ne dépasse pas d'habitude une vingtaine par an. Ça nous a presque échappé.

— Qu'est-ce qui vous a échappé ?

— L'élément récurrent, dit l'agent fédéral en fronçant les sourcils. Larry Keamey, un de mes contacts, a été journaliste d'investigation ici à Washington. Il dirige maintenant un groupe de réflexion au centre de l'État et s'occupe d'un journal local indépendant. Il passe son temps à faire ce qui a fini par le faire virer du petit monde merveilleux de la capitale, à savoir se mettre à dos les politiciens et remuer la boue.

Gadgets se mit à rire.

— Le genre de type que tu apprécies, quoi !

— Plus ou moins, répondit Brognola en esquissant un sourire. C'est Larry qui m'a mis sur la piste. Les victimes des meurtres – je parle de celles qui ne sont pas des victimes collatérales – avaient toutes un lien avec le trafic local de méthamphétamine. En tout cas, c'est ce qu'il croit. Il n'avait pas grand-chose d'autre comme piste.

— Pourquoi mettre le *Justice Department* là-dessus ? demanda Gadgets. Ça ne concerne pas plutôt la police locale ?

— Possible, répondit Brognola, l'air sombre, n'était le flair de Larry pour tout ce qui est corruption. Il pense que les flics locaux sont impliqués. Et il ne s'agit pas seulement de trafiquants essayant de limiter la concurrence. Il me dit, et je le crois, qu'il y a là quelque chose de plus systématique.

— Un Vengeur ? tiqua son interlocuteur.

— C'est sa théorie. Étant donné la brutalité des crimes et la quantité d'agences gouvernementales qui ont envahi Syracuse, c'est un vrai cirque. Il m'a appelé pour me demander une faveur. Il m'a dit que je devais pouvoir court-circuiter tout le saint-frusquin officiel et avoir des résultats rapidement.

— C'est beaucoup demander à quelqu'un dans ta position.

— Pas quand on connaît Larry, répondit Brognola. Il constituait l'une de mes meilleures sources ici. Il savait toujours dans quels placards étaient cachés les cadavres. C'est ce qui lui a valu de se faire tant d'ennemis ici, des ennemis puissants. Je suis son obligé. C'est pourquoi j'ai demandé à Striker d'enquêter.

Gadgets approuva de la tête. Quel meilleur choix que Mack Bolan pour traquer un Vengeur ? Si le Guerrier gardait son indépendance vis-à-vis du Ranch, son engagement à l'égard de son personnel et celui de ce dernier à son égard étaient sans défaut.

— Que peut-on faire pour lui ? demanda Gadgets Schwarz.

Si le Ranch pouvait donner un coup de main à Bolan, il s'assurerait que ce soit fait.

— Je vous fais passer les spécifications qu'il m'a transmises sur sa ligne sécurisée, dit Brognola en tapant sur un clavier qui était hors du champ de la caméra de vidéoconférence. Il a besoin d'un petit colis de fournitures.

— Nous ferons de notre mieux pour remplir son caddie, affirma Herman « Gadgets » Schwarz.

— J'ai aussi besoin que l'Ours et son équipe me trouvent tout ce qu'il est possible de trouver sur un gang de motards du nom de « CNY Purists ». Je vous envoie une photo numérique que Striker a prise au cours d'un raid sur l'un de leurs labos la nuit dernière. Ça vous aidera peut-être. Vous pouvez lui envoyer directement ce que vous aurez trouvé sur son portable.

— On va s'y mettre, Hal.

— Merci.

Il s'apprêta à couper la communication.

— Hal ?

Brognola s'interrompt.

— Quand tu l'auras en ligne, dis-lui de faire attention.

— Entendu, promet Brognola.

Puis il mit un terme à la transmission.

Gadgets laissa errer son regard un instant sur l'écran vide, avant de se retourner pour examiner les données qui arrivaient. Ils avaient du pain sur la planche.

Camillus, État de New York

L'Exécuteur était appuyé contre la voiture pie de la police de Syracuse, les bras croisés sur la poitrine. Il avait passé une longue nuit à raconter son histoire encore et encore, essayant de tirer le maximum de l'identité d'agent du *Justice Department* que Brognola lui avait fournie au nom de Matt Cooper. Et maintenant il attendait simplement de pouvoir s'en aller pour reprendre ses recherches.

Le délai était gênant, mais nécessaire. Il aurait besoin de la coopération des forces de police locales et il lui fallait savoir quels étaient les fédéraux impliqués. En outre, se faire connaître pourrait avoir l'effet de faire bouger ceux dont la source de Brognola était persuadée qu'ils coopéraient avec le ou les meurtriers, qui qu'ils fussent. S'il se montrait assez, il était quasiment certain que quelqu'un

tenterait de l'atteindre pour l'écarter de sa route.

Il y avait au moins trois agences gouvernementales sur le coup, la D.E.A., le F.B.I. et l'A.T.F. (*Fédéral Bureau of Alcohol, Tobacco and Firearms*). Le bureau du shérif du comté et deux commissariats voisins avaient eux aussi envoyé des unités sur place. Bolan avait attendu patiemment qu'ils aient fini leur cinéma et bien manifesté leur désapprobation à son égard. L'un des agents de l'A.T.F. avait soulevé le Beretta 93-R de deux doigts comme s'il s'était agi d'un serpent venimeux. Les deux types du F.B.I. avaient menacé de l'emmener pour l'interroger si son identité et son histoire ne tenaient pas la route. Les policiers de la ville et ceux du comté étaient restés à distance, mais lui avaient jeté des regards soupçonneux. Le seul, ou à peu près, que Bolan n'avait pas détesté immédiatement était un jeunot du nom de Paglia, qui l'observait sans exprimer la moindre émotion. Il lui était apparu comme un policier correct qui irait loin s'il restait dans la police et savait garder sa présence d'esprit. Il en avait déjà vu des comme lui. Il avait déjà vu son contraire également.

Lorsque, après moult coups de téléphone et interrogations de bases de données informatiques, il s'avéra qu'il travaillait bien pour le *Justice Department*, les récriminations se calmèrent presque entièrement. Mais Bolan dut malgré tout rester dans les parages jusqu'à ce qu'on lui permette de partir, histoire de ne se mettre personne à dos. Le mobile home était depuis longtemps réduit en cendres et les agents fédéraux et la police ramassaient activement des indices au milieu des débris fumants.

Paglia, qui, décidément, paraissait trop jeune à Bolan malgré son air de compétence, retournait à sa voiture pour y déposer plusieurs sacs d'indices. Ils contenaient des douilles et d'autres trucs. Bolan ne s'attendait pas à ce que les restes calcinés du labo livrent quoi que ce soit de vraiment intéressant, mais on ne savait jamais.

Paglia avait aussi avec lui le holster en cuir de Bolan avec dedans le 93-R et ses chargeurs de rechange. Il le tendit au Guerrier, puis tira le Desert Eagle de derrière sa ceinture.

— Ils disent que vous pouvez récupérer votre quincaillerie, expliqua-t-il en riant sous cape.

Ça n'avait pas vraiment l'air de leur faire plaisir.

— Je suis surpris qu'ils vous aient laissé prendre en main des preuves, commenta Bolan avec un signe du menton en direction des fédéraux qui s'affairaient dans leurs coupe-vent marqués dans le dos aux initiales de leurs diverses agences.

— Il y a de quoi s'occuper pour tout le monde, répondit Paglia.

Quelque chose attira son regard alors qu'il se détournait de son

véhicule. Il se pencha pour ramasser une boîte de carton vide roussie par le feu. Il y en avait plusieurs du même type d'éparpillées dans le champ, où l'explosion les avait soufflées. Les fédéraux et les policiers les avaient piétinées une bonne partie de la nuit.

— Un truc contre le rhume, dit-il.

— Pseudo-éphédrine, dit Bolan. C'est un précurseur chimique, récupéré à partir de médicaments disponibles sans ordonnance pour fabriquer de la méthamphétamine.

— Du crystal, dit le flic. C'est un labo ?

— C'était un labo, répondit Bolan.

*

* *

De l'orée du bois qui bordait le champ couvert de neige, Gary Rook observait le grand type en costume sombre tandis qu'il ramassait ses affaires et rejoignait la Chevrolet Blazer banalisée dans laquelle il était arrivé le soir précédent.

Dans l'objectif de la puissante lunette de la Remington 700, le visage encadré de cheveux noirs coupés court était clairement visible. Rook fit de son mieux pour mémoriser les traits de l'individu. Il avait le sentiment qu'il ne tarderait pas à le retrouver sur son chemin.

Rook avait vu le bonhomme arriver en voiture et pénétrer dans le labo de crystal. Il y avait chez ce type quelque chose de pas ordinaire. Il se déplaçait comme Rook, comme un habitué des champs de bataille. Son intrusion l'arme au poing dans le mobile home relevait du manuel du parfait commando. Bien sûr, Rook aurait pu lui dire qu'il n'y avait personne de vivant à l'intérieur.

Le grand barbu sourit à travers ses moustaches rousses. Ses avant-bras se tendirent quand il replia les doigts sur le grip de la Remington. Il avait brièvement caressé l'idée de mettre une ogive de calibre .38 dans la tête du type, mais il avait décidé d'attendre. Quand les Puristes étaient arrivés à pied, plus ou moins discrètement, il avait supposé qu'ils avaient marché depuis l'endroit où ils avaient laissé leurs véhicules, répondant à un appel de détresse fait par un des occupants du mobile home avant que Rook ait fini de s'en occuper. Il avait alors considéré que s'en était fini du nouveau venu, et avait assisté surpris à la façon dont il s'était débarrassé de chaque motard l'un après l'autre.

Quand les flics commencèrent à se pointer, il était trop tard pour bouger sans se faire repérer, alors il était resté où il était. Il les avait vus prendre à parti le commando, faire leur cinoche habituel, puis le laisser partir à regret. Qui qu'il fût, il avait des relations à la hauteur

de son artillerie.

Le type quittant la scène au volant de son SUV, Rook se résolut à patienter jusqu'à ce que la police et les fédéraux libèrent le terrain à leur tour. Alors, il rejoindrait son propre véhicule et se mettrait à planifier sa prochaine attaque. Il essaierait de se tenir à l'écart de l'homme en noir. S'il n'y arrivait pas, eh bien... ce serait tant pis pour lui. S'il le fallait, Rook le tuerait comme les autres.

CHAPITRE II

Syracuse, État de New York

Roger Kohler était un homme très occupé. En tant que P.-D.G. et actionnaire majoritaire de Diamond Corporation, Kohler dirigeait un empire qui s'étendait sur à peu près tout, de la location d'appartements bas de gamme partout dans Syracuse, à une partie de la ZUP du port intérieur de la ville, en passant par des parkings payants. Il possédait trois des six plus grandes galeries commerciales de l'État, quoique, à son grand dépit, aucune des trois n'ait été dans la ville à proprement parler. Mais il s'activait pour que ça change ; il était en train de négocier un arrangement qui lui permettrait de construire le plus grand centre commercial de l'État, dans les quartiers sud de la ville.

Le projet avait certes ses détracteurs. À sa grande joie, la Cour suprême avait jugé que les collectivités locales pouvaient exproprier en faveur d'investisseurs privés pour peu que la propriété ainsi acquise puisse être utilisée pour générer plus de richesses. Le « bien du public » servait d'alibi. Quel qu'en ait été la justification, cette élimination *de facto* de la propriété privée était à l'avantage de Kohler, ou, en tout cas, ce serait le cas quand il aurait reçu l'aval de la municipalité pour s'emparer d'une partie non négligeable des quartiers sud-ouest de la ville. Cela avait déjà été fait. L'un des concurrents de Kohler, autre grand propriétaire, avait réussi à chasser plus d'une vingtaine d'entreprises, pourtant bien implantées, pour construire à grands frais un hôtel de luxe... qui n'était toujours pas rentable. Avec ce précédent, Kohler ne s'attendait qu'à une résistance de principe à son nouveau centre. Si des sociétés ayant pignon sur rue pouvaient être expropriées au nom de nouvelles rentrées d'impôts, qui se soucierait d'une poignée de junkies et de gangsters vivant dans la plus grande zone de taudis de la ville ?

Il suffisait de se brancher sur n'importe quel journal radio ou télé de Syracuse pour entendre les mots « Il y a eu une fusillade aujourd'hui » ou « Un homme a été poignardé aujourd'hui »

immédiatement suivis de « dans les quartiers sud ». Toutes les villes américaines possédaient un district de ce type, un ghetto à la pauvreté généralisée dans lequel la plus grande partie des crimes avaient lieu et où résidaient la plupart de ceux qui les commettaient. Quel meilleur endroit nettoyer pour lui insuffler un développement économique dynamique, pour y faire du commerce ? Kohler n'arrivait pas à comprendre pourquoi cette idée n'enthousiasmait pas tout le monde à Syracuse.

Bien sûr, les groupes activistes locaux protestaient. Parmi eux, on trouvait de riches libéraux rongés par la culpabilité d'avoir réussi, des habitants des quartiers organisés en groupes de protestation et quelques rares politiciens locaux, qui avaient refusé de se laisser graisser la patte par Kohler. Ils ne l'arrêteraient pas. Il pourrait toujours faire éliminer ceux qui ne pourraient être marginalisés ou ignorés. Kohler gardait des « contacts professionnels » particuliers à cet effet.

Mais il y avait d'autres problèmes à régler. Il y avait des gens qui disaient que la dépression économique dont souffrait la ville – qui n'avait rien de surprenante dans un État où les impôts demeuraient année après année parmi les plus élevés du pays – ne lui permettait pas de faire face à un projet de cette envergure. Ils ne voyaient ni les opportunités touristiques ni les apports en terme de taxes sur le chiffre d'affaires qu'il offrait. Il y en avait qui prétendaient que la ville était encore sous le coup de l'échec d'un de ses concurrents à réaliser ses rêves de paradis de la consommation.

Kohler avait lui-même fait tout son possible pour faire capoter le projet afin que le sien ait le champ libre, mais il regrettait que ça ait si bien marché. Il avait envoyé ses propres hommes se faire engager pour les emplois plus ou moins fictifs créés au lancement du projet pour justifier son intérêt pour la communauté, en s'assurant qu'il s'agisse bien de ceux qu'il employait en toute discrétion, ceux qui avaient un casier judiciaire. Puis il avait fait passer anonymement lesdits casiers judiciaires aux journaux, qui s'étaient empressés de rapporter au public la création d'emplois fictifs et leur attribution à des repris de justice. Il en était résulté pour son concurrent un véritable cauchemar en termes de relations publiques, qui l'avait obligé à jeter l'éponge. Ce qui avait laissé Kohler dans la position idéale du sauveur de l'économie locale.

Le problème, c'était que le projet de Kohler perdait de l'argent tous les jours et qu'il n'y avait quasiment aucune chance qu'il atteigne l'équilibre financier une fois les fondations posées et la construction lancée. Le plan de développement n'était tout simplement pas viable, et Kohler le savait. Mais il ne pouvait pas accepter l'échec et il ne

l'accepterait pas. Il ne lui restait donc qu'une seule possibilité : alimenter le projet en sous-main avec des revenus occultes.

Kohler était un réaliste. Il n'avait ni famille, ni dieux. Il poursuivait un but unique, s'enrichir, et cela ne lui posait aucun problème d'ordre moral. S'il devait pour cela s'acoquiner avec des gens peu recommandables, il le ferait sans arrière-pensées. Tant qu'ils étaient utiles, ils étaient nécessaires. Il était également facile de s'en débarrasser quand ils *cessaient* d'être utiles.

C'est avec cette pensée à l'esprit que Kohler dit à sa secrétaire de faire entrer Gerald « Pick » McWilliams. La présence de ce dernier dans les tours Kohler était pour le moins inhabituelle car, pour tout dire, elle était interdite par Kohler lui-même. Seule une affaire d'une extrême urgence pouvait la justifier et seule la situation financière plus que préoccupante dans laquelle il se trouvait poussait Kohler à la tolérer.

McWilliams était vêtu d'un costume de tweed bon marché qui était trop grand pour lui d'au moins une taille et il portait une cravate de polyester aussi épaisse qu'une écharpe et qui devait dater des années 70. La secrétaire le fit entrer sans prononcer un mot et McWilliams eut du mal à refréner un regard concupiscent. Kohler s'abstint de lui en faire reproche, car il avait embauché Lori essentiellement pour son allure. Elle était blonde, un corsage blanc serré mettait en valeur ses formes et ses jupes ne descendaient jamais au-dessous du genou. De plus, elle ne tapait pas trop mal à la machine. De toute manière, son rôle se limitait en général à garder l'accès au domaine de Kohler et à en mettre plein la vue aux visiteurs.

— Pick, dit Kohler sans préambule, qu'est-ce que vous foutez ici ?

McWilliams était un type court sur pattes, maigre et émacié. Il lui manquait quelques dents et il n'était pas vraiment propre sur lui. Il faisait fonction de garçon de courses entre Kohler et les « CNY Purists », un gang aux membres un peu brutes mais efficaces, qui s'étaient montrés très utiles comme exécuteurs des basses œuvres de Diamond Corporation. McWilliams était facile à intimider, raison pour laquelle Kohler le supportait.

Roger Kohler avait un physique impressionnant. Il faisait plus d'un mètre quatre-vingt-dix et sa carrure correspondait à celle qu'on pouvait attendre chez quelqu'un qui passait plusieurs heures par semaine à s'entraîner dans sa salle de gym personnelle. Il était aussi ceinture noire troisième dan de karaté et avait des mains de boucher couvertes de cicatrices à force de casser des briques et des planches. Et malgré la calvitie naissante qui éclaircissait ses cheveux gris, son visage taillé à la serpe ne laissait aucun doute sur le fait que c'était le type d'homme qui n'hésiterait pas une seconde à broyer quiconque

viendrait se mettre en travers de son chemin.

— Monsieur Kohler, commença McWilliams en se courbant pratiquement en deux, il y a... hem... un problème avec la livraison.

— Un problème.

— Oui, monsieur.

— Avec la livraison.

— Oui, monsieur, confirma McWilliams une nouvelle fois.

— Auriez-vous l'obligeance de m'expliquer, Pick, pour quelle foutue raison je vous paie, vous et vos types ?

Kohler se leva et fit le tour de son bureau pour attraper McWilliams par les larges revers de sa veste.

— Toi et tes amis, vous avez un boulot très précis à assurer, et c'est de faire en sorte que le produit atteigne Ithaca d'ici dimanche ! Il vous reste exactement cinq jours pour y parvenir. Si ça n'est pas fait, nous aurons un sérieux problème. Il faudra certainement que je vous tue, mais il faudra que je le fasse avant que les Chinois ne *me* tuent moi !

— Ce n'est pas ma faute ! pleurnicha McWilliams, sans tenter de se protéger tandis que Kohler le secouait comme un chien l'aurait fait d'un jouet à mâcher.

— Ils ont attaqué le labo qu'on utilisait. Tout le produit a disparu et le labo a été pulvérisé ! Nous avons perdu plein de types, vous ne vous rendez pas compte !

Kohler relâcha McWilliams et réajusta son propre costume en prenant une grande inspiration.

— Ça, dit-il à McWilliams, c'est précisément la raison pour laquelle je vous paie, toi et tes copains truands. Ce genre de trucs arrive. Résolvez le problème. Lancez une guerre de territoire, ou autre. Faites ce que vous faites d'habitude. Je me fous de qui vous devrez tuer. Démerdez-vous, c'est tout. Réglez le problème et assurez-vous une bonne fois que la livraison soit complète et faite dans les temps, avant dimanche. Sinon je te jure que je te réduirai en miettes avant que Chang et ses types ne m'attrapent.

McWilliams acquiesça si vigoureusement que Kohler se dit que sa tête risquait de se détacher. L'intermédiaire fila sans demander son reste, laissant Kohler face à son bureau vide, ses comptes en banque vides et son emploi du temps très rempli. Il décida sur-le-champ qu'il lui fallait une aide extérieure. Il commença par ouvrir quelques fichiers sur son ordinateur, y compris tout ce qu'il avait sur McWilliams et ses principaux associés. Puis il se reporta à plusieurs de ses fichiers protégés. Si les Puristes étaient incapables de faire le

boulot, il mettrait quelqu'un d'autre sur le coup.

Pendant qu'il y était, il allait faire en sorte que McWilliams disparaisse ; il l'avait dérangé une fois de trop. Le dossier médical de McWilliams comportait une information intéressante. Il la transmettrait dans un esprit de coopération. Avec un peu de chance, son nouveau consultant pourrait accélérer les choses et Kohler pourrait faire avancer ses affaires d'autant plus vite.

Malgré ce qu'il avait dit à McWilliams, il savait qu'il était peu probable qu'ils parviennent à livrer Chang dans les temps. C'est pourquoi il allait lui falloir changer ses plans, et vu le tempérament difficile de Chang, il faudrait qu'il le fasse lui-même.

Il soupira.

Il devenait difficile de se faire servir correctement.

Armory Square, Syracuse

L'intérieur du Tyrannosaur Barbecue était sombre, plein de monde et bruyant, juste comme Trogg Sharpe l'aimait. Le gros leader des Puristes tenait audience ici presque tous les jours, assis à une table de bois au fond de son domaine avec devant lui une assiette d'ailes de poulet ou de travers de porc à la sauce piquante. Il y avait toujours une rangée de motos aux chromes rutilants devant le Tyrannosaur, qui était une institution de Syracuse depuis plus de trente ans. À tout moment de la journée, au moins la moitié de ces motos appartenaient à des membres des « CNY Purists », le gang de motards le plus nombreux et le plus brutal de tout le centre de l'État de New York.

La corpulence de Sharpe était autant du gras que du muscle. Sa panse plus que généreuse distendait le T-shirt noir qu'il portait sous une veste de cuir ornée de tout un tas de chaînes et du logo des Puristes. Restait qu'il n'était pas le genre d'homme à prendre à la légère. Il avait envoyé plus d'un type à l'hôpital rien qu'avec les battoirs qui lui tenaient lieu de mains. Avec plus de cent trente-cinq kilos pour un mètre soixante-quinze, il avançait lentement et inexorablement dans la vie, confiant dans le pouvoir des Puristes et dans le pouvoir de nuire que sa simple méchanceté lui conférait. Il ne demandait pas grand-chose à la vie : de la bière, du bourbon et un joint de temps en temps. Il n'avait rien contre une femme pleine de bonne volonté de loin en loin ; plus elle était jeune, mieux c'était. Sorti de là, il était heureux... tant que personne ne se mettait en travers de son chemin. Ceux qui s'y risquaient avaient droit à une bonne raclée. Quiconque venait le chatouiller, homme ou femme,

apprenait à ne pas recommencer... ou mourait.

Sharpe souriait en vidant consciencieusement une assiette de travers de porc qu'il arrosait d'une bonne bière.

Les autres Puristes présents circulaient entre les tables, à moins qu'ils ne fussent installés pour manger à l'une d'entre elles ou qu'ils ne jouent au poker dans la pièce du fond. Sharpe pensait rejoindre la partie quand il aurait fini de manger. Mais chaque chose en son temps.

Jacker, le second lieutenant de Sharpe, était en train de considérer le juke-box de l'autre côté de la salle. Il regardait la boîte de verre rayé comme si sa vie dépendait du choix qu'il allait faire. Bon Dieu, mais il lui en fallait du temps pour se décider ! Sharpe allait perdre patience et s'apprêtait à demander un truc de Creedence Clearwater Revival quand son monde explosa.

Il eut juste le temps de voir la porte du bar s'ouvrir et la silhouette d'un grand type habillé de sombre se découper sur la lumière aveuglante du jour avant de tomber à la renverse avec sa chaise, un rugissement assourdissant dans les oreilles et des éclairs de feu dansant devant lui. Il toucha le sol mais ne le sentit pas. Pour Sharpe, tout ce qui avait jamais existé disparut dans la douleur, la lumière... et le néant.

L'Exécuteur quittait le point de ramassage dans sa Chevrolet Blazer de location. Il y avait sur le siège passager un lourd sac de combat béant, dont l'ouverture révélait une cache d'équipement et d'armes. L'armurier du Ranch avait apparemment fait du bon boulot, comme à son habitude. Le personnel du Ranch avait tenu compte de sa liste et au-delà.

L'un des équipements sur lesquels Bolan avait insisté était un scanner de fréquences portable pré-réglé avec les fréquences locales de la police. Il avait aussi demandé un G.P.S. portable. S'il lui fallait suivre un meurtrier à la trace en terrain inconnu – mais *a priori* connu de sa proie –, il lui faudrait disposer d'un avantage technologique. Son expérience des champs de bataille du monde lui avait appris que le terrain, et la connaissance qu'on pouvait en avoir, pouvait faire toute la différence entre les participants à un conflit armé.

Bolan mit le scanner en route et le régla pour qu'il scanne systématiquement les fréquences locales. Presque immédiatement une voix excitée se fit entendre : « ... Je répète, coups de feu, coups de feu, au Tyrannosaur, North Willow. On dirait une putain de guerre ! Coups de feu, coups de feu... »

Bolan déclencha le G.P.S. et en regarda l'affichage. Il n'était qu'à quelques pâtés de maisons de l'endroit.

Il mit pied au plancher et les pneus de la Blazer crissèrent.

Gary Rook avait donné un grand coup de ranger sur la porte de devant du Tyrannosaur pour l'ouvrir. Puis il avait fait un pas, brandi son Smith & Wesson 625 et tiré. La balle à pointe creuse de calibre .45 ACP avait filé directement sur Trogg Sharpe, le renversant et le réduisant à l'état de gros tas sur le sol couvert de sciure.

Il y eut un moment de silence absolu au cours duquel les regards effarés des motards, des autres clients et du personnel se tournèrent vers Rook, puis celui-ci se lâcha complètement.

Il balayait l'espace devant lui méthodiquement du canon de son gros revolver d'acier, tirant deux balles chaque fois qu'il rencontrait une cible. Jacker fut ainsi projeté contre le verre du juke-box, qui éclata, son sang arrosant les CD brisés, et un autre motard fut balayé en arrière par la balle qui traversait sa tête de part en part. Rook n'entendait pas les cris tandis qu'il tirait hommes et femmes comme des pipes à la foire, ses oreilles bourdonnant malgré les bouchons de mousse. Lorsque, après sept coups, son revolver fut vide, il tira de la main gauche sa copie conforme du second de ses holsters croisés sur la poitrine. Tandis qu'il recommençait à tirer, ses proies commençaient à retourner ses tirs.

Les motards étaient certes des brutes, mais ils manquaient de technique et d'initiative. Rook savait que tant qu'il les maintiendrait sur la défensive, il aurait partie gagnée. Il faillit éclater de rire lorsqu'un gros Puriste se dressa de derrière une table renversée... juste à temps pour que Rook lui envoie une giclée dans la poitrine. Le motard s'affaissa sur lui-même et finit au sol.

Rengainant ses revolvers, Rook tira deux pistolets automatiques calibre .45 genre Rock Island Armory 1911 d'holsters qu'il avait sous les bras. Puis il tira deux balles sur un Puriste plié en deux qu'il avait précédemment blessé. Il enjamba une serveuse morte, dont les cheveux flottaient dans une flaque de sang grandissante, et progressa jusqu'à la salle du fond, où il savait que se déroulait presque toujours une partie de poker.

Au moment où il atteignait le seuil, un feu nourri d'automatiques la franchit. Il y avait là des Puristes, et ils s'attendaient à ce qu'il passe la tête et se la fasse arracher par leurs tirs. Rook eut un nouveau sourire. Du sac qui pendait sur sa poitrine il tira un cocktail Molotov – une simple bouteille de bière remplie d'essence et fermée d'un chiffon qui en était lui-même imbibé. Il attendit que les tirs se calment un peu et lança la bouteille.

— Attention ! cria quelqu'un dans la pièce.

Rook passa une main le long du chambranle et tira. Une des balles au moins atteignit la bouteille. Le bruit de souffle de la flamme fut suivi par un cri perçant poussé par l'un des occupants de la pièce qui commençait à brûler. Rook risqua un coup d'œil par la porte et vida ce qui restait de balles dans son autre calibre .45, touchant au moins un Puriste qui ne l'avait pas encore été. Puis il fit retraite dans la salle principale du Tyrannosaur, rechargeant tant bien que mal ses .45.

C'est sans se soucier des craquements des flammes et des hurlements de l'alarme incendie qu'il filait à travers la salle. Quelque chose bougea dans l'un des box du fond. Rook tira dessus trois fois et continua son chemin. D'un coup d'épaule il ouvrit les portes de la cuisine.

— Espèce de salaud ! cria quelqu'un.

Rook fit un bond en arrière qui lui permit d'éviter de justesse le grand couteau de cuisine que tenait un gros type portant un T-shirt blanc et un tablier sales. Vu son apparence, ce type d'âge mûr à la calvitie naissante ne pouvait être qu'un cuisinier.

— Attendez, protesta Rook.

L'homme grogna et tenta de nouveau de l'atteindre, repoussant Rook d'où il était venu. Rook, abandonnant toute idée de le raisonner, lui tira dessus, le regardant sans regret lâcher son couteau et tomber au sol.

Après tout, c'était ça la vie dans la grande ville, non ?

La police allait arriver d'une minute à l'autre. Rook tira un autre cocktail Molotov de son sac, l'alluma avec un briquet et le lança au milieu de la cuisine. Il explosa en plongeant la scène dans une lumière orangée. Rook sentit la chaleur de l'explosion sur son visage en sortant par l'issue de secours de la cuisine, sans se soucier de l'alarme qu'il avait déclenchée en ouvrant la porte. Son pick-up l'attendait dans l'allée derrière le Tyrannosaur et c'est sans un regard dans son rétroviseur pour le restaurant en flammes qu'il fila.

Bolan dérapa dans le virage au carrefour de Willow Street et manqua renverser la rangée de motos garées devant le Tyrannosaur. Il s'arrêta et se jeta hors du véhicule, sac de combat en bandoulière. Il pouvait voir les flammes danser à l'arrière du bâtiment et de la fumée noire monter dans le ciel. Rien ne bougeait. Le restaurant était foutu, et le Guerrier avait visiblement raté les derniers événements, quels qu'ils aient été. Plusieurs personnes sorties des commerces avoisinants regardaient l'incendie et parlaient entre elles avec animation. Bolan sentit leurs regards tandis qu'il s'éloignait du bâtiment.

Du coin de l'œil, il aperçut un mouvement et se retourna juste à

temps pour voir un type énorme, le visage couvert de sang, tituber hors du restaurant. Il fut suivi par un autre, beaucoup plus mince, qui se tenait le bras. Son visage était rouge écrevisse et il était salement brûlé.

Le gros brandit un revolver calibre .38 et ouvrit le feu en criant.

Bolan se jeta derrière la Blazer. L'une des balles traversa le pare-chocs et une autre fit éclater un pneu. Bolan dégaina son Beretta et s'apprêta à tirer, mais avant qu'il ne puisse le faire, il entendit le bruit d'une moto dont on emballait le moteur.

Se redressant d'un coup, l'Exécuteur visa le gros homme sur la moto qu'avaient enfourchée les deux blessés. Celle-ci dépassa la Blazer en fonçant sur la foule. Le gros homme lança à Bolan un regard venimeux derrière son épaule mais s'abstint de tirer sur lui. Bolan ne tira pas non plus ; il y avait maintenant trop de gens innocents entre lui et le motard. La moto tourna un coin de rue en rugissant et disparut tandis que Bolan retournait à sa Blazer et à son pneu avant à plat.

Pour la deuxième fois en deux jours, il entendit les sirènes de police et de pompiers dans le lointain. Le Tyrannosaur continuait de brûler et il n'avait pas progressé dans sa recherche du type qui y avait mis le feu.

CHAPITRE III

Liverpool, État de New York

Gary Rook était en enfer.

Il y retournait toutes les nuits. Chaque nuit ressemblait à la précédente. Dans son sommeil, il rêvait de Jennifer telle qu'elle était juste avant sa mort, édentée, d'une maigreur irréaliste, parcourue de spasmes et de tics, et cela le terrorisait. Le regard traqué de ses yeux injectés enfoncés dans leurs orbites continuerait de le hanter sa vie durant.

Il ne doutait pas une seule seconde que, quand il parviendrait enfin en enfer, elle serait là pour l'accueillir. La voir toutes les nuits était simplement sa pénitence, une avance qu'il lui fallait payer pour les péchés qu'il avait commis et qu'il continuerait à commettre.

Il n'y avait que quand il écumait les rues en *les* faisant payer, que Rook ressentait une certaine paix, une impression partielle de justice et de satisfaction. La nuit, la conscience de ses actes lui pesait lourdement. L'idée même de ce qu'aurait pensé Jennifer elle-même de ce qu'il faisait lui était encore plus pénible.

Rook n'avait aucune illusion. Il savait que ce qu'il faisait était mal. Il savait aussi que c'était pour lui qu'il le faisait ; Jennifer n'était plus là depuis longtemps pour s'en soucier, et rien de ce qu'il aurait pu faire ne l'aurait ramenée à la vie. Rook était un meurtrier. Il était coupable et il s'attendait à finir par être pris ou tué.

Et cela lui était égal.

Rejetant la tête sur le côté en s'arrachant à son cauchemar, il haleta quelques instants. Il cligna des yeux plusieurs fois, puis prit sa montre et essaya d'accommoder sur son cadran. On était le matin et il était plus tard qu'il ne l'aurait voulu. Il soupira. Il avait intérêt à ne pas perdre plus de temps.

Il s'assit au milieu des draps entortillés imprégnés de sueur et regarda sans comprendre l'oreiller qui gisait au sol à côté du grand lit. À part ce lit et quelques caisses de carton remplies de vêtements et

autres objets personnels, l'appartement était vide. Le sol était jonché d'armes à feu, de munitions et d'autres fournitures. Il n'y avait pas de meubles sur lesquels les poser. Rook n'avait pas non plus de télévision, ça ne l'intéressait pas.

Au pied du lit, des bouteilles de bourbon vides jouxtaient un cendrier qui débordait. Rook trouva un paquet de Marlboro froissé dans lequel il avait mis un briquet jetable et alluma une de ses dernières cigarettes. Sur le drap il y avait le .45 prêt à servir qu'il avait mis sous son oreiller la veille au soir. Il le prit, débloqua la sécurité et le regarda.

Il ne se tuerait jamais. Il lui arrivait parfois de vouloir le faire, mais jamais assez violemment pour passer à l'acte.

Pour être honnête, il devait avouer que cela lui faisait peur. Il savait où il allait et n'était pas pressé d'arriver au bout du chemin. À part ça, tant qu'il était en vie, il pouvait continuer à tuer des membres du gang des Puristes. Peut-être même parviendrait-il à les tuer tous.

Il se demanda ce qu'il ferait alors. Mais ça n'avait pas d'importance, ce n'était pas pour demain.

Syracuse, État de New York

— Allez, Jacker, grogna Sharpe, en appuyant sur le sac de glace ensanglanté qu'il maintenait sur sa tête douloureuse. Bouge-toi le cul !

— Je fais de mon mieux, mec, pleurnicha Jacker.

Son bras gauche en écharpe, il faisait aller un feutre de long en large sur une page de papier d'imprimante cornée. Il fit une pause pour repousser les mèches de cheveux blonds sales qui lui venaient dans les yeux, puis se remit à l'ouvrage.

— Ne m'agace pas, Jacker, maugréa Sharpe.

Il fit jouer les doigts de ses deux mains, en les imaginant serrés sur une gorge. Il voulait trouver ce commando. C'était forcément le même type, il en était sûr. C'était le type qui avait attaqué le labo, le type qui avait massacré Chopper Mike, sa vieille et même leur moutard. Sharpe avait fait pire en son temps, mais ce n'était pas pareil. C'était la *famille*. C'était les Puristes. Personne n'avait le droit de faire aux Puristes ce que ce type leur avait fait. Il allait payer. Ouais, il allait payer, mais *d'abord* il allait *souffrir*. Sharpe allait prendre son pied à torturer ce salopard jusqu'à ce qu'il devienne fou et à continuer jusqu'à ce qu'il meure.

Le toubib que Sharpe utilisait pour ce genre de petits problèmes les avait soignés lui et Jacker, puis il avait empoché le prix de son

silence et filé. C'était comme pour tout dans la vie : à condition de ne pas regarder à la dépense et de ne pas se soucier d'enfreindre la loi, vous pouviez obtenir ce que vous vouliez. Bien sûr, nombre des toubibs qui acceptaient ce genre d'appels n'étaient pas franchement reconnus par l'ordre des médecins, mais il fallait faire avec ce qu'on trouvait.

Sharpe savait qu'il avait de la chance d'être encore en vie. Il avait l'impression que sa tête allait éclater. La balle lui avait éraflé le front mais sans dommages pour son crâne. Il s'en tirerait avec une cicatrice impressionnante. Il était camé jusqu'aux yeux à la codéine. Jacker avait de vilaines brûlures et un bras en sale état, mais il s'en remettrait lui aussi. Certes il ne serait pas bien beau avec la peau racornie sur le visage et sur son bras, mais bon, il n'avait jamais été très beau de toute façon.

— Il va payer, mec, dit Sharpe à haute voix, pas tant pour le bénéfice de Jacker que pour celui de l'Univers entier. On va le trouver et nous allons le faire hurler et nous supplier de l'achever.

Bolan était installé à la table de la salle d'interrogatoire avec en face de lui le bleu, Paglia. Ensemble ils parcouraient des dossiers. L'espace de travail improvisé avait l'odeur tenace de vestiaires dont tant de salles de ce type ne se débarrasseraient jamais, une odeur due principalement à la sueur, mais aussi au manque d'aération, à la peinture qui pèle et à la puanteur de corps longtemps négligés et malmenés par leurs propriétaires. L'identité fictive de Bolan comme agent du *Justice Department* lui avait permis d'obtenir une salle et suffisamment de coopération pour qu'on lui adjoigne le jeune policier, mais le chef de la police de Syracuse et ses homologues fédéraux avaient clairement manifesté leur agacement à le voir s'immiscer dans ce qu'ils considéraient comme leur affaire. Mais Bolan se fichait pas mal de ce qu'ils pensaient tant qu'ils ne lui mettaient pas de bâtons dans les roues.

— C'est tout ce que vous avez sur les Puristes et les meurtres où ils sont impliqués ? demanda Bolan.

— Oui, tout est là : les meurtres dont nous pensons ou savons qu'ils les ont commis et ceux dont leurs membres ont été victimes dans le secteur, confirma Paglia.

Il haussa les épaules.

— Pour être honnête, beaucoup d'entre nous semblent penser que nos chefs ne tiennent pas particulièrement à résoudre ceux-là, ajouta-t-il en montrant des photos de scènes de crime sur lesquelles figuraient des cadavres qui ne pouvaient être que ceux de motards.

Bolan opina du chef. Les Puristes étaient des ordures et leur mort n'était pas une grande perte. Mais il y avait des innocents qui se trouvaient pris entre deux feux. Une guerre avait été entamée et le tueur semblait considérer tous ceux qui se trouvaient sur son chemin comme des cibles légitimes, même s'ils n'avaient rien à voir avec le gang ou avec ses membres.

— Que cherchez-vous ? demanda Paglia.

Bolan leva les yeux et regarda le jeune type. Il y avait une réelle intuition dans sa question, et Paglia à l'évidence se rendait bien compte que Bolan n'avait pas grand-chose à voir avec un enquêteur de bureau ou un spécialiste en médecine légale. Le Guerrier décida de jouer franc jeu avec lui.

— J'ai besoin d'un moyen de prédire quelle est la prochaine étape du meurtrier, reconnut-il. Je ne peux pas avoir toujours un train de retard. Je dois anticiper ses mouvements pour pouvoir le stopper.

Paglia considéra un instant les photos et les dossiers, puis commença à fouiller dedans.

— Je crois que je sais, dit-il.

Bolan l'observait avec intérêt.

— Voilà.

Paglia lui tendait un dossier.

— Autant que je sache, il n'y a pas eu d'attaque à cet endroit, et pourtant il est essentiel aux opérations des Puristes. J'ai entendu des rumeurs qui disaient que nos services avaient essayé deux ou trois fois d'infiltrer le gang, exprès pour visiter cet endroit de près. Ce serait là qu'ils enterrent les corps.

— Et alors ? relança Bolan.

— Malheureusement, c'est impossible, poursuivit Paglia en haussant les épaules. Ils sont soit trop soupçonneux, soit trop malins. Ils n'acceptent pas d'inconnus. En tout cas, c'est ce que j'ai entendu dire.

Bolan réfléchit à ce qu'il venait d'entendre. Bien que membre des forces de police depuis peu, Paglia était, comme tous les policiers, réceptif aux bruits de couloir, qui, s'ils n'étaient pas toujours très précis, comportaient toujours une part de vérité importante.

La photo que contenait le dossier était celle d'un immeuble d'aspect classique dans un secteur qui avait l'air industriel et commercial. Sur la façade, il y avait une grande enseigne en partie effacée sur laquelle on distinguait « Zippers Arcade ».

— Si vous voulez trouver les Puristes, lui suggéra Paglia, allez faire un tour au Zippers. Si vous ne les trouvez pas avant, eux vous

trouveront.

Bolan acquiesça. Il était temps d'avancer un pion.

Le bar miteux au coin d'East Fayette Street et Columbus Avenue arborait une enseigne lumineuse « Club Eclair », qui, bien qu'en partie brisée, brillait toujours. De l'autre côté de la rue, il y avait un coiffeur pour hommes tout aussi minable. En examinant de plus près les deux bâtiments on aurait pu voir de nombreux impacts de balles. Le coin d'East Fayette et Columbus était célèbre à Syracuse. Il était régulièrement le théâtre de fusillades suite à des altercations violentes qui avait lieu devant comme dans le bar. Plusieurs tentatives de le faire fermer avaient échoué.

Rook arrêta son pick-up dans le parking du coiffeur en en bloquant la sortie. Un Afro-Américain d'une vingtaine d'années sortit immédiatement de la boutique pour l'apostropher.

— Hé, mec, dit-il. Tu ne peux pas te garer là. Dégage !

Sans la moindre hésitation, Rook lui tira dessus.

La balle de calibre .45 ACP du Smith & Wesson 625 Mountain Gun de Rook fit un trou dans la poitrine du jeune homme, dont la chemise blanche vira au rouge sang à cet endroit. Sans s'attarder un seul instant, Rook traversa calmement la rue, tenant son second 625 de la main gauche. Les crosses Hogue des deux armes étaient chaudes dans ses paumes. Et c'est sans même ralentir son pas qu'il planta son talon au milieu de la porte du bar.

Les Whiteshirts faisaient de drôles de comparses pour les Puristes, mais, comme Rook l'avait découvert, la drogue et l'argent de la drogue poussaient jusqu'aux pires ennemis à forger des alliances. Les Whiteshirts, membres d'un gang du centre constitué essentiellement de jeunes Noirs, avaient pour uniforme de simples T-shirts de coton, en général beaucoup trop grands pour eux, avec quelques fois un bandana blanc en prime. C'était un des gangs les plus violents de Syracuse.

Rook savait depuis quelque temps déjà que les Puristes utilisaient les Whiteshirts pour distribuer de la drogue sur le territoire de ces derniers. Leur adhésion à la théorie de la suprématie blanche ne semblait pas constituer pour eux un obstacle à l'emploi d'une race supposée inférieure pour agrandir leur emprise commerciale et augmenter leurs profits. L'idée que la plupart de leurs clients soient de la même race que leurs revendeurs amusait probablement beaucoup les Puristes.

Pour l'essentiel, Rook se fichait pas mal de tout ça. Il se fichait pas mal de la politique, de l'impact socio-économique du crime sur la ville

et de qui vendait quoi à qui. C'était le boulot de la police, un boulot qu'elle n'arrivait plus à faire depuis un moment. Pendant des années, les dirigeants de Syracuse avaient résolument nié l'existence même de gangs dans la ville, malgré ce que chacun savait être vrai. Rook n'avait jamais compris comment ils pouvaient s'imaginer que prétendre qu'il n'y avait pas de problème pourrait modifier la réalité.

Tout ce qui importait pour Rook, c'était que frapper les Whiteshirts équivaldrait à frapper les Puristes. Plus il maintenait de pression, plus il les attaquait, plus il serait facile de recommencer. Et il continuerait à frapper jusqu'à leur élimination totale ou sa propre mort.

C'était le moins qu'il pouvait faire pour Jennifer.

La lourde porte de métal s'ouvrit à la volée sur ses gonds rouillés. L'intérieur du bar était sombre et enfumé par les cigares et les cigarettes mais aussi par les joints, tous aussi illégaux les uns que les autres dans un État qui avait décrété l'interdiction de fumer dans tous les lieux publics fermés. Rook faillit éclater de rire en s'imaginant infliger la peine de mort pour ce délit spécifique.

Il tira sur le premier type qu'il repéra. Dans l'obscurité, les pupilles encore contractées par la lumière extérieure, il pouvait à peine y voir. Il visa sur des ombres et des mouvements, vidant ses deux revolvers en une fusillade assourdissante. Il tira sur le barman. Il tira sur une serveuse qui tentait de filer au fond, où elle comptait probablement atteindre une sortie en passant par la cuisine rudimentaire de l'établissement. Les revolvers vidés, il les rengaina. Passant à ses Rock Island Armory 1911, il continua à plomber meubles et gens. Il n'y eut aucune résistance. Personne ne lui tira dessus.

Ç'avait été un vrai massacre.

Alors qu'il commençait à s'habituer à la pénombre, Rook compta une paire de Whiteshirts près de la porte et trois autres étendus par terre à côté du bar. Les autres corps constituaient les dommages collatéraux. Rook ne leur accorda même pas une pensée. De toute façon, tous ceux qui étaient là, qu'ils aient eu un rapport avec les Puristes ou non, ne pouvaient être que des malfaisants.

Rook tourna les talons et se dirigea vers la porte. Il savait qu'il lui fallait faire vite. Les flics n'étaient jamais loin de ce quartier. Il voulait l'être avant qu'ils n'arrivent. Mais l'objectif était atteint : il avait laissé un autre message – et une nouvelle déclaration de guerre – aux Puristes, aux bons soins de leurs employés.

Pick McWilliams, vêtu d'une chemise dorée et d'un pantalon kaki, sans doute dans l'espoir de tenter de passer inaperçu dans la foule,

sirotait une bière à une table du bar de l'aéroport. Il eut un regard nerveux autour de lui et vérifia une nouvelle fois sa montre. Il avait consulté les tableaux d'affichage. L'homme que Sharpe avait appelé « l'invité de Kohler » était en retard parce que son vol l'était. Cela faisait près de deux heures que McWilliams attendait et il commençait à s'engourdir.

Il essayait sans succès de capter l'attention du barman depuis son box pour lui commander une autre bière, quand il vit l'homme pénétrer dans la salle. McWilliams ne savait pas à quoi il ressemblait, mais ce nouveau venu ne pouvait être que le type qu'il attendait. Ses yeux bougeaient sans arrêt. Il surveillait tous les coins du bar quasi simultanément en le traversant comme s'il avait l'intention de tuer tout le monde. Et si ce que Sharpe avait dit de la brève conversation téléphonique qu'il avait eue avec Kohler était vrai, alors ce type *pouvait* tuer tout le monde ici, pensa McWilliams.

Le nouvel arrivant fonça sur McWilliams presque tout de suite, ses yeux se plissant en voyant les vêtements ringards du motard. Il rejoignit le box et s'assit sans y être invité, les mains sous la table.

— Ben dis donc, t'es une sacrée vedette, toi ! dit-il.

Il avait une voix douce, profonde et calme. C'était là la voix d'un homme qui ne criait pas, qui ne se répétait pas, la voix d'un homme qui avait l'habitude d'être obéi dès qu'il donnait un ordre.

— Pick, dit McWilliams en tendant la main.

Le regard de l'homme l'effleura d'un air de dédain avant de se fixer sur son visage. McWilliams retira sa main, se sentant stupide, et ravala son orgueil. Se fâcher contre ce salaud dangereux ne pouvait que mal finir pour lui.

— Carleton, dit l'homme.

McWilliams ne savait pas s'il s'agissait d'un prénom ou d'un nom de famille. Il ne posa pas la question. Carleton devait faire entre un mètre soixante-quinze et un mètre quatre-vingts pour quelque quatre-vingt-dix kilos. Il avait les cheveux ras et le visage délimité par une petite moustache et une barbichette et orné de petites lunettes rondes cerclées de métal. Il portait une chemise de soie noire à col à boutons, une cravate noire et grise de bon ton et un pantalon noir sous un trench-coat de bonne facture qui aurait pu sortir de chez Armani. McWilliams ne savait pas si Armani faisait des manteaux, mais il savait reconnaître des vêtements de luxe quand il en voyait. Ce Carleton s'en sortait bien et la grosse Rolex qu'il arborait au poignet était là pour le confirmer.

— On m'a dit que quelqu'un m'attendrait, dit Carleton.

McWilliams ne répondit rien. Il montra une grande enveloppe de

papier kraft qu'il fit glisser à travers la table.

— La prochaine fois, dit Carleton en soupirant, fais-la passer *sous* la table.

Il ouvrit l'enveloppe tout en la maintenant hors de vue entre lui et le mur du box. Puis il leva les yeux sur McWilliams, avant de regarder à droite et à gauche et enfin de revenir au motard. Il ne disait rien.

— Qu'y a-t-il ? finit par demander McWilliams.

— Je me disais juste que Kohler me semblait beaucoup plus professionnel que, eh bien, que toi, répondit Carleton. Qu'est-ce qu'une limace dans ton genre fait à son service ?

— Je ne suis pas à son service, dit McWilliams. Je fais partie des Puristes.

— Je n'en doute pas une seconde, fit Carleton en agitant l'une de ses mains gantées.

Son ton de voix disait clairement qu'il ne savait pas qui étaient les Puristes et qu'il n'en avait rien à faire.

— Il n'empêche que quand Kohler m'a contacté, il m'a dit qu'il avait un sérieux problème. Si j'avais un *sérieux* problème, je n'enverrais certainement pas quelqu'un dans ton genre pour l'exposer.

— Une seconde, commença McWilliams, qui finissait par en avoir assez. Pour qui vous prenez...

Quelque chose le piqua.

— Aïe ! cria McWilliams en sautant de son siège. Qu'est-ce que vous venez de faire ?

— Monsieur Pick, dit Carleton, interrompant le motard avant qu'il ait fini de protester, vous n'êtes plus désormais d'aucune utilité.

McWilliams lança la main pour prendre le revolver coincé dans sa ceinture, mais ses bras s'alourdirent d'un coup et une étrange chaleur les envahit. Ils ne répondaient plus. Affolé, il regarda Carleton, mais sa tête se mit à trembler.

— Merci pour le dossier, bonne journée, dit Carleton avec un sourire pincé.

McWilliams ne put que regarder son visiteur se lever et quitter le bar, l'enveloppe dans une main. En passant devant une poubelle à l'entrée, il y jeta quelque chose et McWilliams crut apercevoir une seringue.

Mais déjà il s'affaissait sur son siège, sa gorge se fermait, son souffle s'épuisait tandis qu'il tentait sans succès de crier. Il fit un dernier effort pour inspirer, sentant et entendant le gémissement qui quittait ses lèvres.

Quelqu'un dans le bar finit par remarquer qu'il suffoquait et se précipita pour essayer la manœuvre d'Heimlich. Mais il était beaucoup trop tard. Pick McWilliams était mort d'un choc anaphylactique avant même que les services d'urgence aient été appelés.

Zippers Arcade était un club de strip-tease installé dans une zone industrio-commerciale à la limite nord de Syracuse entre une casse automobile et un customiseur de sièges de voiture. L'Exécuteur avait pris contact avec Herman « Gadgets » Schwarz pour vérifier et compléter les informations que lui avait fournies Paglia. Étant donné la taille de la ville et l'importance des établissements concernés – toutes deux plutôt limitées – la moisson était faible, mais Aaron Kurtzman, lui, avait quand même trouvé quelque chose à se mettre sous la dent.

Le customiseur, une entreprise familiale fondée quarante ans plus tôt, était parfaitement honorable. Ce n'était pas le cas de la casse auto. La consultation des registres de propriété révélait qu'elle appartenait, tout comme le Zippers, à une société écran, elle-même prête-nom d'un trust qui avait de nombreuses autres propriétés, dont la plupart avaient été à un moment ou à un autre le théâtre de violences en rapport avec les Puristes. En remontant la piste, on arrivait à une société nommée Diamond Corporation, dirigée par un certain Roger Kohler.

Bolan s'occuperait de ce Kohler en temps et en heure. Pour l'instant, le Guerrier devait trouver celui qui massacrait les Puristes et accessoirement tous ceux qui se trouvaient dans sa ligne de tir quand il le faisait.

Il gara son SUV à proximité, dans le parking d'une station-service fermée, dont les fenêtres étaient garnies de planches cloutées et de pancartes à moitié effacées sur lesquelles on pouvait lire « À vendre » ou « À louer ». Il fit le tour jusqu'à l'arrière des bâtiments et fit quelques pas dans la parcelle qui les jouxtait derrière. Il portait un coupe-vent assez long pour masquer son matériel aux yeux d'éventuels observateurs. Il n'y avait dans son attitude rien de furtif ou de suspect. Il marchait comme s'il était là chez lui, d'un pas alerte mais sans hâte. Il y avait peu de circulation, essentiellement des camions de livraison, probablement en route vers les entrepôts et le dépôt de bois visibles au loin.

Il n'y avait personne à la porte de derrière du Zippers. Bolan repéra une caméra de surveillance qui pointait dans sa direction et s'arrêta. Il l'observa un moment puis reprit sa marche vers la porte. De plus près, ce qu'il avait pensé se confirma : le câble qui partait de la

caméra conduisait directement à un pieu de bois enfoncé dans l'asphalte. Il y avait fort peu de chances que quelqu'un se soit donné la peine de creuser le pieu pour y faire passer le câble. L'appareil était factice, du genre qu'on trouvait dans les catalogues de vente de gadgets par correspondance. En s'approchant, il vit sur la porte l'autocollant traditionnel informant que le bâtiment était protégé par un système d'alarme.

De la main gauche – la droite était dans son coupe-vent –, Bolan essaya la poignée de la porte.

La porte coupe-feu métallique s'ouvrit silencieusement.

— Je te tiens ! cria le Puriste habillé de cuir qui se tenait juste de l'autre côté de la porte.

Les bouches jumelles du fusil à canon scié qu'il tenait en main parurent énormes à Bolan, dont le regard plongeait directement dedans. Il entendit le bruit métallique des chiens qu'on armait.

— Attendez..., dit Bolan.

De si près le bruit du fusil était assourdissant.

CHAPITRE IV

Tout en parlant, Bolan avait plié les genoux et s'était jeté au sol en contrôlant sa chute vers l'arrière. Le tir du fusil passa au-dessus de lui, mais il en sentit quand même la chaleur sur le visage. En atterrissant sur le dos, le menton vers la poitrine pour protéger sa tête, il lança sa jambe et atteignit l'homme au fusil à la cheville.

Il y eut un bruit d'os qui se brise. Le pourri tomba comme un arbre qu'on abat, en hurlant Il avait vidé les deux canons de son fusil. Bolan était déjà debout et au-dessus de lui avant qu'il puisse recharger. L'Exécuteur dégaina son Beretta 93-R. Le silencieux était déjà en place et seuls trois sons étouffés marquèrent la fin du motard.

Les tympanes encore sous l'effet du tir à bout portant, Bolan se pencha pour ramasser le fusil. Il le jeta dans une poubelle qui se trouvait à proximité, où personne n'irait le chercher pour l'utiliser de nouveau contre lui. Puis il enjamba le corps et progressa avec précaution vers l'intérieur du club, le Beretta à bout de bras devant lui. Il avait perdu l'effet de surprise. Il lui faudrait désormais compter sur la force brutale. D'un haussement d'épaules, il se débarrassa du coupe-vent pour pouvoir accéder à son harnais et à son matériel de combat sans être gêné.

Le couloir était vide. Les rangers de Bolan faisaient beaucoup de bruit sur le plancher. Il fit une pause et écouta. Apparemment personne à l'intérieur n'avait entendu le coup de fusil, ce qui ne tenait pas debout.

Devant lui s'ouvrait un couloir sale et mal éclairé aux murs couverts de vieilles lattes de bois et encombré de piles de vieux journaux et de quelques sacs-poubelle puants. Le couloir se terminait en T. Des basses étouffées lui parvenaient de quelque part devant lui, à l'évidence de la salle principale du club. Bolan fit un nouveau pas et le plancher craqua de nouveau. Il s'arrêta net.

Il venait d'entendre un craquement en réponse à celui qu'il venait de produire.

Ils l'attendaient tranquillement, croyant la jouer fine.

Sans bruit, Bolan décrocha une grenade flash de son harnais de

combat. Cette petite merveille conçue par Herman « Gadgets » Schwarz avait la forme d'un palet de hockey. Il l'arma puis la lança avec un angle qui lui permit de ricocher contre le mur du fond pour passer le coin. Puis il s'accroupit en se détournant et couvrit ses oreilles de ses mains en ouvrant grand la bouche et en serrant les paupières. L'effet assourdissant et aveuglant fut heureusement très bref, mais si lumineux qu'il put voir le flash malgré ses yeux fermés.

Bolan se redressa et fonça, la vision toujours encombrée de grandes formes vertes rémanentes. Ils étaient trois à se tortiller sur le sol, deux dans le couloir qui partait à droite et un dans celui qui partait à gauche, où il lui avait tendu une embuscade. Il y avait au sol deux armes de poing et un fusil. Les types arboraient les couleurs des Puristes. Cette fois, il ne prit pas le temps de ramasser les armes ; il continua son chemin, rechargeant le Beretta pour remplacer le chargeur entamé avec un plein de vingt balles.

Il choisit le couloir de droite ; celui de gauche était sans issue et se terminait contre un mur de parpaings nu. Bolan gardait son arme devant lui à la recherche d'adversaires éventuels. Il y eut soudain un cri, puis un autre. Il perçut un mouvement devant lui. D'un coup, cinq femmes à moitié nues sortirent en courant d'une loge sur la gauche, le frôlant comme s'il n'avait même pas été là. Il les laissa passer et attendit.

Deux hommes armés jaillirent de l'ouverture. L'un d'entre eux plongea au sol en tirant vers le haut. Bolan l'arrêta net de deux balles dans la poitrine, le Beretta continuant sa course ascendante pour balayer l'autre type dans la foulée. Deux balles atteignirent ce dernier au cou et au menton et il tomba à la renverse en lâchant le petit Colt Mustang calibre .38 qu'il avait en main. Tous deux étaient vêtus de T-shirts et de pantalons kaki et devaient faire partie de l'équipe de sécurité du club.

Bolan pénétra dans la loge, dépassant les miroirs éclairés et éparpillant la lingerie fine des strip-teaseuses sans même s'en rendre compte, le regard balayant tous les coins de la pièce à l'affût du moindre danger. La porte menant de la loge à la salle principale du club était fermée. Il posa un de ses rangers juste à gauche de la poignée et la força, plongeant alors qu'il pénétrait dans la salle.

— Maintenant ! Maintenant ! cria quelqu'un.

Des coups de feu jaillirent de trois endroits à la fois et Bolan n'eut d'autre choix que de foncer en avant. La salle était à plusieurs niveaux et des lumières colorées émanaient de projecteurs accrochés dans des structures métalliques qui rejoignaient le plafond. L'un des tireurs était dans la cabine son, d'où une musique techno assourdissante continuait d'alimenter d'énormes haut-parleurs le long des murs. Il y

en avait un autre dans les structures – Bolan n'aurait su dire où – et un troisième en mouvement sur la piste de danse du bas. Alors qu'il se précipitait vers la cabine son, des balles firent sauter le carrelage à ses pieds. Des projecteurs stroboscopiques se mirent en route au-dessus de lui, l'empêchant de distinguer les éclats de lumière produits par les armes du gang. Il n'y avait pas de clients. Bolan était arrivé avant l'ouverture du club. Les strip-teaseuses étant parties, il savait qu'il y avait peu de chances que des innocents se retrouvent pris entre lui et ses adversaires.

La salle avait beau être étagée, elle était aussi largement ouverte vers le haut et n'offrait aucun refuge, c'est pourquoi Bolan, le Beretta à bout de bras, se mit à mitrailler la cabine son de rafales de 9 mm, forçant le tireur qui s'y trouvait à plonger. Les tirs des deux autres le poursuivaient, mais il allait trop vite pour eux et les éclats lumineux et colorés des projecteurs gênaient les Puristes autant que lui. Bolan se jeta à plat à côté de la demi-porte qui donnait accès à la cabine son. Le motard à l'intérieur – un type d'un certain âge au crâne rasé suturé portant un blouson de cuir auquel avait été enlevée une manche – pointa son pistolet-mitrailleur Colt 9 mm à canon court vers Bolan, mais il avait été trop lent. L'Exécuteur lui dessina une fermeture Eclair de l'entrejambe jusqu'à la poitrine, finissant de vider le Beretta avec trois rafales de trois balles.

Les deux tireurs restants concentrèrent leur puissance de feu sur l'endroit où se trouvait Bolan. Il demeura près du sol, les laissant démolir le mur au-dessus de sa tête et l'arroser de plâtre. Le Puriste mort avait plusieurs chargeurs de rechange pour sa mitrailleuse et Bolan se les approprias avec l'arme elle-même, qu'il fourra derrière sa ceinture. Il rechargea son Beretta et le rengaina, puis tâtonna sur la console son pour tenter d'arrêter la musique. Le quatrième bouton fut le bon. Il parvint ensuite à couper les projecteurs stroboscopiques, plongeant ainsi le Zippers dans l'obscurité.

Il attendit que les tirs cessent, puis il rampa en silence hors de la cabine, avançant accroupi en se guidant des doigts sur le mur de la salle, un coin de la crosse télescopique du P.-M. Colt coincé contre l'épaule. Enfin il s'immobilisa, contrôlant sa respiration.

— Gord ! cria au bout d'un moment l'un des Puristes. Gord ! Gordy, mec, où es-tu ?

— Ici, idiot, finit par répondre l'autre.

— Tu le vois ?

— Non, Chigger, je ne le vois pas. Si je le voyais, je serais en train de lui tirer dessus ! Je n'y vois rien.

— Je ne l'entends pas.

Il ne se passa rien pendant quelques instants. Bolan attendait. Très doucement, il sortit sa lampe de combat de la poche et la garda en main, enveloppant les doigts de son autre main autour du fût du P.-M.

— Je crois qu'il a filé, lâcha Chigger d'un point situé de l'autre côté de la salle à droite de Bolan. Probablement quand la lumière s'est éteinte !

— Et merde, dit Gordy depuis son perchoir dans les structures. Trogg va sérieusement nous botter le cul.

Bolan dirigea son arme vers les structures et alluma la lampe de combat. Le faisceau aveuglant fit ressortir la silhouette de Gordy sur les montants. Il plissa les yeux et tressaillit, levant une main devant le visage, juste au moment où Bolan l'arrosait de trois rafales ajustées. Et c'est sans un cri que Gordy alla s'écraser sur la piste de danse.

Chigger se mit à tirer. Son arme produisait le son creux caractéristique d'une variante d'AK. Mais Bolan avait éteint sa lampe et bougé et n'était déjà plus qu'une impression sur la rétine malmenée de Chigger. Le Puriste en était encore à tirer à plusieurs mètres à la droite de Bolan que ce dernier l'avait déjà contourné. Quand l'Exécuteur ralluma sa lampe, Chigger était trop occupé à vider son chargeur de trente balles sur des ombres pour réagir. Bolan lui lâcha une rafale de balles de Parabellum dans les jambes et le Puriste tomba en lâchant son arme.

Bolan marcha jusqu'à Chigger en gardant le faisceau de sa lampe sur son visage. La douleur faisait grimacer le Puriste, qui se détourna en attrapant ses jambes sanglantes. Un de ses genoux avait pratiquement disparu et une flaque de sang s'élargissait rapidement sous lui.

— Il va te falloir un moment pour crever en saignant comme ça, lui dit Bolan d'une voix dénuée de toute émotion. Dis-moi comment vous saviez que j'allais venir.

— C'est toi, parvint difficilement à articuler Chigger. C'est toi, salaud...

— De quoi parles-tu ? relança Bolan en secouant le type qui s'affaiblissait d'un léger coup de ranger.

— C'est toi le type qui tue... les Puristes... qui tue mes frères, mec.

Bolan se renfrogna.

— Comment saviez-vous que j'allais venir ? répéta-t-il.

Chigger leva la main avec difficulté pour montrer la direction d'où était venu Bolan.

— Le bureau, dit-il dans un souffle avant de perdre conscience.

En un instant, Bolan était revenu sur ses pas et avait trouvé la porte du bureau, située juste à côté de l'entrée du club. Il la franchit arme au poing, pour trouver la pièce déserte. Le désordre y était indescriptible, un mélange de déchets, de bouteilles de bière vides et de tout ce qui pouvait traîner dans un bureau mal tenu. Sur le coin de l'unique bureau il y avait un combiné copieur/fax/téléphone, avec un fax sur le plateau de réception. Bolan le prit et le lut.

La piste s'arrêtait donc là ! Le fax le décrivait, lui, Bolan. Les Puristes croyaient que c'était lui le Vengeur. Il allait falloir tout reprendre de zéro.

Peut-être Paglia pourrait-il lui fournir une autre piste.

Il sortit sans rallumer les lumières. Le Zippers avait fermé boutique, en tout cas pour le moment.

À son habitude, Rook pesa de toutes ses forces sur la pédale de frein. Il fit descendre la fenêtre passager couverte de poussière pour mieux voir... le commando quitter le club par la porte de devant. Il se tenait là, en chair et en os, avec tout l'équipement du guerrier, armes et grenades comprises.

L'homme en noir marqua une pause, juste le temps de jeter à Rook un regard perçant.

Rook le lui renvoya, puis enfonça l'accélérateur, lançant son pick-up le long de Teall Avenue de toute la puissance de son moteur.

La poursuite commençait.

Bolan courut jusqu'à son SUV et démarra en trombe. Bientôt il vit le gros pick-up faire une queue-de-poisson en franchissant une intersection devant lui. Il coupa à droite et prit une rue adjacente, accélérant dans le virage.

Les conducteurs interloqués ou effrayés qui tentaient de l'éviter klaxonnaient tout ce qu'ils savaient. Son SUV était plus rapide que le pick-up du Vengeur et il ne lui fallut que quelques pâtés de maisons pour se retrouver juste derrière lui et lui filer le train à travers les rues étroites en essayant d'éviter tous les obstacles qui se présentaient.

Rook gardait un œil sur le rétroviseur et l'autre sur la circulation devant lui, multipliant les embardées tandis qu'il traversait les carrefours en fonçant, et en brûlant au passage plusieurs feux. Il y eut derrière lui des crissements de pneus et des bruits de tôle froissée, mais il les entendit à peine. Il était trop concentré sur l'homme en noir

dans le SUV qui le talonnait.

Dégageant un de ses Rock Island Armory 1911, Rook libéra la sécurité et fit jouer l'ouverture du pare-brise arrière avec la crosse. Puis, le bras gauche retourné, le coude en avant, il se mit à tirer à l'aveugle derrière lui. Les détonations de calibre .45 ACP, si proches de son oreille gauche, le faisaient grimacer. Il en garderait un bourdonnement, voire une perte d'audition partielle, pour quelque temps, mais ça n'avait pas d'importance. Le plus important pour lui, c'était de se tirer. S'il devait faire face au commando, qui sait ce qui se passerait, ce qui pouvait signifier la fin du boulot qu'il avait à faire. Et il ne laisserait pas ça se produire. Pour Jennifer. Pour lui-même.

Rook ne s'aperçut même pas qu'une de ses balles avait fauché une vieille dame qui sortait d'une épicerie alors qu'il passait devant en fonçant. Il continua à tirer jusqu'à ce que le chargeur fût vide. Il rengaina alors l'arme en jurant et parvint avec quelques difficultés à dégainer son arme jumelle de la main gauche avant de recommencer à tirer. Ce faisant, il faillit percuter un minibus qui sortait d'une rue perpendiculaire. Cessant un instant de respirer, il parvint à éviter la collision. Avant même qu'il s'en aperçoive, le pick-up décollait presque en franchissant un talus qui l'amenait au bout de Grant Boulevard. Le gros pick-up rebondit sur le trottoir alors que Rook tentait d'en reprendre le contrôle, lançant le véhicule dans une vaste glissade qui le mena à l'entrée d'un stade. Il prit le virage, cognant les roues contre le caniveau de béton, puis accéléra le long des virages de la route qui conduisait à l'énorme centre commercial qui défigurait la rive du lac Onondaga. Là il y aurait du monde et donc le moyen de se dissimuler. S'il ne parvenait pas à perdre le commando au milieu de la circulation du centre, on verrait si le grand salaud oserait lui tirer dessus au milieu d'une foule.

C'est alors que Rook entendit les sirènes.

Les voitures pie de Syracuse surgirent de Park Street et bloquèrent le carrefour qui conduisait au centre commercial. Rook put voir les policiers quitter leurs voitures et le mettre en joue avec leurs fusils. Avant qu'ils n'aient pu tirer, il fit une embardée à droite, percutant une voiture de police avec son pare-chocs avant en prenant à son tour Park Street. Le SUV suivit, accrochant la même voiture du côté gauche du pare-chocs arrière de la Blazer.

Rook les entraînait le pied au plancher vers Onondaga Lake Parkway, mais sans parvenir à distancer le SUV de Bolan.

Rook commençait à sérieusement manquer d'espace vital. Il jura tout haut. L'Onondaga Lake Parkway finissait à un carrefour fréquenté. Il avait peu de chances de le traverser sans rentrer dans quelqu'un, pas à cette vitesse. Et le commando était juste derrière lui.

Soudain, il eut une idée.

Il donna un grand coup de volant à gauche, virant dans l'allée qui pénétrait dans le parc Onondaga. La piste réservée au skateboard et aux jeux d'enfants se trouvait juste derrière. Il y avait plusieurs petits qui jouaient sur les équipements colorés qui leur étaient destinés.

Rook enfonça la barrière métallique qui fermait l'entrée du parc aux voitures, puis il arrêta le pick-up juste à côté du terrain de jeux. Sautant du véhicule, il courut ensuite vers le groupe d'enfants le plus proche.

Le SUV de Bolan stoppa dans un crissement de freins en virant devant le pick-up pour le bloquer. Derrière lui, toutes sirènes hurlantes, la police de Syracuse bloquait la sortie avec ses voitures. Bolan savait que les policiers risquaient de le considérer comme une menace au même titre que le Vengeur, mais ça n'avait pas d'importance.

— Non ! cria Bolan.

Le Vengeur arracha au sol une petite fille en repoussant de son arme la femme qui l'accompagnait. La femme tomba et la petite, qui pouvait avoir trois ans, se mit à crier et à se débattre. Son ravisseur l'ignora, la calant sous son bras comme si elle ne pesait rien. Il pointa le canon du gros revolver – dont Bolan put voir une réplique à sa ceinture – sur la tempe de la gamine et arma le chien.

— Ne bouge plus, grogna le Vengeur.

Bolan avait dégainé son Desert Eagle et le gardait pointé sur la tête de l'homme.

— Je te le déconseille, dit le Vengeur avec un sourire narquois. Même si tu me tires dans la tête, ça ne m'empêchera pas d'appuyer sur la détente et de répandre sa cervelle sur nous deux.

— Laisse-la partir, dit Bolan.

— Non, répondit le Vengeur.

— Lâchez vos armes ! crièrent deux policiers qui venaient d'apparaître.

L'un avait son arme anti-émeute et l'autre un Smith & Wesson avec lequel il visait alternativement le Vengeur et Bolan.

— Je fais partie du *Justice Department*, annonça Bolan, autant pour le Vengeur que pour les policiers. Prenez contact avec Paglia, il confirmera.

— J'ai dit : lâchez vos armes ! répéta l'un des policiers.

Le Vengeur plissa les yeux.

— Non ! cria Bolan.

Il abaissa le canon du Desert Eagle.

— Écoutez, elle est innocente. Laissez-la partir et vous pourrez vous en aller. Ne rendez pas les choses pires qu'elles ne le sont déjà.

Le visage du Vengeur se relâcha. Il cessa de viser la petite fille du canon de son revolver... pour le reporter sur Bolan.

— Dommage pour toi, dit le Vengeur.

Et il tira une rafale de quatre balles dans la poitrine de Bolan.

CHAPITRE V

Kohler était étendu sur le banc de musculation. Il était couvert de sueur et ressentait dans la poitrine et les bras la brûlure agréable que lui procurait chaque fois l'heure passée dans sa salle de gymnastique privée. Au-dessus de lui se tenait son garde du corps, Abbot, silencieux et impassible à son habitude. Si Kohler ne l'avait pas bien connu, il aurait pu croire que cette véritable armoire à glace au crâne brillant sous sa coupe rase était perdue dans ses pensées. Mais il savait très bien que rien n'échappait à Abbot.

Si Kohler montrait ne serait-ce que le moindre signe indiquant qu'il risquait de laisser échapper la barre garnie de poids pendant l'exercice, Abbot serait là pour la replacer sur son support. Si quiconque approchait Kohler dans la rue avec dans l'œil la plus petite lueur agressive, il lui suffisait de claquer des doigts pour qu'Abbot le réduise en bouillie.

En outre, le garde du corps était pour Kohler un sparring partner honnête, même s'il était plus lent que lui et ne l'amenait pas assez à se dépasser. N'empêche qu'il tenait ce rôle régulièrement, même si Kohler préférait trouver d'autres victimes, Abbot étant trop précieux pour risquer de le rendre indisponible pour cause de côtes cassées ou autre blessure du même ordre, « accidents » dont ses partenaires étaient souvent victimes.

Kohler se concentra, souleva la barre de son support et entama une nouvelle série de levers avec lenteur et fluidité, la barre et ses poids impressionnants plus lourds à chacun d'entre eux. Puis il remit la barre en place, compta trente secondes, et recommença une série.

Comme il se redressait en fin d'exercice, Abbot lui donna immédiatement une serviette à son chiffre et Kohler commençait à essuyer la sueur dont il était couvert lorsque le téléphone plat qu'Abbot avait à la ceinture se mit à sonner.

Toujours silencieux, le garde du corps regarda Kohler, qui ferma les yeux un long moment avant de hocher la tête. Abbot ouvrit le téléphone et le mit à l'oreille de Kohler, qui garda les yeux fermés et ne dit rien.

— Je suis arrivé, dit la voix mélodieuse à l'autre bout du fil. C'est très curieux. Apparemment M. McWilliams avait une allergie mortelle à l'huile d'arachide.

— Je ne sais absolument pas de qui vous voulez parler, dit Kohler doucement, mais j'ai entendu dire que de telles choses pouvaient se produire. Avez-vous reçu le paquet ?

— Oui, confirma Carleton. Ça ne m'aide pas beaucoup.

— Vous en saurez plus bientôt, répondit Kohler. J'ai des gens qui s'en occupent. Prenez vos dispositions habituelles et attendez mon appel. Puis faites ce pour quoi vous avez été payé.

— Justement, à ce propos...

— Oui ?

— On me dit que seule la moitié de la somme a été transférée.

— C'est exact.

— Ce n'est pas ce qui était convenu.

Kohler se raidit. Il ouvrit les yeux et arracha le téléphone des mains d'Abbot.

— Écoutez-moi bien, dit-il d'un ton calme. Vous recevrez l'autre moitié une fois le travail effectué. Je ne paie pas tout d'avance. Je ne l'ai jamais fait et je ne le ferai jamais. Je ne suis pas un des gratte-papier ramollos auquel vous avez affaire d'habitude. Si vous m'emmerdez, je ferai en sorte que vous ne travailliez plus jamais.

— Je comprends.

— Parfait. Je préfère que tout ceci reste pro.

— Ça me va, approuva Carleton, qui coupa la communication sans rien ajouter.

Kohler ferma le téléphone et le tendit d'un air absent à Abbot. Ça faisait un problème de réglé et un autre en voie de l'être.

Mais il devait bien s'avouer qu'il y avait des moments où son activité pouvait vraiment être *chiant*.

— Abbot, dit-il, amène la voiture pour tout à l'heure.

Nous en aurons besoin quand j'en aurai fini avec mes autres obligations de la journée. Nous devons être à l'heure à notre rendez-vous.

Au Club Eclair, Sharpe, flanqué de Jacker, considérait ce qu'il restait des Puristes. Les Whiteshirts s'étaient volontairement regroupés d'un côté de la salle. Les pertes des derniers jours avaient été sévères et les deux groupes en avaient pris un sacré coup.

Au sein de son petit groupe de supporters, H-Dog, le chef des Whiteshirts, faisait des mines et des gestes qu'eux seuls pouvaient comprendre, tout en disant quelque chose trop bas pour que les Puristes puissent l'entendre. C'était un type au physique impressionnant, presque aussi grand que Sharpe mais au corps beaucoup mieux dessiné – le résultat de nombreuses heures passées à s'entraîner dans des cours de prison – et couvert de tatouages d'ex-taulard.

— Ce que j'ai là, dit Sharpe aux membres de son gang rassemblés, c'est tout ce qui nous reste d'armes et de munitions. Nous avons des armes de poing, des AK, quelques Uzi. Nous avons un lance-roquettes et trois roquettes... et nous avons des *couilles*.

La salle du bar était enfumée et sentait la sueur, l'urine et la peur. Sharpe regarda autour de la salle plongée dans la pénombre et pointa un doigt épais en direction des Whiteshirts.

— Et vous autres ? dit-il d'un ton sans réplique. Vous avez les couilles de faire ce qu'il y a à faire ?

— Écoute, mec, dit H-Dog d'un ton calme, j'en ai plus qu'assez de t'entendre parler de tes couilles, mec. Dis ce que tu as à dire ou ferme-la une bonne fois.

Sharpe ricana.

— Écoutez, dit-il en lançant un bras musclé devant lui. Ce type, il n'a pas arrêté de nous taper dessus. Il se fout pas mal de qui il tue. Il se croit investi d'une espèce de mission, non ? Eh bien, on peut toujours continuer à le chercher, on va y laisser le sommeil. On pourrait essayer de le piéger à son propre jeu, mais Chigger, Gordy, Smitty, Trey, Steve, et quelques autres s'y sont cassé les dents, et le reste avec. On peut filer se cacher...

Des huées montèrent de la salle.

... ou on peut le forcer à jouer *notre* jeu. Le boss m'a appelé tôt ce matin. Il nous envoie du renfort. Tout ce que nous avons à faire, c'est de mettre tout ça au point comme il faut et on pourra choper le type qui nous a fait tant de mal, le choper et l'emmener tout droit à la morgue.

— Viens-en au fait, exigea H-Dog. Qu'est-ce qu'on va faire ?

— D'abord, vous allez tous regarder ça, dit Sharpe, en agitant une copie froissée d'un dessin qu'avait fait Jacker de leur ennemi. Puis, nous allons nous équiper sérieux. Et nous allons faire un truc que personne, ni ce trou du cul, ni les flics, ni personne ne pourra ignorer. Et en plus on sera bien payé pour.

Camillus, État de New York

Bolan fronça les sourcils en entendant ce que Brognola lui disait à l'autre bout de la liaison satellitaire sécurisée.

— Tu es sûr qu'on peut lui faire confiance, Hal ?

— Absolument, répondit Brognola. Larry Kearney jouait la mouche du coche sur les rives du Potomac avant que les pouvoirs constitués l'encouragent vivement à déménager plus au nord. C'est un cabochard, mais c'est le type le plus intègre que je connaisse, et quand il croit tenir une histoire c'est un vrai pit-bull. Si j'ai bien compris, tu te retrouves dans une impasse. Larry peut te remettre sur la voie. Et si quelqu'un connaît Syracuse, c'est bien lui. Je suis sûr qu'il y a mis des micros partout.

— Espérons-le, dit Bolan. As-tu mis Kurtzman sur le portrait-robot que je t'ai transmis ?

— Il s'en occupe en ce moment même, rétorqua Brognola. Je dois te dire aussi que la police de Syracuse ne décolère pas devant ce qu'ils appellent ta « manière forte ».

— Calme-les pour moi, dit Bolan. Je tâcherai de rester à distance. Je n'ai plus de temps à perdre à me tirer de leurs pattes de bureaucrates. Il faut que je recouvre ma liberté et recommence à travailler seul. Tu sais bien qu'il n'y a que là que je fonctionne à plein.

Il ferma son téléphone et le remit dans une poche plate de sa sinistre combinaison, vérifiant que le manteau trois-quarts qu'il portait par-dessus dissimulait bien sa quinquallerie. Il était un peu trop lourd à son goût, mais lui tenait agréablement chaud. Son coupe-vent était resté au Zippers, et il ne retournerait pas l'y chercher.

Bolan sortit du SUV et jeta un regard circulaire sur les environs.

Il avait toujours mal à l'endroit de sa poitrine où le gilet pare-balles qu'il portait avait absorbé les balles du Vengeur. Leur impact avait suffi à le faire tomber à la renverse. Il avait dû regarder impuissant le Vengeur emporter la petite fille en menaçant les policiers de la tuer s'ils le suivaient. Contre l'avis de Bolan, la police avait cédé. Il avait disparu. La bonne nouvelle était qu'on avait retrouvé la petite fille peu après dans une supérette, où l'avait laissée son ravisseur. Elle était secouée mais n'avait rien.

La petite maison de Camillus, dans la banlieue ouest de Syracuse, faisait partie d'un lotissement de maisons identiques. Bien qu'elle n'ait rien de spécial de l'extérieur, Bolan remarqua vite les caméras

disposées dans le jardinet de devant et au-dessus de la porte d'entrée. Les vitres de la maison étaient réfléchissantes, comme pour empêcher qu'on puisse voir à l'intérieur. La porte d'entrée était d'acier peint, pas de bois. Il y avait bien un numéro de rue et une boîte aux lettres, mais pas de nom. Il y avait une caméra pour surveiller la porte du garage aussi. Elle était fermée.

Bolan s'approcha et se tint devant la porte d'entrée. Une sonnette sans nom, peinte afin qu'elle se confonde avec le mur, semblait la seule possibilité. Il appuya et attendit. En l'absence de toute réponse, il recommença.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que vous voulez, bon Dieu ? dit une voix à l'accent traînant, venant de l'intérieur.

— Monsieur Kearney ? interrogea Bolan en regardant autour de lui sans trouver le haut-parleur d'où provenait la voix.

— Qui le demande ? répondit la voix.

— Mon nom est Cooper, dit Bolan. C'est Hal Brognola qui m'envoie.

— Brognola ? Bon Dieu, fiston, pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

Il y eut un bourdonnement et la porte d'acier s'ouvrit électriquement. Bolan la poussa prudemment et entra dans la maison.

Dans un fauteuil installé près d'une desserte informatique, l'attendait un homme qui devait approcher le quintal et demi. Sur la desserte trônaient deux écrans LCD reliés à un PC dernier cri. Il y avait aussi un autre moniteur, plus petit, avec quatre images télé différentes, qui étaient à l'évidence celles que transmettaient les caméras de surveillance. Il était disposé au-dessus d'une console permettant de contrôler les systèmes de sécurité et les portes automatisées de la maison.

La maison était encombrée, mais absolument pas négligée. Tous les murs étaient couverts d'étagères pliant sous le poids des livres. Cela allait de romans à des ouvrages de référence, en passant par des piles de journaux et des coupures de journaux. Ces dernières étaient séparées les unes des autres par des signets de carton permettant de les repérer par sujet ou signalant des éléments particulièrement importants.

Depuis son fauteuil rembourré, Kearney considérait Bolan en pointant sur lui un Glock 17.

— 'lut, dit-il.

— Bonjour, dit Bolan, en prenant soin de garder les mains de côté.

Kearney était d'âge mûr, voire un peu plus. Il avait une barbe

poivre et sel et les cheveux fournis et grisonnants. Bolan remarqua la canne de combat à la crosse pointue posée contre le fauteuil et son estimation des talents de Kearney monta d'un cran.

— Comment puis-je être sûr que c'est vraiment Hal qui vous envoie ? demanda celui-ci avec son accent trainant qui donnait l'impression que la réponse était sans importance pour lui.

— Vous ne pouvez pas. À moins de lui téléphoner peut-être, répondit Bolan en haussant les épaules.

— Je pourrais. Mais, après tout, c'est moi qui lui ai demandé d'envoyer quelqu'un.

Il rengaina le Glock dans le holster fait sur mesure qu'il portait sous le bras, attrapa sa canne et se mit debout. Ses mouvements étaient lents, mais délibérés, comme s'ils le faisaient souffrir, mais qu'il avait décidé de ne pas s'en soucier. Mais sa poignée de main était très ferme et son regard perçant :

— Larry Kearney, enchanté.

— Cooper, répéta Bolan.

— Bien sûr, si c'est le nom que vous voulez vous donner, dit Kearney avec un petit rire.

Il traversa la pièce en boitillant pour rejoindre la cuisine adjacente.

— Venez, appela-t-il par-dessus son épaule, j'ai une cafetière au chaud.

Bolan suivit et retrouva Kearney en train de verser du café dans deux grands mugs. La table de bois à pied unique de la petite cuisine était entourée de chaises assorties et intégrée avec goût à l'équipement et au décor de la pièce. Les assiettes sales reposaient dans l'évier en piles à l'ordonnancement quasi maniaque.

— Excusez les mesures de sécurité, dit Kearney avec un haussement d'épaules qui fit sursauter son Glock dans son holster, mais je dois être prudent. Je me suis fait de nombreux ennemis au cours des années passées, et je ne peux pas être sûr que l'un ou l'autre ne se pointera pas un jour à ma porte.

Bolan regarda la porte d'acier visible à l'autre bout du salon. Un Mossberg 590 Mariner équipé d'une cartouchière et d'une torche sous le canon était accroché à des montants d'acier fixés à la paroi qui la jouxtait.

— Quelque chose me dit que vous êtes prêt à le recevoir.

— Pas toujours, dit Kearney. Je me suis laissé aller il y a quelques années. J'étais chez l'épicier sans rien d'autre que ma canne et un couteau de poche, lorsque la femme de l'une de mes victimes s'est

approchée et m'a pratiquement démonté la tête à coups de gifles. Elle m'aurait assommé si je n'avais pas tiré mon couteau. Heureusement, je n'ai pas eu à m'en servir.

— Vos victimes ? demanda Bolan.

— Je suis journaliste, fiston, dit Kearney. Mon boulot est de rendre la vie des gens difficile. Lorsque j'étais à Washington j'ai mis toutes sortes de politiciens corrompus dans la merde. Certains ont même fini en taule. C'est comme ça que je me suis retrouvé avec une canne.

— Comment ça ?

— Un jour, j'étais en train de prendre des photos d'une casse clandestine quand un des méchants m'a surpris.

— Il vous a tiré dessus ? demanda Bolan.

— Non, dit Kearney. Il m'est passé dessus avec une Chevrolet Lumina de 1999. Très mauvais ça, se faire écraser. Je ne vous le recommande pas. Il m'a brisé le dos, le croirez-vous ? L'un des toubibs à qui j'ai parlé par la suite m'a dit que je ne remarcherais plus jamais. Ça montre à quel point il n'y connaissait rien. Le médecin moyen en sait à peu près aussi long que le correspondant de presse moyen.

Bolan ne put s'empêcher de rire.

— Il vaut mieux que j'en rie, dit Kearney, parce que sinon je risquerais de me souvenir à quel point ça fait mal. Toujours est-il que je suis encore là. Quant à la Lumina, elle a fini à la casse, ce qui veut dire que c'est moi qui ai gagné, ajouta-t-il en riant à son tour. Alors, que puis-je faire pour aider le mystérieux ami de mon ami Hal ?

— Je m'intéresse aux « CNY Purists », dit Bolan. Pour être plus précis, j'essaie de mettre la main sur le type qui leur a déclaré la guerre.

— Oh, ça ! dit Kearney en hochant la tête.

Il prit une gorgée de café puis attrapa sa canne.

— Venez par ici, on va avoir besoin de l'ordinateur. Apportez une chaise.

Une demi-heure plus tard, Kearney en arrivait au terme de la visite guidée de ses dossiers. Il avait gardé le meilleur pour la fin.

— Et voilà mon principal suspect, dit-il en montrant l'écran avec un geste grandiloquent.

Un visage familier apparut.

— C'est lui, dit Bolan.

— À mon avis les mystérieux collaborateurs d'Hal pourront vous le confirmer, dit Kearney. Ça fait un moment que je suis à la trace ce

type, un certain Gary Rook, et je pense que le puzzle est enfin complet. Sa fille est morte à Saint-Joseph, un des hôpitaux du coin. D'après mes renseignements elle était salement accro au crystal. Son père l'a très mal pris. Et d'après tous les éléments que j'ai pu réunir sur lui, son CV colle bien.

— C'est-à-dire ?

— Il a été Marine, répondit Kearney, a combattu à la Grenade. A quitté l'armée, joué les cascadeurs à Hollywood et à New York, avant de s'installer dans le coin et de prendre un boulot à l'usine Carrier, à fabriquer des climatiseurs. Licencié économique quelques années plus tard, et divorcé dans la foulée – sa femme est retournée vivre du côté de Los Angeles avant de trouver la mort dans un accident de voiture. La fille, Jennifer, était la seule parente qu'il lui restait.

— C'est donc un vétéran des commandos, dit Bolan. Il s'y connaît en armes. Il a probablement suivi des formations complémentaires par la suite, genre arts martiaux pour les cascades. Il est très motivé et franchement aigri.

— Ouais, confirma Kearney. Et il n'a rien à perdre.

— Un cocktail explosif, conclut Bolan. Il va falloir que je l'arrête avant qu'il n'y ait d'autres victimes.

— Il n'a pas l'air de se soucier des dommages collatéraux, hein ? dit Kearney. J'ai fait une série d'articles sur ce salaud-là dans le *Hard Times*, ma feuille de chou alternative. Bien sûr, dans bien des cas, les victimes étaient de petites ordures – des membres des Puristes ou ceux qui les assistent ou trafiquent pour eux. Ma politique éditoriale, comme on dit, a été de faire passer quelques dessins sur le thème « Bon débarras ».

Bolan parut intrigué.

— Oh, ils n'ont pas aimé du tout, dit Kearney. J'ai commencé à recevoir des menaces de mort. Quoi qu'il en soit, je suis convaincu que c'est bien votre homme. Gary Rook, notre Vengeur local, prétendant au titre de « tueur en série ».

— J'ai essayé de le prendre de vitesse, dit Bolan. J'ai failli l'avoir.

— C'est ce que j'ai entendu sur mon scanner de fréquences, répondit Kearney en fronçant les sourcils. Dommage pour le Zippers.

— Pourquoi, vous étiez client ?

— Non, je veux dire que c'est dommage que vous ne l'ayez pas rasé. C'était vous là-bas, n'est-ce pas ?

Bolan ne répondit rien.

— C'est bien ce que je pensais, dit Kearney avec un sourire. Bon, la seule manière de le prendre de vitesse, c'est de trouver quelle est sa

prochaine cible. Pour ça, on sera mieux à mon bureau du *Hard Times*, c'est là que j'ai l'essentiel de mes fichiers. Allons-y.

Gary Rook jeta un dernier coup d'œil à l'appartement. Il n'y reviendrait plus. Il était temps de régler tout ça une fois pour toutes. Il resterait dans le pick-up, sur la route, à l'affût, jusqu'à ce qu'il ait trouvé et descendu le dernier des Puristes.

« Pour toi, Jennifer », pensa-t-il.

Une fois au volant de son pick-up, Rook laissa le hasard le guider. Avant même qu'il s'en rendît compte, il se retrouva dans les quartiers sud. Ce n'était pas une bonne chose car c'était là qu'il y avait le plus de patrouilles de police.

Les quartiers sud étaient pleins de gangs. Nombre d'entre eux n'étaient composés que de deux ou trois jeunes types. Mais il y avait aussi de nombreux Whiteshirts. Et puisqu'il était là, Rook décida d'en trouver un groupe et de se le faire. Vu la fréquence des bagarres entre gangs, il se dit qu'il pourrait probablement avoir filé depuis un moment lorsque les premiers policiers se pointeraient.

Rook se mit à quadriller systématiquement le quartier, pâté de maisons par pâté de maisons. Il allait laisser tomber et repartir vers le nord à la recherche d'autres occasions d'exercer sa vengeance lorsqu'il les vit. Au coin d'une rue, un groupe de Whiteshirts – T-shirts au vent et bandanas blancs de rigueur – rôdait devant une supérette.

Rook prit le CAR-15 qu'il avait posé par terre. Il retira le chargeur, vérifia que la première balle en était bien sortie, le remit, puis, après avoir déverrouillé la sécurité, il posa le canon en travers sur le cadre de la portière dont la vitre était ouverte. En conduisant de la main gauche, le poing droit serré sur la crosse du fusil, il accéléra à fond tout en maintenant l'autre pied sur la pédale de frein.

À ce bruit, l'un des Whiteshirts leva les yeux et le regarda.

Rook lâcha le frein. Le pick-up se précipita en avant, sa trajectoire l'amenant à portée du magasin. Tout en conduisant, Rook appuyait sur la détente de son CAR-15.

Les Whiteshirts étaient au moins une demi-douzaine. Deux s'affaissèrent, une tache rouge couvrant rapidement leur T-shirt blanc. Dans la boutique, l'employé, un homme âgé qui lisait le journal, prit une balle dans la poitrine. Il tomba par terre en cherchant désespérément à reprendre son souffle.

Rook arrêta le pick-up et en sortit, le CAR-15 en mains. Il épaula et les Whiteshirts dispersés sur les marches de béton de la supérette se rendirent compte que l'attaque n'était pas terminée. Ils firent ce qu'ils

pouvaient pour se défendre. L'un sortit un Glock 36 de la ceinture de son baggy. Un autre se mit à fouiller dans ses poches profondes pour atteindre le pistolet qui devait s'y trouver dissimulé.

Deux autres se précipitèrent dans le magasin et fermèrent la grille métallique de sûreté de l'intérieur. Rook décida de les garder pour plus tard.

Le CAR-15 cracha une balle et une fleur de sang s'épanouit sur le front de l'homme au Glock.

L'autre n'avait toujours pas récupéré son arme au fond de sa poche, mais une nouvelle balle interrompit définitivement sa recherche.

Rook regarda sa montre. Pas de sirènes. Il y avait eu plein de coups de feu, mais pas un badaud, pas un voisin curieux n'avait pointé son nez. Quelques voitures passèrent, mais bien que certaines aient dû faire un écart important pour éviter le pick-up, personne ne s'arrêta.

Rook monta les marches de la supérette et tira sur la grille. Elle ne bougea pas. Il essaya un coup de ranger près du chambranle mais ne réussit qu'à se faire mal au talon. Sans se démonter, il retourna au pick-up, y déposa le fusil et prit à l'arrière un câble de remorquage, dont il accrocha un bout à la boule de remorque avant d'aller fixer l'autre à la porte de sûreté métallique du magasin.

En sifflotant, il revint à son véhicule, lança le moteur et mit le pied au plancher.

La grille métallique céda sans difficultés et chuta sur les marches avec un grand bruit. Rook sortit du pick-up, dégaina ses calibre .45 et s'approcha précautionneusement de la porte du magasin entrouverte.

— Y a quelqu'un ? demanda-t-il en glissant la tête à l'intérieur.

La réponse fut un coup de fusil qui faillit lui arracher la tête. Apparemment l'un des deux Whiteshirts présents avait trouvé une arme dans le magasin.

— Je rentre ! cria-t-il.

Il y eut un nouveau coup de fusil, suivi du bruit reconnaissable entre tous de l'ouverture de la culasse. Rook chargea. Il trouva l'un des Whiteshirts à l'entrée même de la supérette et lui envoya un coup de crosse de .45 au visage. L'autre était derrière le comptoir, où il tentait de recharger un fusil à double canon. Rook marcha calmement jusqu'à lui et le mit en joue.

— Je lâcherais ça si j'étais toi.

Le Whiteshirt laissa son arme tomber lourdement au sol. Rook ne remarqua même pas le vieil homme derrière le comptoir ou, s'il le vit, il ne s'en soucia pas un seul instant.

— Mais qu'est-ce qu'on t'a fait ? dit le Whiteshirt.

— Ferme-la, dit Rook, en giflant le gamin du canon de son arme.

Assis derrière son bureau dans le hall du *Hard Times*, Tracy Wilson aurait bien voulu être ailleurs. Certes, sur le papier son boulot n'était pas difficile, mais en tant qu'agent de sécurité et réceptionniste *de facto* du *Hard Times*, il était toujours en première ligne... sans personne en soutien, à moins de compter Larry Kearney lui-même. Le *Hard Times* avait la réputation bien établie d'être plus à droite que la droite ; c'était ce que Kearney appelait « un journal vraiment indépendant dans une région portée à gauche dans un État lui-même déjà à gauche ».

Pour sa part, Wilson ne faisait pas de politique. Il travaillait comme agent de sécurité pour Kearney parce que celui-ci lui laissait porter son pistolet. De temps en temps des manifestants bloquaient l'entrée des bureaux. Plus rarement, l'un d'entre eux trouvait le courage d'y pénétrer, ce qui signifiait que Wilson devait les mettre dehors ou appeler la police. Il n'avait jamais eu à dégainer, et il n'envisageait pas d'avoir à le faire un jour.

L'homme qui pénétra dans l'immeuble s'arrêta pour jeter un œil à droite et à gauche avant de fermer la porte derrière lui. Wilson leva les yeux, puis fronça les sourcils.

Le nouveau venu portait la tenue des Puristes, c'était un vrai motard hors-la-loi du type que Kearney écorchait régulièrement dans ses éditoriaux. Quand il tendit la main pour prendre le pistolet qu'il avait à la ceinture alors que Wilson n'en était encore qu'à envisager de sortir le sien, ce fut dans son regard que l'employé fidèle se rendit compte que, si sa vie n'était plus si ennuyeuse que ça, elle avait soudain raccourci.

CHAPITRE VI

Vêtu d'un peignoir de l'hôtel, Carleton se prélassait au pied du lit king size de sa chambre. En ayant fini dans la salle de bains, la call-girl qu'il venait de s'offrir en sortait en string et hauts talons. Pour la petite ville de province qu'était Syracuse, elle n'était vraiment pas mal. De beaux gros seins – probablement siliconés, mais ça lui était bien égal –, un ventre ferme, des jambes, des fesses bien rondes ; que demander de plus ? Il envisageait de lui proposer de remettre ça quand son portable entonna un air qui pouvait à peu près passer pour la cinquième de Beethoven.

Se penchant sur son pantalon, posé sur une chaise près du lit, il prit une liasse de billets dans son portefeuille et la lança à la fille, qui l'attrapa au vol. Elle enfila sa robe et quitta la chambre sans un mot.

Il ouvrit le téléphone.

— Oui ?

— J'ai le moment et l'endroit, lui dit Kohler. C'est important, je m'en suis occupé personnellement. N'échouez pas.

— Je n'échoue jamais, dit Carleton avec assurance. C'est pour ça que vous m'avez engagé, non ?

— Faites votre boulot, c'est tout, dit Kohler, et il raccrocha.

Après avoir vérifié qu'il n'y avait personne dans le couloir et verrouillé la porte de sa chambre, Carleton prit son sac de voyage dans la penderie et le laissa tomber sur le lit. Ce sac lui avait été apporté par une des petites mains de Kohler, qui l'avait fait remplir selon les instructions de Carleton. En effet, ce dernier n'aurait pu passer les contrôles aéroportuaires avec ce qu'il contenait et il en avait fait un préalable à son accord pour se charger de la mission que Kohler voulait lui confier.

Le tueur ouvrit le sac et en retira une mallette à fusils, dont il fit jouer les serrures et souleva le couvercle. À l'intérieur, posés sur de la mousse alvéolée, il y avait un Glock 19 avec deux chargeurs – précaution *a priori* inutile – et l'outil que Carleton avait choisi pour cette mission précise, une banale Remington 700 équipée d'une lunette à grossissement variable, plus les munitions adéquates.

Carleton prit l'une des balles de cuivre et la fit jouer entre ses doigts avec l'aisance de l'expert.

Il était temps de se mettre à l'ouvrage.

*
* *

Black Warriors Ranch, Virginie

Kurtzman jeta un œil à l'un de ses moniteurs et ses yeux s'agrandirent de surprise. Il décrocha son téléphone et tapa un numéro de poste d'un doigt calleux.

— Oui ?

— Gadgets, dit Kurtzman, je viens de voir passer sur mon fil une alerte de la Sécurité intérieure à propos d'une ligne téléphonique sous surveillance. Ce gars dont tu parlais, le type qu'a mentionné Brognola ? Une source qu'il avait à Washington ?

— Kearney ?

— C'est ça. Il faudrait que tu voies ça. Les Fédéraux pensent qu'il est impliqué dans une menace terroriste.

— Des terroristes ? répondit Gadgets. Striker n'en a pas après des terroristes. Hal a dit que ce Kearney s'intéressait à des « vengeurs » et au trafic de crystal.

— C'est ce que donne mon fil, insista Kurtzman. Il parle de terroristes. L'info est évaluée comme « très crédible ». Il faut qu'on joigne Striker.

— Je m'en occupe, dit Schwarz.

Il tapa un numéro sur son téléphone.

— Jack ? dit-il à son correspondant. Es-tu prêt à partir ? Parfait. Passe en mode brouillé et reste en contact avec l'Ours. Nous avons une alerte et Striker est dans le coup.

Il changea de ligne, tapa un nouveau numéro de mémoire et attendit que ça décroche.

*
* *

L'hôte de l'Exécuteur le dirigea vers un immeuble à façade de verre sur Clinton Square. C'était un bâtiment moderne et bien équipé, qui se dressait à l'ombre du siège beaucoup plus conséquent du Post

Standard.

Bolan, qui suivait Kearney dans le hall du *Hard Times*, s'arrêta quand ce dernier se retourna vers lui.

— Y a quelque chose qui cloche, dit Kearney. Mon agent de sécurité devrait être là. Il ne quitte jamais son poste comme ça.

Bolan parcourut le hall du regard. Puis il sentit.

— On a tiré ici.

Il flottait dans l'air une odeur de poudre caractéristique.

Tout en calant sa canne, Kearney dégaina son Glock, le vérifia et le pointa à bout de bras. Bolan, lui, dégaina le 93-R qu'il portait sous sa veste.

C'est alors que son téléphone cellulaire crypté se mit à sonner... et que le clic métallique de la sécurité d'un fusil permit aux deux hommes de sauver leur peau.

Un Puriste qui s'était dissimulé à l'extérieur les mettait en joue depuis l'entrée du hall avec un AK à crosse sportive. Kearney tira deux balles dans la poitrine du type, tandis que la triple rafale de Bolan atteignait la tête du motard, qui s'écroula sur lui-même.

Kearney attrapa Bolan par l'épaule.

— Par ici ! lui intima-t-il en se mettant à boiter le plus vite qu'il pouvait.

Au-delà du mort, à travers les portes vitrées du hall, ils avaient pu voir l'arrière d'un tracteur de semi-remorque qui arrivait vers eux à pleine puissance. Au moment où ce dernier enfonçait les portes et l'avant de l'immeuble, bloquant toute sortie par où ils étaient entrés, ils franchissaient les portes menant à un couloir adjacent. Sous l'impact, le bâtiment tout entier trembla. Des éclats de verre inondèrent le hall et brisèrent les hublots des portes derrière eux.

— Mais qu'est-ce qu'ils me veulent, bon Dieu ? s'exclama Kearney.

— Et ça ne fait que commencer, prophétisa Bolan. Venez, il faut qu'on se planque.

— Je sais où, répondit Kearney.

Sharpe, Jacker et une équipe mixte forte de deux douzaines de Whiteshirts et de Puristes se répartirent dans le principal étage de bureaux du *Hard Times*. Ils n'avaient pas lésiné sur l'équipement et portaient des fusils d'assaut, des pistolets-mitrailleurs et un assortiment d'armes de poing en main, à la ceinture et à l'épaule. Les Puristes étaient en grande tenue de motard et portaient des lunettes de ski ; les Whiteshirts, vêtus de leurs fringues habituelles, avaient le

visage masqué par un bandana. Sharpe était loin d'être stupide. Il n'allait pas risquer la prison à vie pour actes de terrorisme. Une fois le boulot terminé, ils s'évanouiraient dans la nature, et Sharpe et les rares types qui s'en tireraient avec lui auraient assez de cash pour prendre leur retraite et vivre sur un grand pied. Personne ne pourrait l'identifier.

Bien sûr, se disait-il, ils comprendraient bien que les Puristes leur étaient tombés dessus, mais ils ne pourraient rien prouver, et c'était ça l'important. Il aimait bien l'idée de prendre sa retraite au Mexique, dans un endroit ensoleillé sur la plage. Ouais, un endroit où il pourrait dépenser ses précieux dollars en tequila bon marché et jolies *señoritas*. Il en souriait derrière son masque.

Les hommes qu'il avait postés dehors avaient bloqué les accès au bâtiment. Une équipe de quatre autres Puristes s'était emparée du sous-sol, où se trouvaient les rotatives. L'immeuble avait été isolé de l'extérieur avec deux semi-remorques et plusieurs autres véhicules plus petits, tous volés bien sûr. Les ordres de Sharpe avaient été clairs : faire beaucoup de bruit, créer l'événement, un événement terroriste comme la cité du sel n'en avait jamais rêvé, un truc qui, comme le 11 septembre, aurait son avant et son après.

Sharpe avait une vingtaine d'années de colères rentrées à faire payer à cette putain de ville et il était plus que prêt à faire ce que le boss lui demandait. Kohler était un salopard. Sharpe était quasiment certain qu'il avait fait éliminer Pick, même si les autres pensaient que ce dernier avait fini par crever de son allergie idiote. Mais c'était un *riche* salopard, et Sharpe obéirait à ses ordres suffisamment longtemps pour être payé. Il ne savait pas ce que Kohler avait à gagner ici, mais du moment qu'il était prêt à raquer, ça suffisait à Sharpe pour raser les lieux.

— Trouvez-les, ordonna-t-il. H-Dog, tu as le sac ? Le leader des Whiteshirts hocha la tête et montra le lourd sac de toile.

— Tu sais où les mettre.

H-Dog souleva le sac et en sortit une des mines Claymore.

— Me donne pas de leçon, chéri, dit-il, avant de filer installer les explosifs.

Quelques employés se terraient sous leurs bureaux. L'un d'eux avait essayé de jouer les héros en brandissant son propre pistolet, mais Sharpe l'avait lui-même tué et s'était arrogé son arme. Toutefois, se retrouver face à une résistance armée l'avait surpris ; il avait l'habitude d'avoir affaire à des moutons et avait été ébranlé de la présence d'un loup au milieu du troupeau.

— Que veux-tu qu'on fasse de ces imbéciles, mec ? lui demanda

l'un des Whiteshirts en montrant les otages en les visant à tour de rôle.

— Laissez-les où ils sont pour le moment, répondit Sharpe. Il y a peu de chance qu'ils nous posent problème. Essayez de ne pas en tuer trop. Nous en avons besoin tant qu'on n'a pas fini.

Centre piétonnier des Commons, Ithaca, État de New York

Kohler sortit de la voiture et observa les alentours tandis qu'Abbot redémarrait. Il ferait des tours dans le quartier en attendant que Kohler le rappelle. Élégamment vêtu d'un costume de dix mille dollars, d'une chemise blanche amidonnée et d'une cravate bleu des mers du Sud, Kohler s'avança, tentant de faire croire à une assurance qu'il n'avait pas.

Il y avait relativement peu de piétons sur les Commons, mais les musiciens de rues, les joueurs d'échecs et les groupes d'étudiants habituels étaient là. Il trouva l'homme l'attendant sur un banc de bois près du centre de l'aire piétonne, le point de rendez-vous qu'on lui avait donné.

— Vous êtes en retard, dit Chang.

Les deux gardes du corps qui l'entouraient avaient l'air de bouddhas de pierre. Chang était petit et sans âge. Ses traits émaciés et son teint cireux contribuaient à le rendre déplaisant. Il représentait pour Kohler un passage obligé vers des forces beaucoup plus importantes, puissantes et riches, à propos desquelles il était prudent de ne pas trop se poser de questions.

— Vous êtes en avance, répliqua-t-il.

Il s'assit sur un banc qui faisait face à celui de son interlocuteur et le détailla du regard. Chang était vêtu d'un costume mal ajusté sous un trench-coat posé comme une cape sur ses épaules. « Il a vu trop de films de gangsters chinois », pensa Kohler. Il en aurait volontiers ri, mais cela lui aurait valu de se faire tuer sur-le-champ.

— J'ai accepté cette rencontre parce que vous avez dit que nous nous y retrouverions au bout du compte, dit le Chinois d'une voix presque chantante malgré la menace qu'elle contenait. On vous a demandé de nous procurer une quantité importante du produit. Maintenant, vous déclarez en être incapable.

« Mais qu'est-ce que le connard voulait faire d'une telle quantité de méthamphétamine ? » Kohler rejeta cette pensée.

— J'ai eu un problème de production, dit-il. Le produit que nous stockions pour vous le livrer a été malencontreusement perdu lors d'un incendie. On peut le remplacer, et il le sera. Mais il me faut du

temps pour en fabriquer un nouveau stock et pour traiter le... pour éviter que les conditions d'insécurité à l'origine de l'incendie ne réapparaissent.

— J'ai entendu parler de ces problèmes d'incendie, dit Chang. Mais je trouve gênant le peu de succès que vous rencontrez dans vos tentatives pour les régler.

— Je suis sûr que vous savez aussi bien que moi comme il est difficile de trouver le personnel adéquat, répondit Kohler, restant ainsi le plus vague possible. Mais je vous assure que nous allons régler le problème une fois pour toutes. Nous sommes en train de faire le nécessaire.

— Ça aussi, je le sais, dit Chang.

Kohler en doutait, mais on ne savait jamais.

— Ce que je demande, avec tout le respect que je vous dois, reprit-il, c'est que vous nous donniez un peu de temps, un peu plus de flexibilité dans le choix de la date de livraison. En échange j'augmenterai la quantité livrée de dix pour cent, sans augmenter le prix.

— Vous demandez beaucoup. Comme vous le savez mes délais ne sont pas, pour employer votre expression, flexibles.

— Mais je suis sûr que vous avez gardé une marge pour faire face à l'imprévu.

Chang ne répondit pas tout de suite. Finalement, il se décida :

— Peut-être, mais je ne pourrais vraiment pas me permettre un tel écart à moins de, disons, quarante pour cent de plus ?

— Allons, allons, cher camarade, dit Kohler, soyons raisonnables. Même moi, je suis obligé de travailler dans le cadre de certaines contraintes financières.

Chang plissa les yeux.

— Disons vingt pour cent, offrit Kohler.

— Trente.

Kohler soupira.

— Vous êtes dur en affaires, camarade Chang, dit-il. Vingt-cinq pour cent. Je ne peux pas faire plus si je veux respecter la nouvelle date limite.

— Nous ne l'avons pas encore fixée. Trente.

— Vingt-cinq, et je vous livre d'ici quatre semaines. Ça me laisse le temps de régler mon problème, de mettre sur pied une nouvelle unité de production, de trouver le personnel qualifié pour la garder et de vous faire parvenir le produit.

— D'accord, dit Chang, mais pour dans deux semaines.

— Trois, marchanda Kohler.

— Ça suffit, dit Chang en se levant. Deux semaines ou vous ne me servez plus à rien.

Il s'enveloppa dans son manteau, comme une chauve-souris s'apprêtant à dormir.

Kohler se leva et lui fit face.

— Deux semaines, c'est tout simplement trop court, dit-il.

— Et pourtant, insista Chang, c'est la limite de *flexibilité* de mon planning. Deux semaines, c'est tout ce que je peux vous accorder. Si je vous donne plus, je risque le déplaisir de mon gouvernement, ce qui mènerait tout droit à *mon* déplaisir à *votre* égard.

Kohler blêmit.

— Deux semaines, alors, dit-il.

Sans un mot de plus, Chang s'en alla, gardes du corps dans son sillage.

« Ça ne colle pas », pensa Kohler.

Il avait fallu à Rook un certain temps pour trouver l'endroit idéal. Il avait jeté son dévolu sur une zone industrielle dans les environs du village de Liverpool. Il n'y avait là personne à pied et la zone était dissimulée de la route par une rangée d'arbres. Mieux encore, une petite colline autour de laquelle les rails faisaient une courbe masquait aux yeux du conducteur le point qu'il avait choisi jusqu'à la dernière minute.

Il pouvait entendre le sifflet du train dans le lointain et les vibrations du monstre d'acier étaient déjà répercutées par le métal des rails sur lequel il avait posé la main.

Parfait !

— Et merde, c'est quoi ce cirque, mec ? appela l'un des Whiteshirts, le plus disert des deux, de l'endroit où il était attaché à son compagnon par de nombreux liens faits d'adhésif renforcé.

Ils étaient allongés tête-bêche en travers des rails, la tête de l'un fixée aux pieds de l'autre, de sorte qu'ils avaient chacun la tête sur un rail.

— Ma fille s'est confessée une fois à moi, dit Rook aux deux Whiteshirts, qui continuaient à lutter pour se dégager. Elle a reconnu avoir consommé des drogues. Elle m'a décrit sa situation comme celle de quelqu'un qui regarderait un train allongé sur les rails, entendant le sifflet mais incapable de trouver la force ou la volonté de ramper un

peu plus loin.

— Laisse-nous nous mettre debout, mec !

— As-tu jamais déposé des pièces d'un cent sur les rails quand tu étais gosse ?

— Des pièces ? Pourquoi j'aurais fait un truc pareil, mec ?

— Ma foi, pour les retrouver aplaties bien sûr. C'est un truc incroyable de voir une pièce en laiton aplatie comme une feuille de papier. Savais-tu que, depuis 1982, elles sont essentiellement constituées de zinc ? Ce n'est plus pareil.

— G-dog, ce type est fou ! cria l'un des deux Whiteshirts.

Rook s'aperçut qu'il avait du mal à les distinguer l'un de l'autre.

— S'il te plaît, mec, je t'en prie, reprit le Whiteshirt, quoi que tu cherches, on peut t'aider. Relève-moi, mec, relève-moi ! Je suis désolé. Je suis désolé, mec, si on t'a fait du tort. Je t'en prie, laisse-moi partir. Je t'en supplie !

Le train se rapprochait. Rook sortit de la voie en écoutant son bruit, qui lui rappelait son enfance, un monde dans lequel il ne se haïssait pas et ne voulait pas en finir avec la vie.

Quand le train amorça le virage, les deux Whiteshirts laissèrent échapper des cris de terreur.

Rook agita la main, s'imaginant qu'il voyait le conducteur même après que la plupart des wagons l'eurent dépassé dans un bruit de tonnerre.

Contemplant son ouvrage, il localisa les têtes de deux hommes. Il eut beau regarder les rails, il n'y vit que du sang et pas trace de pièces aplaties. Il regretta de ne pas avoir pris de monnaie avec lui.

« Non, ce n'est plus pareil », songea-t-il.

Carleton, vêtu d'un costume noir et d'une chemise avec cravate western en argent, se fraya un chemin jusqu'à l'entrée du bâtiment de l'administration fédérale à travers un groupe de manifestants. Il se demanda ce que ces gens faisaient là un jour de semaine. Ils n'avaient donc pas de boulot ?

Il portait avec effronterie la mallette rembourrée qui contenait son fusil. Rien ne la distinguait d'une mallette ordinaire, mais bien sûr il y aurait des agents de sécurité et des détecteurs de métaux. Heureusement pour Carleton, son employeur avait préparé le terrain.

Dans le hall, Carleton capta le regard d'un agent qu'il venait de repérer. Ce dernier était chauve, de taille moyenne, et portait des lunettes à monture d'acier. Il correspondait plus ou moins à la

description que lui en avait faite Kohler. Carleton hocha la tête puis se posa un doigt près de l'œil. Le garde hocha la tête une fois en signe d'assentiment et lui fit signe de s'approcher.

— Je suis là pour affaires, dit-il.

— Vos papiers sont en ordre, répondit l'agent de sécurité, qui appuya sur un bouton sur le cadre du portique détecteur de métaux en lui faisant signe de passer.

Carleton passa sous le portique sans qu'aucune alarme ne se déclenche et sans attirer l'attention d'aucun des autres gardes présents.

Une fois dans les couloirs sans âme du bâtiment fédéral, il trouva l'ascenseur le plus proche et monta à l'étage le plus élevé, qu'il traversa comme s'il savait parfaitement où il allait, réussissant ainsi à donner le change à tous ceux qu'il croisait. Ayant enfin trouvé l'accès au toit, il gravit l'échelle qui y conduisait.

Une petite brise fraîche mais pas déplaisante l'accompagna à travers le toit, dont ses luxueux mocassins de cuir faisaient crisser le gravier. Arrivé au bord, il put contempler Clinton Square.

La vue n'aurait pu être meilleure. Les voitures pie de la police de Syracuse, toutes sirènes hurlantes, étaient déjà en train d'isoler l'immeuble qui abritait les bureaux du *Hard Times*. Les policiers commençaient à chasser les badauds et tentaient de garder les journalistes à distance, sans grand succès toutefois. La situation était comme Kohler l'avait prédite, un vrai chaos.

En souriant, Carleton sortit la Remington de sa mallette rembourrée. Il vérifia que son portable était allumé et que la réception était bonne. Puis, il s'assit et se mit à attendre.

Cortland, État de New York

L'appartement était situé dans une petite rue de la petite ville universitaire de Cortland, dans l'État de New York, qui abritait le Tompkins County Community College, ou TC3, comme les habitants préféraient l'appeler. Ce n'était rien de plus qu'une chambre dans une pension de famille, mais c'était justement ce que son occupant, connu de sa logeuse sous le nom d'Aaron Matthews, appréciait. Cet arrangement lui permettait de payer son loyer en espèces, plus un supplément lié au type de paiement, deux mois à la fois, d'avance. Eau et électricité étaient au nom de Mme Valenza, sa logeuse. Matthews lui avait expliqué qu'il avait des problèmes avec sa femme et qu'il voulait avoir un endroit où laisser certaines de ses affaires et où se

retourner s'ils n'arrivaient pas à les résoudre. Il avait peur qu'elle apprenne qu'il avait loué un appartement et qu'elle l'accuse de ne pas faire son possible pour arranger les choses entre eux, et c'était pourquoi il ne fallait en aucun cas que quiconque sache qu'il venait travailler et dormir là de temps en temps.

Mme Valenza avait été tout excitée à l'idée de garder son secret. Elle lui prodiguait généreusement sa compassion et venait de temps en temps voir s'il n'avait besoin de rien.

La pièce était modestement meublée, mais suffisamment pour ses besoins. Il avait une kitchenette avec un petit frigo portable, un sac de couchage double sur un grand lit à côté de la grande fenêtre, et son bureau. Son bureau était le seul meuble de prix de la chambre. C'était un modèle ergonomique à plusieurs niveaux, sur lesquels étaient posés ses moniteurs, son imprimante couleur, son laminateur et sa table lumineuse. Il avait dit à Mme Valenza qu'il était à son compte et que son travail consistait entre autres à mettre sur pied des campagnes de marketing et à imprimer des publicités.

Matthews travaillait à la lumière du soleil couchant lui parvenant de la grande fenêtre – l'élément de la pièce qu'il préférerait – et à celle de la table lumineuse. Il sortit une feuille de photos d'identité de l'imprimante et la scruta d'un œil critique. Satisfait, il vérifia le passeport américain encore inachevé qu'il allait marquer de son sceau falsifié.

« Pas mal, se dit-il. Pas mal du tout. » Il n'avait plus qu'à mener à son terme le délicat processus qui consistait à ajouter la photo, appliquer le sceau et plastifier soigneusement le passeport en respectant les spécifications gouvernementales, avec les bons filigranes, conservés ou rappiqués selon la tenue de l'original volé.

Le portable posé sur une des tablettes de la desserte informatique se mit à jouer doucement un morceau de musique classique. Il le prit, regarda qui appelait et l'ouvrit.

— Je suis désolé. Je pense que vous vous êtes trompé de numéro, dit-il.

— Je ne pense pas, répondit une voix avec un fort accent étranger.

— Ah, camarade Chang, répondit Matthews, sa voix égale ne trahissant pas ses sentiments.

— Je désire confirmer la date et l'heure de notre rendez-vous, dit simplement Chang.

— Elles n'ont pas changé, répondit Matthews.

— C'est bien.

Chang avait effectivement l'air content.

— Il est impératif que je reçoive le colis dont nous sommes convenus.

— Aucun problème.

— Bien.

— Si c'est tout, dit Matthews d'un ton qui n'admettait pas de réplique, j'ai beaucoup à faire.

— Fort bien, dit Chang, qui coupa la communication.

Matthews ferma son téléphone en souriant et en secouant la tête. Il y avait vraiment des clients qui ne pouvaient s'empêcher de tout contrôler à distance.

*
* *

— Ils sont quatre, dit Kearney dans un souffle.

Bolan et lui s'étaient dissimulés dans le noir derrière une rotative et il venait de glisser la tête hors de leur cachette pour vérifier le nombre de leurs adversaires. Kearney gardait le Glock baissé près du corps, prêt à s'en servir, et s'appuyait sur sa canne. Derrière lui, le Guerrier échangeait en silence des SMS avec le Ranch.

Kearney avait tout de suite su où l'obscurité serait la plus dense. Ils s'étaient glissés vers la salle des rotatives en évitant plusieurs Puristes. Plus ils descendaient, plus le filet se resserrait. Mais ils étaient parvenus à la salle juste avant que les quatre membres du gang, qui se déplaçaient près d'eux dans le noir, ne commencent à bouger de lourdes machines pour en bloquer les sorties.

Bolan connaissait ce type de scénario. Les Puristes s'emparaient du bâtiment, scellaient le périmètre et se préparaient à soutenir un siège. Il ne savait pas encore pourquoi, mais ça ne présageait rien de bon.

Les SMS d'Herman « Gadgets » Schwarz avaient commencé à arriver quand il n'avait pas répondu à son appel. L'Exécuteur l'avait mis au courant de la situation et le génial informaticien avait accusé réception, l'informant de l'envoi de Jack Grimaldi. Mais il faudrait à ce dernier un certain temps pour arriver : il lui faudrait d'abord prendre un jet depuis la Virginie jusqu'à Syracuse, où l'attendrait un moyen de transport approprié à l'aéroport.

Gadgets résuma rapidement le rapport de la Sécurité intérieure. En gros, ce que Bolan et Kearney savaient déjà, à savoir que l'immeuble était l'objet d'une attaque terroriste de grande envergure. Elle les informa que le bâtiment était entouré de voitures de police, de véhicules des télévisions et d'équipes du SWAT. Des négociateurs munis de mégaphones tentaient en continu d'établir le dialogue avec

les supposés terroristes.

Lorsque Bolan réclama des détails à l'ami Schwarz, il lui transmit le texte complet du rapport de la Sécurité intérieure. Bolan le montra à Kearney, qui ouvrit des yeux comme des soucoupes. L'essentiel du rapport consistait en une transcription d'une conversation téléphonique entre un correspondant non formellement identifié, mais supposé être Trogg Sharpe, et un certain Kohler, conversation qui consistait à mettre au point dans ses grandes lignes l'attaque terroriste.

— Kohler, murmura Kearney. Ce fils de pute. Nous avons publié un article documenté sur son organisation l'an dernier. Il est plongé jusqu'au cou dans les affaires crapuleuses. Je ne pense pas qu'il m'ait jamais pardonné.

Bolan, qui regardait par-dessus l'épaule de Kearney, lui fit signe de se taire. L'un des Puristes se rapprochait d'eux, balayant l'ombre avec une torche.

Kearney regarda Bolan, qui fit oui de la tête. Le journaliste mit le Puriste en joue avec son Glock, mais celui-ci passa sans les voir. Kearney jeta un coup d'œil interrogateur à l'Exécuteur, qui hocha de nouveau la tête.

Rengainant doucement son Glock, Kearney prit appui sur une jambe et leva sa canne de combat. Puis d'un coup il avança, fouettant l'air de la crosse de sa canne et attrapant le Puriste par le cou. Attiré brusquement vers l'arrière, l'homme émit un son bref et atterrit lourdement sur le dos, le souffle coupé. Kearney leva sa canne puis l'abattit sauvagement sur le Puriste, lui plantant l'extrémité caoutchoutée entre les deux yeux. L'homme se relâcha complètement sans un bruit de plus.

Kearney fit signe de la tête.

Bolan passa devant lui, puis se mit de côté. Les deux hommes sortirent sans bruit de leur cachette et se mirent à la recherche des trois Puristes qui restaient dans l'imprimerie.

Le Guerrier sortit son couteau de combat de son fourreau, qu'il portait accroché à l'envers sur son harnais. La lame noire était invisible dans l'obscurité. Il avança sur le premier Puriste qu'il vit, restant à l'écart du rayon lumineux de sa torche.

— Simon ! cria l'un des autres motards depuis l'autre côté de la pièce.

L'homme qui était devant Bolan se retourna en entendant son nom. Le Guerrier frappa, plongeant son couteau dans la gorge de l'homme et le ressortit tout en se baissant et s'inclinant pour le dépasser sans risquer de se faire éclabousser par le sang. Simon tomba en gargouillant.

— Simon ? appela une nouvelle fois la voix, moins assurée cette fois. Où es-tu, mec ? T'as trouvé quelque chose ?

Simon, s'il était encore en vie, était occupé à saigner sur le sol de l'imprimerie. Il ne répondit rien.

— Lance ? interrogea la voix.

— Ouais, mec, par ici.

Les faisceaux des torches éclairèrent au hasard les machines avant que Lance et son partenaire ne se trouvent l'un l'autre.

— Qu'est-ce qu'y a, Pogue ?

— Je n'arrive pas à trouver Simon.

— Chuckles ! cria Lance. Tu as vu Simon ?

En l'absence de toute réponse, Lance leva l'Uzi qu'il avait en main et, après avoir crié à Pogue de rester où il était, il se mit à arroser la pièce au hasard. Les balles de 9 mm ricochaient sur les machines et venaient trouser les demi-fenêtres situées près du plafond. En évitant Pogue tant bien que mal, Lance vida son chargeur en essayant de tirer dans toutes les directions à la fois.

— Je pense que..., commença Pogue, lorsqu'une triple rafale venue d'un coin sombre lui emporta le visage et une partie de la cervelle pour faire bonne mesure.

Lance tenta frénétiquement de sortir un chargeur de rechange de sa ceinture, mais, avant qu'il n'y parvienne, Larry Kearney arriva derrière lui et envoya valdinguer la crosse de sa canne de toutes ses forces derrière la nuque du Puriste. Il y eut un craquement sinistre d'os brisé et Lance s'affaissa, le crâne fendu.

— Violation de propriété privée, grommela le journaliste.

Bolan ne perdit pas une seconde pour récupérer l'Uzi et les chargeurs de rechange de feu Lance. Il rechargea le P.-M. et le tendit à Kearney avec les chargeurs qui restaient.

— Vous savez vous servir de cet engin ? demanda-t-il.

— Oui, j'ai eu l'occasion d'apprendre, répondit Kearney.

— Alors, restez près de moi, dit Bolan.

— Mais je vais vous retarder, dit Kearney en agitant sa canne. Nous savons tous les deux que vous vous en sortiriez mieux seul.

— Ah bon !

Kearney eut un petit rire.

— Allez-y. Je vais faire mon possible de mon côté. Et ne vous mettez pas martel en tête si je me fais avoir. C'est mon entreprise et je ne vais pas me cacher dans un coin en laissant faire ces salauds. À part ça, j'ai des employés dans cet immeuble. Ils auront besoin de toute

l'aide qu'on pourra leur apporter.

Bolan approuva de la tête. Ils se séparèrent dans le couloir, le journaliste se faufilant dans l'ombre pour atteindre une des cages d'escalier, Bolan rejoignant la cage d'escalier opposée.

Sans s'expliquer vraiment pourquoi, il avait le sentiment que le vieil homme grognon à la canne s'en sortirait très bien.

CHAPITRE VII

Assistés de l'équipe des SWAT locaux et du groupe tactique spécial du bureau du shérif du comté, Paglia et deux douzaines d'autres policiers se tenaient derrière les barrières érigées en hâte autour de l'immeuble du *Hard Times*. Comme la plupart des autres représentants de la loi présents, Paglia visait le bâtiment de son Smith & Wesson réglementaire. Les SWAT avaient sorti le grand jeu avec un blindé d'intervention et tenaient en joue avec leurs MP-5 les membres du gang agglutinés dans l'entrée. L'un des négociateurs de la ville tentait d'engager le dialogue avec les terroristes.

— Nous voulons simplement discuter ! criait-il dans son mégaphone. Personne ne veut vous faire de mal ! Vous m'entendez ? Nous voulons parler avec vous !

— Allez vous faire foutre ! lui fut-il répondu. Nous sommes les putains de Puristes, connards ! Nous contrôlons désormais ce journal facho et vous feriez mieux de vous casser vite fait si vous ne voulez pas qu'on le rase !

Paglia secoua la tête. Tout ça ne tenait pas debout. Les membres du gang, ou, si on voulait les appeler comme ça, les terroristes, savaient forcément que la police ne partirait pas sans rien faire. Étant donné la manière dont ils avaient attaqué un immeuble du centre – et même si le journal en question n'était qu'une feuille à scandale de droite – il n'y avait aucune chance que les autorités les laissent partir autrement que morts ou menottés.

Gary Rook arrêta son scanner de fréquences. D'où il était, installé derrière le volant d'une camionnette, il pouvait voir les barrages de police. Il avait volé la camionnette à un employé d'une chaîne câblée et n'avait pas hésité à le tuer pour éviter qu'il signale le vol à la police trop tôt. Il avait d'abord cru que ce meurtre le ferait culpabiliser, ne serait-ce qu'un peu, mais, en fin de compte, ce n'était pas le cas. Le type était un obstacle à ses fins et il avait supprimé un obstacle, basta !

Il avait entendu la nouvelle alors qu'il circulait sans but précis :

les Puristes s'étaient emparés de l'immeuble du *Hard Times*, ils avaient des otages et ils avaient présenté toute une liste d'exigences. Pour lui, c'était comme un signe du ciel, un message de Jennifer. Les Puristes étaient rassemblés là, peut-être pas tous, mais certainement la plupart d'entre eux, en un seul endroit. Il en salivait presque.

Mais si la police et les SWAT les coinçaient bel et bien, ils empêchaient aussi Rook de pénétrer sur le site. Pour entrer, il allait lui falloir trouver un moyen de passer leurs barrages sans se faire arrêter ou voire même se faire tirer dessus.

Sharpe avait du mal à ne pas rire. Jacker se surpassait en leur servant tous les clichés tirés de films de prise d'otages dont il pouvait se souvenir. Il faillit se lâcher lorsque Jacker exigea un hélicoptère et cinquante millions de dollars. Vu ses chances de les obtenir, il aurait tout aussi bien pu réclamer un bus plein de putes montant des licornes.

Sharpe se disait qu'ils avaient quelques heures devant eux avant que les flics ne désespèrent de les faire sortir pacifiquement et Jacker faisait tout ce qu'il fallait pour bien montrer que les Puristes avaient monté l'opération de bout en bout. Kohler avait insisté encore et encore sur ce point et Sharpe se disait que de toute façon cette pub ne pourrait pas leur faire de mal. Quand ils en auraient fini, Sharpe et ses hommes seraient payés et Kohler aurait obtenu ce qu'il attendait de l'opération, quoi que ce fût. Pour ce qu'il en savait, l'un des buts de Kohler était en tout cas d'éliminer le type qui n'arrêtait pas de s'en prendre aux Puristes.

Sharpe savait que Kohler se foutait pas mal des Puristes, mais il savait aussi qu'il avait besoin d'eux. Les motards étaient son moyen d'atteindre le cinglé après qui il en avait, quelle qu'en ait été la raison. Les Puristes avaient un sérieux problème à régler avec l'ordure à la détente facile qui avait tué Chopper Mike et sa famille, pour ne rien dire de la destruction du labo de fabrication de crystal. Kohler devait s'imaginer leur rendre un fier service en éliminant leur problème tout en éliminant un des siens. Sharpe savait que Kohler les aurait tous vendus ou tués lui-même si ç'avait été le moyen d'obtenir ce qu'il voulait, mais pour l'instant leur but était le même. Kohler voulait le cinglé et tous les gens qui comptaient pour Sharpe seraient contents.

Et tous les autres seraient morts.

L'Exécuteur filait le train à trois types au T-shirt trop large et au visage masqué d'un bandana blanc. Ce groupe installait des mines Claymore aux points d'entrée probables des assaillants. À la vue du

matériel militaire, Bolan s'était inquiété. Si les policiers se laissaient aller à tenter d'entrer en force, les billes d'acier contenues dans les mines leur fuseraient dessus à toute vitesse, les transformant en viande hachée.

En suivant le sillage des membres du gang, il avait déjà trouvé trois endroits garnis de Claymore, qu'il avait retournées discrètement. Il avait eu du mal à les suivre sans se faire repérer, mais il arrivait au bout de ses peines, car un des types installait la dernière mine. Il attendit qu'il ait fini de l'amorcer et se soit détourné avant de sortir de sa cachette au bas du dernier escalier. Les Whiteshirts montaient déjà les marches. Bolan s'approcha tranquillement de la mine et la retourna de sorte que le panneau frontal pointe vers eux.

Il aurait pu leur tirer dessus par-derrière, mais son angle de visée n'était pas terrible. Il ne pouvait se permettre de laisser l'un ou l'autre s'en tirer et donner l'alerte.

— Hé, vous ! cria-t-il en pointant son Beretta 93-R dans la cage d'escalier. Lâchez vos armes et mettez les bras en l'air.

Les Whiteshirts s'arrêtèrent et lui firent face.

— H-Dog, mec, murmura l'un des Whiteshirts. Il nous a eus.

— Ouais, il nous a eus, répondit H-Dog à voix haute.

Il avait les mains derrière le dos.

— Il nous a vraiment eus, merde. Vous feriez mieux de faire c'qu'il dit.

Les autres échangèrent un regard.

H-Dog amorça un mouvement.

— Si j'étais toi, je ne ferais pas ça, dit Bolan.

H-Dog pressa une séquence de boutons sur le détonateur à distance des Claymore. Bolan se recula, assourdi par le bruit de la mine qui crachait son contenu létal sur les Whiteshirts, les transformant en chair à pâté et criblant de petits trous l'escalier de béton et le mur.

— Je t'avais prévenu, dit Bolan à la masse sanguinolente.

Ce furent les SWAT qui permirent à Rook de pénétrer dans l'immeuble. Rongeant son frein dans la camionnette, il avait fini par se rendre compte non seulement que ses armes n'étaient pas très différentes des leurs – un mélange de MP-5 et d'AR-15 –, mais aussi qu'il avait à l'arrière un battle-dress noir et un casque de Kevlar assez semblables à ceux qu'ils portaient pour faire illusion à distance.

Il s'habilla et s'équipa en mettant ses .45 et ses Smith & Wesson

sous le treillis, heureusement un peu grand pour lui. Avec le casque sur la tête et le CAR-15 en bandoulière, il ferait un membre des SWAT tout à fait plausible, à condition bien sûr que personne ne vienne y regarder de trop près.

Il sortit de la camionnette en s'assurant que personne ne le voyait faire, puis se mit à traverser Clinton Square tête haute et d'un pas délibéré pour rejoindre les barrières de police. Le regard fixé sur le bâtiment, il se déplaçait au milieu des policiers et des SWAT comme si c'était là sa place. Derrière le blindé d'intervention, accroupi pour se protéger de tirs éventuels, il y avait le chef de la police, Michael Gray, en personne.

Gray était au téléphone et semblait préoccupé.

— Vous êtes sûr ? l'entendit dire Rook. Si on fait ça, il n'y a pas de retour en arrière possible.

Gray fit signe au commandant Heaney, responsable des SWAT sur les lieux et de la coordination avec la police de Syracuse.

— Le moment est venu, dit-il en montrant son téléphone. Vous y allez.

— Sûr ?

— Oui, l'ordre est formel.

— Allons-y, dit Heaney en rejoignant les barrières devant l'immeuble, faisant signe à un SWAT qu'il ne reconnut pas.

Rook hocha la tête et lui emboîta le pas.

— Écoutez tous ! dit Heaney une fois aux barrières. On y va sans ménagement. Rassemblez vos types et préparez-vous à faire dégager ces connards qui bloquent l'entrée.

Du toit du bâtiment fédéral, Carleton fronça les sourcils derrière la lunette de son arme. Il voyait les SWAT se rassembler et comprenait parfaitement ce qui se passait. Kohler avait prévu ça aussi. Ce qui chagrinait Carleton, c'était qu'il ne voyait pas le moindre signe du Vengeur qu'il était censé éliminer. Kohler était persuadé que le tueur ne pourrait résister au spectacle de la prise de l'immeuble et de ce qui suivrait ; comme un pervers longeant un terrain de jeux où s'ébattent des gamins, il lui faudrait absolument venir regarder de plus près.

Carleton se rendait bien compte que faute de cible il ne serait pas payé. Ce salaud de Kohler insisterait même probablement pour récupérer au moins une partie de l'avance. Mais pour Carleton, il n'en était pas question. Dans son idée, avoir dû se ramener dans ce trou perdu de Syracuse valait même plus que ce qu'il avait reçu.

Le bruit d'une explosion derrière lui rendit Jacker nerveux. Quoi qu'il se soit produit, il lui semblait qu'ils perdaient le contrôle de la situation. Il s'adressa à Wheelie, le Puriste qui, avec deux Whiteshirts, l'aidait à garder la porte au cas où les flics tenteraient l'assaut.

— Apporte-moi le lance-roquettes !

Tandis que Wheelie lui apportait le tube, un des Whiteshirts se chargeait du sac plein des munitions. Jacker mit l'arme russe à l'épaule, ferma le poing sur la poignée et mit en joue la voiture de police la plus proche.

Paglia vit la traînée de fumée et se jeta à terre. À quelques mètres à peine, le véhicule de police se coucha sur le côté sous la violence de l'explosion, avant de rouler sur le toit déjà en feu. À proximité, les SWAT s'appêtant à donner l'assaut s'accroupirent puis se mirent en colonne derrière le blindé d'intervention. Les policiers qui le pouvaient commencèrent à tirer sur l'entrée principale du bâtiment. Paglia se ressaisit, s'accroupit et commença lui aussi à tirer.

C'est alors qu'il prenait une nouvelle roquette que la volée de plomb atteignit le Puriste. La grêle de balles le traversa avant d'atteindre les Whiteshirts derrière lui.

— *Go ! Go ! Go !* ordonna le commandant Heaney, faisant signe aux SWAT et aux membres du groupe tactique spécial de prendre l'immeuble d'assaut.

— Première équipe à gauche ! Seconde équipe à droite !

La première équipe était constituée de ses hommes, la seconde de ceux du shérif. Il menait l'assaut lui-même, prêt à tirer avec son AR-15.

Dans la confusion, personne ne vit Rook se glisser dans le bâtiment et disparaître.

L'Exécuteur fusa à travers la porte qui donnait accès au niveau supérieur de l'immeuble du *Hard Times*. Il y trouva plusieurs Puristes et Whiteshirts qui traînaient dans la petite cafétéria salle de réunion. Ils avaient forcé l'un des distributeurs qui se trouvaient là et se goinfraient de snacks et de barres chocolatées, masques relevés ou soulevés au-dessus de la bouche. S'accroupissant, il les mit en joue avec son Beretta 93-R et se mit à tirer en se déplaçant aussi vite qu'il le pouvait sur la pointe des pieds.

Les membres du gang se précipitèrent sur leurs armes. Bolan mit la sienne en position tir coup par coup et tira deux balles sur le premier Puriste, puis le deuxième, puis se tourna de quarante-cinq degrés et, se déplaçant sur sa gauche, en tira deux sur un troisième Puriste, puis sur un Whiteshirt, puis un autre. Il avait ainsi franchi toute la largeur de la pièce et pu se mettre à couvert derrière le distributeur, qui absorbait le tir des deux types encore debout. Bolan fit passer le 93-R dans son poing gauche, s'écarta d'un mètre du distributeur et s'appuya sur son genou gauche pour se pencher du côté gauche de la machine. Les deux Puristes, qui s'attendaient à le voir sortir du côté droit, furent pris de court et Bolan mit fin à leur carrière de deux balles pour l'un et trois pour l'autre.

Le tout n'avait pas pris plus de quelques secondes. Satisfait, Bolan rechargea et avança, son Beretta toujours devant lui.

Le chaos se déclenchait et l'instinct de Sharpe le poussa à descendre. Il précipita sa grande carcasse dans l'escalier et franchit violemment les portes métalliques de l'imprimerie au sous-sol.

Là, il se glissa derrière la grosse machine la plus proche, son Colt Python en main, prêt à tout. Sharpe savait quand sa peau était réellement en danger et il savait se défendre avec toute la violence requise.

La porte s'ouvrit d'un coup et Sharpe ouvrit le feu... pour se rendre compte qu'il ne voyait personne.

Larry Kearney, qui se tenait à côté de la porte à l'extérieur, connaissant désormais la position de Sharpe, poussa de nouveau la porte, la franchissant cette fois le Glock devant lui. Il vida le chargeur dans la direction de Sharpe, l'empêchant de réagir, et quand il fut vide, il lui envoya l'arme au visage. Le grand type hurla, se prit le visage dans les mains, laissant tomber son Colt. Kearney s'avança alors et se mit à le frapper de toutes ses forces de sa canne de combat. Sharpe cria et se recroquevilla sur lui-même.

— Tu... vas payer... pour ce que tu... as fait... à mes employés... et à nos bureaux ! éructa Kearney entre deux coups.

Sharpe roula et Kearney dans un dernier coup brisa la canne, dont le craquement fut accompagné d'un autre venu des côtes ou de la colonne de Sharpe. Le sang qui se précipita hors de la bouche et du nez du chef de gang fit un gargouillis obscène.

— Prends ça, salopard de meurtrier, dit Kearney, satisfait.

Il attendit, mais l'énorme masse de Sharpe ne bougeait plus. Le grand type reposait sur le ventre, inerte.

Kearney se rapprocha de l'endroit où le Glock était tombé, culasse ouverte. Il se pencha pour le récupérer, mais Sharpe, qui avait feint l'agonie, plus vif qu'un serpent à sonnette, lança une main et referma son poing de boucher sur le poignet de Kearney, le tirant violemment vers le sol. Kearney s'affaissa, sa tête rebondit sur le béton, et il vit trente-six chandelles.

— Je vais t'arracher les bras, bredouilla Sharpe, sa respiration encombrée par le sang, les yeux hagards. Je vais te faire avaler ton bulletin de naissance.

Il encercla la gorge de Kearney et commença à serrer. Kearney sentit sa vision s'estomper et un souffle s'engouffrer dans ses oreilles.

Puis il ne sentit plus rien.

*
* *

Gary Rook trouva Trogg Sharpe dans le sous-sol, en train d'étrangler un vieux bonhomme.

— Ravi de voir que tu aimes toujours le défi, dit-il d'une voix caverneuse.

Sharpe leva les yeux.

— Ce sale vieux type a failli me *tuer*, mec ! gargouilla-t-il.

Il avait du sang qui lui coulait sur le menton.

Rook avança d'un pas. La lampe montée sur son CAR-15 illuminait le motard blessé. Il leva l'arme, dont le bout de la crosse n'avait jamais quitté son épaule, et la dirigea vers le visage ensanglanté.

— Hé, mec, supplia Sharpe. Qu'est-ce que tu fous ? Tu es là pour m'arrêter.

— Je n'ai pas à t'arrêter, l'informa Rook en s'approchant encore d'un pas.

— Mais tu es la *police* ! dit Sharpe d'un ton plaintif.

— Je ne suis pas la police, dit Rook, d'une voix sépulcrale.

Il s'approcha encore. Le chef de gang plissa les yeux, mais il avait une pupille complètement dilatée. Il allait mourir de la raclée qu'il venait de prendre. Il regardait Rook d'un air d'incompréhension totale. Pas question de ça pour Rook. Il fallait que Sharpe comprenne avant de mourir.

Gary Rook prit une photo de sa fille dans sa poche et la brandit sous le nez de Sharpe, à qui elle ne rappela rien.

— C'était ma Jennifer, lui dit Rook. Je n'avais plus qu'elle. Elle était le seul être bon qui me restait, mon seul lien vers ce que j'avais

été, mon seul espoir d'un monde meilleur. Et tu me l'as *prise*. Tes saletés de drogues l'ont bouffée, l'ont fait se bouffer *elle-même*, en ont fait un vrai zombie. C'est à cause de toi, de parasites dans ton genre, qu'elle est morte. Je ne peux pas la ressusciter, mais je peux lui rendre justice. C'est moi qui vais t'envoyer en enfer, Sharpe !

— Ce n'est pas moi ! pleurnicha Sharpe, la voix pâteuse. Ce n'est pas moi que tu veux, c'est Kohler. Le riche propriétaire... Kohler ! Kohler, mec, Kohler !

Troublé, Rook vacilla un instant et abaissa un peu sa garde. Était-ce possible ? Il avait longtemps cru qu'il y avait une grosse puissance financière derrière les Puristes – mais Roger Kohler ? Ce type-là était un des principaux notables de Syracuse.

Comme Rook hésitait, Sharpe saisit sa chance. De la main il tenta de saisir le calibre .45 qu'il avait encore à la ceinture. Il leva son arme...

Rook, surpris, tira en même temps que Sharpe. Aucune des balles n'atteignit sa cible, mais, ironie du sort, le recul de son arme fut fatal à Sharpe, dont la vie ne tenait déjà plus qu'à un fil. S'étant assuré que le Puriste était bien mort et que lui-même n'avait pas été touché, Gary Rook s'enfuit.

Tandis que ses SWAT nettoyaient le rez-de-chaussée et les étages, Heaney tentait avec difficulté de comprendre le spectacle qui s'offrait à ses yeux. Il n'avait pas trouvé moins de trois cages d'escalier sanglantes dans lesquelles les terroristes avaient essayé de déclencher des mines Claymore alors que les équipes de SWAT se rapprochaient. Dans la quatrième, qui avait été complètement abandonnée, ils avaient trouvé une Claymore installée à l'envers, pointant vers l'escalier et non vers l'assaillant. Est-ce que les membres de la bande, qui qu'ils aient été, avaient pu être aussi stupides ?

Il y avait quelques victimes parmi le personnel du *Hard Times*. Deux hommes avaient été tués. Le propriétaire, Kearney, avait été trouvé dans le sous-sol, où il semblait qu'il avait lui-même combattu et tué Trogg Sharpe. Ce qui était censé avoir été la pire attaque terroriste dans le comté d'Onondaga était terminé, et l'essentiel des combats avaient été menés par des gens qui ne faisaient pas partie des représentants de la loi locaux. Heaney n'avait aucune chance de pouvoir exécuter les membres du personnel survivants, pas plus que Kearney ou le tireur mystérieux dont lui avait parlé Kohler. Il n'y avait plus d'action en cours qui aurait permis de couvrir ces meurtres. Il n'avait d'autre possibilité que de jouer le jeu, de faire son boulot et d'espérer que Kohler ne chercherait pas à se venger du commandant

des SWAT quand il exposerait la situation à son employeur clandestin.

Heaney faillit avoir un mouvement de recul quand un grand type vint le trouver. L'intensité avec laquelle ce dernier le scruta rendit le chef des SWAT nerveux.

— Cooper, dit Bolan. *Justice Department*.

— Heaney, répondit le commandant, SWAT du comté.

— Ce qui vient d'avoir lieu, commandant, dit Bolan, est une attaque terroriste ratée, grâce surtout au courage du propriétaire des lieux.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, oui, répondit Heaney.

Kearney était déjà hors du bâtiment et avait été pris en charge par les secours médicaux. Le souffle lui manquait, il était épuisé et il avait mal partout, mais il n'avait aucune blessure sérieuse. Les gens des médias l'entouraient sur trois rangées et le fêtaient déjà comme un héros.

L'Exécuteur était frustré. Il était content d'apprendre que Kearney s'en était sorti sans grand dommage et satisfait qu'ils aient pu mettre un terme à l'occupation de l'immeuble, mais il y avait quelque chose dans cette histoire qui ne collait tout simplement pas. Peut-être aurait-il d'ailleurs été plus exact de dire que quelque chose collait trop bien. Plus Bolan y réfléchissait, plus cela lui paraissait correspondre à un coup monté. Les Puristes s'étaient emparés de l'immeuble et avaient signalé leur présence avec beaucoup de bruit et de violence. Même si Kearney leur avait donné de bonnes raisons de le détester, cette espèce de quitte ou double paraissait complètement hors de proportions avec le différend qu'ils pouvaient avoir avec le journaliste.

Par contre, il se justifierait pleinement si quelqu'un essayait d'attirer le Vengeur hors de sa cachette.

Ça devait être ça. Plus Bolan y pensait, plus ça faisait sens. Les Puristes étaient montés au créneau, apparemment en s'adjoignant les Whiteshirts, dont Kearney lui avait expliqué les liens avec les motards. Ils avaient préparé un spectacle soigneusement réglé, probablement ravis de la violence mise en œuvre, pour elle-même et pour la publicité qu'elle leur faisait, mais ce qu'ils voulaient vraiment, c'était que Gary Rook se pointe pour pouvoir l'éliminer. Ils avaient déjà essayé de le piéger...

Bolan se figea soudain. Ils n'avaient pas fait toute cette mise en scène pour Rook, ils l'avaient faite pour l'Exécuteur, qu'ils confondaient avec le Vengeur.

Il regarda autour de lui. Est-ce que Rook était quelque part dans le coin ? Est-ce qu'il était venu et reparti ? Bolan et Kearney avaient réussi à tuer les Puristes et les Whiteshirts eux-mêmes, avec un coup

de main des flics. Rook avait été frustré de ce qu'il cherchait, une rencontre définitive et meurtrière avec les membres de la bande. Maintenant, Sharpe était mort. Cela signifiait-il que tout était fini ?

Bolan prit son portable et composa le numéro de la ligne sécurisée du Ranch.

À travers la lunette de visée de son fusil, Carleton vit l'homme que Kohler avait décrit, l'homme dont les activités étaient détaillées dans le dossier que lui avait livré l'infortuné Pick. Soulagé à l'idée qu'il toucherait bien le salaire de sa peine en fin de compte, il attendit patiemment que le Vengeur arrête de circuler dans la foule. Puis il le vit se figer et prendre son téléphone.

Carleton se mit à respirer profondément, fit le vide dans son esprit et se concentra sur sa cible. Interrompant une expiration à mi-course, chaque muscle du corps relâché et prêt à l'action, il commença à resserrer son index sur la détente. Il était le fusil, ne sentait rien d'autre que le fusil. Il n'entendit rien, ne remarqua pas le bruit qui enflait, les tourbillons d'air autour de lui, la pulsation qui s'installait.

« Attends le moment... »

Soudain le rugissement et le souffle lui parvinrent, comme ceux d'un dieu en colère. Carleton roula immédiatement sur le dos, se couvrant le visage d'un bras, le fusil en travers du corps. Au-dessus de lui, le Bell AH-1 Cobra se maintenait en vol stationnaire tandis que son pilote le mettait en joue avec un rotatif trois tubes General Dynamics calibre 20 mm.

Carleton, acculé, mit la Remington à l'épaule.

Avant même qu'il ait pu faire feu, les projectiles tirés du General Dynamics le réduisirent en lambeaux.

CHAPITRE VIII

Ithaca, État de New York

Chang était assis derrière un bureau luxueux. La seule lumière venait d'une lampe à opaline verte posée dessus. Dans la pénombre ainsi créée, le visage de Chang prenait un relief peu flatteur et ses yeux se voyaient à peine. Il y avait sur le bureau une boîte à cigarettes et un briquet, tous deux en argent. En argent également, le cendrier débordant de mégots de cigarettes sans filtre qui fumait à côté de sa main droite.

— Asseyez-vous, je vous en prie, dit Chang à son hôte. Désirez-vous une cigarette ? ajouta-t-il en montrant la boîte avant d'en prendre une pour lui-même.

Son hôte se servit également et sortit son propre briquet, un Zippo de laiton usé. Il alluma sa cigarette et en tira une longue bouffée, qu'il rejeta par le nez.

— Camarade Chang, dit-il finalement.

— Camarade Song. Quoi de neuf dans l'armée de libération populaire ?

— Rien.

Song hocha la tête. Il paraissait réellement mal à son aise en civil, mais il aurait difficilement pu venir visiter le quartier général de Chang en uniforme de l'armée chinoise. L'endroit choisi le surprenait visiblement. Une petite ville universitaire dans le nord rural de l'État de New York semblait peu appropriée comme base d'une opération de cette envergure.

— Vous ne seriez pas là si Pékin n'était pas inquiet, dit Chang en allumant sa cigarette, avant de prendre le temps d'apprécier la première bouffée.

— C'est exact, reconnut Song. On se demande si vous pourrez mener à bien le plan tel que vous l'avez conçu. Le calendrier semble ne pas devoir être respecté.

— Peut-être, admit Chang. Mais peut-être pas. Si Roger Kohler ne

peut fournir la méthamphétamine dont nous avons besoin, nous la trouverons ailleurs et nous trouverons une raison plausible de la faire venir.

— Nous aurions pu la fabriquer nous-mêmes.

— Oui, au risque d'être découverts. Ai-je besoin de vous rappeler que nous devons être en mesure de prouver que les composants proviennent de sources domestiques ? Cette formule-là va fonctionner, et bien. Nous avons mis au point une explication raisonnable de son existence et nous nous sommes débrouillés pour ses composants chimiques, à l'exception de la méthamphétamine. Elle doit provenir de ce pays. Ce doit être le type de produit que des terroristes locaux pourraient obtenir, quelque chose qu'ils pourraient utiliser. Nous devons fournir aux Américains une trame qu'ils puissent accepter sans réserve, un nouvel Oklahoma City. Même s'il ne parvient pas à nous fournir la méthamphétamine, Kohler nous aura rendu un fier service. Il a fait se lever le spectre du terrorisme ici, un terrorisme perpétré par des Américains sur des Américains. Ici même, au milieu des vaches et des gamins de la fac.

— Certes, ce que vous dites est vrai, acquiesça Song, mais sans la méthamphétamine la formule ne peut être complète.

— Comme je l'ai déjà dit, je peux m'arranger autrement, le rassura Chang. Mais ne sous-estimez pas le pouvoir de la crainte. Il se peut encore que Kohler nous fournisse ce dont nous avons besoin. Je lui ai fait réellement peur et les résultats pourraient nous surprendre. Ça m'amuserait d'apprendre qu'il s'est fait du tort à lui-même pour remplir ses obligations envers nous.

— Mieux vaut être craint qu'être aimé quand on ne peut être craint et aimé à la fois, dit Song, paraphrasant Machiavel.

— Vraiment, Song, dit Chang en riant, je ne m'étais pas rendu compte que votre culture était si diversifiée. Un pur produit de l'Armée populaire de libération ne devrait-il pas plutôt citer Sun Tzu ?

— Mieux vaut se battre que parler, dit Song.

— Fort bien, dit Chang en haussant les épaules.

— Vous me tiendrez informé. Je dois faire rapport régulièrement à Pékin, conclut Song en se levant.

— Entendu, promit Chang.

Song sortit en fermant tranquillement la porte derrière lui.

Chang resta assis à contempler la pénombre un instant. Puis, il décrocha son téléphone.

Dans son petit bureau du bâtiment administratif de l'université

d'Ithaca, Zhongchao Hu vérifiait méthodiquement des fichiers sur son ordinateur portable. Son poste de responsable des manifestations organisées par l'université l'occupait à temps plein, et il y avait eu une époque, pas si lointaine, où il avait vraiment rêvé d'aller au bout d'une carrière universitaire avant de profiter tranquillement d'une retraite bien méritée.

Mais, huit mois plus tôt, cet espoir avait été anéanti par un coup de téléphone qu'il craignait de recevoir depuis quinze ans.

— Vous êtes activé, lui avait dit une voix.

Et Hu, assis dans le salon de sa petite maison d'Ithaca, avait viré au gris en l'entendant. Ils avaient fini par trouver à l'employer.

Hu, agent dormant de la République Populaire de Chine, avait émigré aux États-Unis et fait une carrière universitaire aux ordres de son gouvernement. Mis en place pour faire de son mieux pour mettre en danger le futur de l'Amérique, il avait fini par prendre goût à une existence autrement plus confortable que celle qu'il menait en Chine.

Il savait pourtant qu'il était surveillé et que ses chefs finiraient par trouver le moyen de profiter de la situation qu'il s'était faite. Le moment venu, Hu avait facilité l'accès d'agents chinois aux installations dont ils avaient besoin au sein de l'université pour conserver à l'opération son apparence exclusivement américaine. C'est lui aussi qui avait trouvé la cible. Il avait donné tous les détails concernant la sécurité de la manifestation, s'était procuré les laissez-passer nécessaires.

En fait, il était la clé de voûte de toute l'opération. Mais il se serait bien passé de cet honneur – et c'en était un – car, au bout du compte, il lui faudrait choisir entre rentrer en Chine ou finir en prison.

Son téléphone sonna et il décrocha tout de suite.

— Oui ?

— Tout est prêt ? demanda Chang sans préambule.

— Oui, répondit Hu. Les installations sont prêtes. Les laissez-passer aussi. On n'attend plus que vos hommes... et les derniers composants. Tout le reste est en place.

— On vous tiendra au courant. Il pourrait y avoir un retard, dit Chang.

— Nous avons à peine plus de deux semaines, lui rappela Hu. La date de la visite est fixée. On ne peut pas la changer.

— Je suis conscient de ça. Je me contente de vous informer. Soyez prêt à agir rapidement le moment venu, qu'on ne laisse pas passer notre chance.

— Entendu.

— Pour le peuple, conclut Chang.

— Pour le peuple, répondit Hu sans conviction, mais Chang avait déjà raccroché.

Syracuse, État de New York

Assis sur la spacieuse banquette arrière de la Cadillac Brougham modèle 1992 que Larry Kearney entretenait avec amour, Mack Bolan et Jack Grimaldi observaient l'immeuble de bureaux qui faisait le coin des avenues Jefferson et Salina.

— C'est ici, dit Kearney à ses passagers. Le siège de Diamond Corporation est au dernier étage. Le président en est un certain Roger Kohler et, aussi sûr que je suis encore vivant, c'est le nom que ce salopard a donné au type qui m'a sauvé la mise dans l'imprimerie.

— On part du principe que le type en question était Gary Rook ? demanda Grimaldi.

— Ça me paraît le plus probable, reprit Kearney. Je n'ai pas pu le voir clairement – je ne pouvais pas voir grand-chose – mais ce ne pouvait être que lui. Il a eu une journée entière pour comprendre. Franchement, je suis surpris qu'il n'ait pas encore pointé son nez ici.

— Pour ce qu'on en sait, il pourrait bien être ici en ce moment, suggéra le pilote du Ranch. Qu'en dis-tu, grand ? Est-ce qu'on n'aurait pas dû prendre le Cobra ? Ça m'a fichu les boules de laisser cet hélico.

— Tu t'es pointé en un temps record et pile au bon moment avec ton engin, rien à redire, mais attaquer un immeuble de bureaux du centre avec un hélico serait pousser le bouchon un peu loin. Déjà que la police de Syracuse et les fédéraux étaient prêts à me garder ! Hal a encore dû intervenir, et tu sais à quel point lui et moi n'aimons pas ce genre d'interférence qui pourrait être dangereuse pour nous deux.

— Il adore ça ! rectifia Grimaldi avec un petit rire.

Il vérifia le fusil à canon scié qu'il portait sous son coupe-vent.

— On entre ?

— J'attendrai dans la voiture, dit Kearney. J'ai eu largement mon compte d'action pour le moment.

— Merci de votre aide, dit Bolan, en lui tendant la main par-dessus le siège. Avec un peu de chance, Kohler sera seul là-haut et le feu d'artifice nous sera épargné.

— Vous et la chance ? rétorqua Kearney d'un air sceptique. Laissez tomber. Je vais déplacer la voiture. Qu'elle ne se prenne pas l'immeuble sur le toit.

Bolan vérifia le Beretta et le Desert Eagle, cachés une nouvelle fois sous son manteau, puis il sortit avec Grimaldi et ils pénétrèrent le plus tranquillement du monde dans le hall de l'immeuble, qui était vide.

Au moment où ils prenaient l'ascenseur, Gary Rook, un manteau par-dessus son battle-dress, pénétrait à son tour dans le hall.

Roger Kohler était assis à son bureau, la tête dans les mains.

Tout avait foiré. Ça avait mal commencé et c'était allé de mal en pis. Le Vengeur à l'origine de tous ses problèmes, le salopard qui avait jeté une poignée de sable dans les rouages bien huilés de son plan, était toujours dans les parages. Trogg Sharpe et tous ses types étaient morts. Carleton, l'assassin qui lui avait coûté si cher, avait échoué et était mort, lui aussi, et de manière spectaculaire.

Kohler ne se voilait pas la face. Il savait que les Fédéraux et les flics, sans compter le fisc et bien d'autres agences gouvernementales, étaient sur ses talons. Mais il était prêt à affronter son destin tête haute et à finir les armes à la main si nécessaire. Toutefois, il lui fallait d'abord gérer la menace la plus immédiate, à savoir Chang. La livraison devait avoir lieu.

Il empoignait avec détermination son téléphone pour appeler son contact au Nevada quand sa porte fut ouverte à la volée.

— Vous ! dit-il.

— Moi, répondit simplement Bolan, qui pointait son Desert Eagle sur la poitrine de Kohler.

Kohler sembla se tasser et regarda au loin par la fenêtre. Puis il se leva, se redressant de toute sa hauteur, défripa son costume taillé sur mesure et fixa Bolan dans les yeux.

— Dites-moi qui vous êtes.

Bolan resta silencieux.

— Pourquoi ? insista Kohler. Que vous ont fait les Puristes ? Ce sont des ordures, c'est entendu, et il vaut probablement mieux pour l'ordre de l'Univers qu'ils soient morts que vivants. Mais les autres ? Les femmes, les enfants ? Comment pouvez-vous manquer de cœur à ce point ?

— Vous et vos Puristes vous êtes plantés, dit Bolan. Je n'en ai jamais eu après eux, en tout cas par directement. Je ne suis pas le Vengeur.

Kohler ouvrit grand la bouche de saisissement.

— Mais alors, comment...

— C'est Trogg Sharpe qui vous a trahi. Le Vengeur l'a fait parler.

Il pourrait déjà être ici. Il n'y a plus que moi entre vous et lui.

Kohler sembla essayer de se faire à cette idée.

— Et maintenant, reprit Bolan, il est temps que vous expliquiez de quoi il retourne.

Kohler parut de nouveau se tasser.

— D'accord, dit-il. Je vais tout vous dire. Je peux m'asseoir ?

Bolan haussa les épaules.

Kohler se laissa tomber dans son fauteuil.

On entendit alors un coup de pistolet dans le bureau de la secrétaire, suivi du tonnerre d'un coup de fusil.

Kohler tenta d'ouvrir le tiroir de son bureau, mais Bolan fut plus vif que lui et lui tira une balle de .44 dans l'épaule. L'impact fit tourner le fauteuil de l'homme d'affaires, qui se mit à hurler. Bolan était déjà sur lui, arrachant le tiroir pour y trouver un Korth, qu'il prit et glissa dans sa ceinture.

— Soldat ! cria Grimaldi depuis l'antichambre. Tu ferais mieux de te ramener ici.

Jetant un regard derrière lui à Kohler, Bolan donna un coup de pied dans la porte va-et-vient. Il trouva Grimaldi avec le fusil pointé sur Gary Rook, qui, lui, tenait la secrétaire à la gorge, son Smith & Wesson collé sur sa tempe, le chien armé.

— Tiens, Captain America ! ricana Rook. Tout ça nous a un p'tit air de déjà-vu.

— Arrête, ordonna Bolan. Rien ne vaut autant de vies innocentes.

— Ah bon ? dit Rook. Va dire ça à ma Jennifer ! Pauvre héros, tu ne sais rien de mon enfer.

Grimaldi jeta un regard à Bolan, qui le lui rendit avant de vérifier par-dessus son épaule où en était Kohler. L'homme d'affaires était toujours derrière son bureau. Bolan fit le point. Le fusil de Grimaldi manquait de précision ; il ne pourrait atteindre le type sans blesser la femme. Bolan pouvait tirer, mais une fois de plus il ne pouvait être sûr que Rook ne tirerait pas en mourant.

— Tu crois ? rétorqua-t-il, essayant de gagner du temps. Tu serais étonné. Personne ne comprend mieux ta douleur que moi. Je sais ce que ça veut dire de perdre des êtres chers, de se les voir arracher, de les voir tuer. C'est la raison qui me pousse à faire ce que je fais.

— Alors, sois de mon côté contre Kohler ! exigea Rook. Comment ne pas le vouloir mort ? C'est un parasite ! Il s'enrichit sur le dos des gens de ce pays en leur suçant la vie. C'est un trafiquant de drogue ! Il est pourri jusqu'à la moelle, et ça veut dire qu'il est tout aussi responsable de la mort de Jennifer que ces ordures de motards et leurs

saloperies d'alliés l'étaient. Tu m'as aidé ! Tu m'as aidé à les tuer... alors aide-moi maintenant !

— Tu as dépassé la limite, répondit Bolan en se rapprochant doucement. Trop d'innocents sont morts.

— Rien que la justice ! cria Rook.

— Pas la justice, la vengeance, dit Bolan. Donne-moi ce flingue.

Kohler bondit derrière Bolan.

— Non ! cria Rook en pointant son revolver sur Kohler.

Bolan fit un pas et agrippa l'arme et la main qui la tenait puis frappa Rook sur le côté du crâne avec le canon du Desert Eagle. Utilisant son épaule comme levier, il parvint à arracher son arme à Rook. La secrétaire cria et s'enfuit en courant.

— Jack ! hurla Bolan en luttant avec Rook. Rattrape Kohler !

Grimaldi fila sans un mot.

Dans sa lutte avec Rook, Bolan se fit arracher le Desert Eagle, qui tomba au sol. Les deux hommes tentèrent de dégainer une autre arme, mais ils étaient de forces trop égales. Tout en se battant, chacun d'entre eux parvenait à en empêcher l'autre et aucun ne parvenait à infliger à l'autre un coup décisif.

— Lâche-moi ! Tu ne vois pas qu'il se tire ? hurla Rook.

— Pour toi, ça se termine ici, rétorqua Bolan.

*

* *

Grimaldi, prêt à tirer, courait de toutes ses jambes dans la rue à la poursuite de Roger Kohler. Et celui-ci fonçait comme s'il avait le diable aux trousses. Sur leur passage les piétons s'écartaient et les regardaient d'un air stupéfait. Il y avait des chances pour qu'au moins l'un d'entre eux ait prévenu la police sur son portable. Grimaldi se demanda un instant si les papiers qui faisaient de lui un auxiliaire du *Justice Department* feraient l'affaire auprès de la police.

Le pilote du Ranch évita une boîte aux lettres et dépassa un groupe d'hommes d'affaires qui traversaient. Kohler avait toujours de l'avance et ne semblait donner aucun signe de fatigue. L'autre n'était-il pas plus en forme que lui ? Lui commençait à fatiguer un peu.

Deux voitures de la police de Syracuse sorties de nulle part stoppaient pour couper la route de Kohler. Grimaldi ralentit et approcha en marchant, attentif à garder son fusil pointé vers le sol.

— Vous, cria l'un des policiers. Lâchez cette arme et couchez-vous au sol !

— *Justice Department !* cria Grimaldi en retour en se mettant à genoux. Arrêtez cet homme.

Les explications attendraient qu'ils soient au poste. Brognola allait adorer.

*
* *

Dans les bureaux de Diamond Corporation, la bataille faisait rage. Rook était fort, intrépide et vif. Il faisait le poids face à Bolan sur quasiment tous les plans, et compensait en férocité ce qui lui manquait en technique. L'Exécuteur avait l'habitude de gagner vite ses combats. Rook ne cédant pas, il dut réévaluer la situation. Il ne pouvait se permettre un duel trop long. Chaque minute qui passait augmentait les chances que Rook avait de gagner ou simplement de se créer l'opportunité de s'échapper.

Tandis qu'ils titubaient ensemble dans le bureau de Kohler, les yeux de Rook s'écarrillèrent. Bolan suivit son raisonnement : le Vengeur voyait s'échapper la chance d'en finir une fois pour toutes avec sa quête. Il le lâcha d'une main pour lui envoyer son poing dans la mâchoire, mais l'autre encaissa et tenta un uppercut suivi d'un coup de genou. Bolan le bloqua, envoya lui-même deux coups de genou et repoussa son adversaire.

Ils percutèrent la baie par laquelle Kohler regardait quelques instants plus tôt.

Sous l'action de leur poids et de leur vitesse combinés, le verre céda. Bolan parvint à se raccrocher au cadre in extremis, mais Rook chuta sans un bruit. Le destin avait choisi.

Depuis sa Cadillac, Larry Kearney vit une pluie de verre s'abattre sur un SUV garé devant l'immeuble qui abritait le siège de Diamond Corporation. Elle fut suivie par un grand type en trench-coat, qui percuta le SUV si violemment que son toit s'enfonça et que ses vitres volèrent en éclats.

— Je savais bien que j'avais raison de déplacer la voiture, murmura Kearney en prenant son téléphone pour appeler les secours.

CHAPITRE IX

Kohler était assis à une table métallique usée dans une salle d'interrogatoire, une tasse de café à sa droite. Il ne l'avait pas touchée ; il regardait dans le vide, considérant son sort.

Ils lui avaient lu ses droits en l'emmenant au poste. Les choses se présentaient encore plus mal qu'il se les était imaginées. La Sécurité intérieure avait des transcriptions et des enregistrements complets de ses tractations avec Trogg Sharpe, ainsi que d'une conversation codée qu'il avait eue avec l'homme qu'ils ne connaissaient pas encore comme étant Chang. Il était accusé de conspiration dans le but de commettre des actes de terrorisme, et ce n'était qu'un hors-d'œuvre. Le fisc parcourait déjà ses dossiers en large et en travers, examinant à la loupe son histoire financière. Il savait que ce qu'ils trouveraient ferait en comparaison passer Al Capone pour un innocent.

Son lien avec Sharpe était triplement compromettant, car il lui valait une accusation de complicité dans tous les crimes commis par ce dernier, y compris l'assaut contre le *Hard Times*. Ils n'avaient pas encore découvert le rôle direct qu'il avait joué dans ces événements, mais ils y arriveraient vite. Il semblait que le commandant Heaney avait eu une crise de culpabilité aiguë et qu'il avait offert de témoigner en échange de l'indulgence du procureur. À cette nouvelle, le chef de la police s'était fait sauter le caisson avec son .38 dans sa voiture banalisée.

La seule bonne nouvelle, c'était que le Vengeur – le type qui avait fait tant de mal aux Puristes, celui qui était venu pour le tuer dans son bureau juste après que l'homme qu'il avait pris pour lui fut venu foutre tout par terre – avait raté sa vengeance. Kohler était toujours en vie.

Mais il ne savait encore pas trop quoi en penser.

Le grand type ouvrit la porte, la referma soigneusement derrière lui et s'assit en face de Kohler.

— Cooper, dit-il, je fais partie du *Justice Department*.

— C'est ce qu'on m'a dit, dit Kohler d'un ton neutre.

— Vous allez me dire tout ce que je veux savoir. Je sais que vous

n'avez pas tout dit. Vous devez tout me dire.

— Sinon ? interrogea Kohler.

Le grand type vrilla son regard d'acier dans les prunelles de Kohler.

— Il n'y a pas d'alternative pour vous. Vous le ferez.

*
* *

Gary Rook était de retour en enfer.

Il se débattait dans un monde inconscient, torturé par des visions de Jennifer et des cauchemars sur sa revanche ratée. Sharpe, Kohler, la plupart des Puristes, tout ce dur labeur et tous ces morts, toutes ces journées et ces nuits sanglantes, tout ça s'était terminé par un échec. D'au-delà de la mort, l'esprit de Jennifer criait vers lui. Rook n'avait rien à lui dire, ne pouvait rien faire pour l'apaiser.

Dans le coma, il était allongé sur un lit d'hôpital, dans une chambre particulière gardée par un policier.

Il était perfusé et portait sur le même bras une électrode reliée à un système de monitoring. L'autre poignet était menotté aux barreaux du lit. Le personnel de l'hôpital avait protesté, mais Bolan avait insisté et les policiers qui avaient eu l'occasion de passer derrière Rook sur les lieux de ses crimes étaient plutôt d'accord avec lui : il y avait peu de chances que Rook se réveille, mais s'il se réveillait, il valait beaucoup mieux qu'il soit enchaîné.

Mis à part le matériel médical nécessaire, la pièce était nue ; la lumière y était tamisée, les rideaux tirés et la fenêtre derrière eux garnie de barreaux.

Pour Gary Rook, il n'y avait plus d'échappatoire non plus, ni chez les vivants, ni chez les morts.

Black Warriors Ranch, Virginie

Herman « Gadgets » Schwarz se passa la main dans les cheveux et s'assit sur une chaise à côté du fauteuil d'Aaron Kurtzman.

Bolan les avait contactés et les avait mis au courant des développements de la situation à Syracuse, y compris l'élimination d'un sniper par Grimaldi juste avant qu'il n'agisse. Les policiers locaux avaient récupéré des empreintes sur le mort et l'Exécuteur les avait fait passer au Ranch, accompagnées de dossiers complets sur Trogg Sharpe, ses complices morts et Roger Kohler. Les casiers judiciaires de

certains des Puristes ou Whiteshirts morts n'étaient pas piqués des vers. Qu'ils aient pu se balader tranquillement dans les rues au lieu de se trouver derrière les barreaux en disait long sur l'état pitoyable du système judiciaire américain.

Le recoupement des informations tirées des écoutes de la Sécurité intérieure avait mené à se poser des questions gênantes. L'analyse des appels passés par Roger Kohler avait révélé l'existence d'un troisième larron, qui à l'évidence était un agent d'un gouvernement étranger. Gadgets avait sa théorie et Kurtzman la sienne. L'ami Herman le regardait fouiller tous les éléments qu'il pouvait trouver sur Kohler, à l'affût du moindre lien. Relevés bancaires, fichiers informatiques, voyages à l'étranger, liste des associés connus... rien qu'il ne passât au tamis, élargissant sa recherche aux traces générées par ces associés, puis à celles de *leurs* associés.

À en croire les transcriptions, le temps leur était compté. Il leur fallait trouver le lien sans tarder. À qui et de quoi Kohler avait-il été redevable ? Quelle machination était en cours ? Ils n'en avaient pas la moindre idée...

Ithaca, État de New York

Zhongchao Hu s'apprêtait à quitter son bureau, car il était déjà en retard pour une réunion au département des admissions, quand il vit Nick Kaplewski, du service informatique, dans l'encadrement de la porte.

— Nick, dit-il avec l'accent que vingt ans de pratique de l'anglais courant n'avaient pas suffi à diminuer. J'ai un rendez-vous maintenant. Pouvez-vous repasser plus tard ?

— Non, répondit Kaplewski, sans bouger d'un poil.

Hu s'arrêta pile et leva les yeux vers Kaplewski, qui le dominait d'une tête.

Kaplewski était jeune mais faisait du bon boulot. À peine diplômé, il s'était déjà fait une réputation. En tant que coordinateur informatique, il était responsable de tous les réseaux d'ordinateurs de l'université et de tous les programmes élaborés qui surveillaient et gardaient la trace de tout le trafic informatique afin d'éviter à l'université et à ses étudiants des problèmes juridiques. C'est Kaplewski qui avait par exemple bloqué l'utilisation des programmes de partages de fichiers sur internet au sein de l'université.

Il était mince, large d'épaules et très vif. Il avait des cheveux noirs bouclés coupés très court. Vêtu la plupart du temps comme les

étudiants, il n'en dégagait pas moins une autorité naturelle. Hu avait eu quelquefois l'occasion de travailler avec lui dans le cadre de l'administration de l'université, mais il ne l'avait jamais vu si agité.

— Que voulez-vous ? demanda Hu.

— Il faut qu'on parle de vos e-mails et des fichiers que vous envoyez, dit Kaplewski.

— Que voulez-vous dire ?

— Ne jouez pas les imbéciles, monsieur Hu, fit Kaplewski en avançant dans la pièce, forçant ainsi Hu à reculer. Ça fait des mois que je suis de près vos transferts de fichiers et vos e-mails. Et il n'est pas non plus question d'une simple violation des règles administratives. J'envisage sérieusement de prendre contact avec les Services secrets ou qui que ce soit d'autre qui se charge normalement de ce genre de choses.

— Je ne comprends vraiment pas de quoi vous voulez parler, répondit Hu, essayant de gagner du temps.

— Je suis sûr que si, répliqua Kaplewski. Avez-vous vraiment cru pouvoir échanger des mails avec la République populaire de Chine sans éveiller le moindre soupçon ? Pensiez-vous qu'il était possible de transférer des plans du campus et des fichiers détaillant l'organisation de sa sécurité sans que quelqu'un trouve ça bizarre ? Avez-vous la moindre idée d'à quel point les autorités surveillent nos systèmes ?

— Vous exagérez, dit Hu. Le gouvernement ne dispose pas de ce type d'accès.

— C'est ce qui vous trompe. Dites-moi ce que vous faites, monsieur Hu. Convincez-moi qu'il ne s'agit pas d'une affaire concernant la sûreté nationale. Je ne suis pas idiot. Je connais la différence entre le téléchargement illégal de films et le transfert d'informations sensibles à l'intention d'un gouvernement étranger.

— C'est... c'est un malentendu, bredouilla Hu. Je n'ai rien fait de tel. Nick, ça fait combien d'années que je travaille ici ? À combien de réunions d'anciens élèves ai-je assisté ? Je faisais déjà partie du personnel quand vous étiez étudiant ici. Vous ne pouvez pas croire que je ferais des choses pareilles.

— Ah bon ? demanda Kaplewski. Les fichiers ne mentent pas, eux.

— Je ne dis pas que les données que vous avez pistées n'ont pas été envoyées, dit Hu, mais ce n'est pas moi qui l'ai fait.

— Personne d'autre que vous n'a accès à votre terminal et à votre compte.

— Vous êtes vraiment naïf, répondit Hu. Il y a des hackers, vous savez. Il y a des étudiants qui font des blagues. Il y a des racistes. Le

ressenti des Américains envers mon ancien gouvernement n'est pas franchement positif. Les Américains pensent que la République Populaire de Chine est un empire du Mal décidé à dominer le monde et à menacer les États-Unis.

Kaplewski eut un petit rire.

— Je suis apolitique, dit-il, et je ne suis pas raciste. Ce que je sais, c'est que faire attention à ce genre de menace fait partie de mon boulot. Bon Dieu, monsieur Hu, j'aurais préféré vous surprendre à télécharger des films pornos ou n'importe quoi d'autre. Mais ça, c'est sérieux.

— Oui, c'est sérieux, acquiesça Hu. Ecoutez, Nick, vous devez m'aider. Je suis innocent. Vous devez m'aider à découvrir comment quelqu'un a pu faire ça.

Kaplewski eut l'air de se mettre à douter.

— Vous êtes sincère ? Vous n'avez vraiment pas envoyé ces fichiers ? Si vous l'avez fait, dites-le-moi maintenant.

— Non, non, insista Hu. Je n'aurais jamais pu faire un truc pareil. J'aime l'Amérique. J'aime mon boulot ici. J'aime cette ville. Je ne suis pas un traître. Jamais je ne mettrais en danger ce campus ou le moindre de ses étudiants. Je suis victime d'une blague ou d'un truc plus méchant que ça. Je n'y suis pour rien.

Kaplewski semblait prêt à accepter cette idée. Hu poussa son avantage.

— Peut-être quelqu'un a-t-il découvert un moyen d'accéder à mon poste quand je suis absent, voire même quand je suis là.

— En principe, c'est impossible, dit Kaplewski d'un air pensif. Mais je suppose qu'en se branchant physiquement sur le routeur... Laissez-moi jeter un œil.

— Oui, s'il vous plaît, allez-y, dit Hu en s'écartant.

Kaplewski passa derrière le bureau et se glissa dessous en sortant un stylo torche de sa poche. Et il commença à regarder les connexions derrière l'ordinateur.

Hu regarda autour de lui. Il ferma tranquillement la porte vitrée de son bureau. Des gens de l'administration allaient et venaient dans le couloir et dans les autres bureaux. Il lui faudrait faire vite et sans bruit.

Après avoir attendu qu'il n'y ait plus personne dans le couloir, il attrapa la souris sur son bureau. Il tira un grand coup et le câble se déconnecta de derrière l'ordinateur.

— Hé, dit Kaplewski sous le bureau, c'est vous qui avez arraché cette souris ?

Hu passa rapidement derrière le bureau en faisant un tour autour de chacune de ses mains avec le câble de la souris.

Alors que Kaplewski reculait pour sortir de sous le bureau, il se pencha sur lui et lui passa le câble de la souris autour du cou avant de tirer en arrière et vers le haut de toutes ses forces tout en tordant le câble pour augmenter la pression sur la gorge du jeune type.

Les yeux de Kaplewski lui sortirent de la tête ; il tenta désespérément de desserrer le câble, mais ne parvint pas à passer les doigts dessous. Il émettait des bruits rauques, incapable d'inspirer ou d'expirer, incapable de crier ou d'appeler à l'aide. Il luttait avec l'énergie du désespoir, projetant Hu dans le coin du bureau, mais ne parvint pas à forcer ce dernier à lâcher prise. De ses ongles il s'écorchait le cou au sang en essayant en vain de se libérer du câble, mais Hu rajouta tout son poids dessus en glissant au sol derrière le dos de Kaplewski et l'entraînant avec lui.

Enfin, Kaplewski cessa de lutter.

Hu maintint la pression pendant une bonne demi-minute avant de se relever. Il n'y avait toujours personne dans le couloir. Il poussa rapidement le corps de Kaplewski sous le bureau.

Quelques instants plus tard, Brenda Carstairs s'arrêtait devant sa porte et frappait.

Brenda était une jolie jeune femme rousse à la peau de porcelaine et aux grands yeux bleus et noisette. Un joli spécimen de regard vairon. C'était l'assistante de Hu.

— Zhong ? dit-elle en ouvrant à moitié la porte. Tout va bien ?

Rouge comme une pivoine, Hu se tourna vers elle.

— Je fais de la gym, dit-il. Mon médecin insiste pour que je fasse plus d'exercice.

— Tu ne fais pas du Tai-chi, ou un truc dans le genre ? demanda Brenda.

— Si, mais il dit que ça ne me fatigue pas assez.

— Bon, mais n'en fais pas trop quand même, dit Brenda.

Elle referma la porte et poursuivit son chemin dans le couloir. Hu regarda le corps sous le bureau.

Il faudrait qu'il trouve un moyen de l'enlever sans que personne ne s'en rende compte. Ensuite, il faudrait qu'il voie s'il lui était possible de dissimuler ses activités informatiques. Qu'il le veuille ou non, il était maintenant impliqué jusqu'au cou. Ses rêves de retraite américaine ne seraient plus jamais que des rêves. Une fois son boulot terminé, il n'aurait pas d'autre choix que de rentrer en Chine.

Il allait devoir être prudent. S'il échouait, Chang ferait en sorte

qu'il ne survive pas assez longtemps pour rentrer au pays.

Syracuse, État de New York

Lynn Stanza traversa d'un pas vif le hall du bâtiment de sécurité publique, qui regroupait la caserne de pompiers et les services de police, ses talons claquant sur le dallage poli. Elle portait un tailleur gris haute couture qui lui allait à la perfection et arborait une coiffure impeccable. Elle faisait un peu plus d'un mètre quatre-vingts. Nombre des policiers présents se retournèrent pour la regarder passer... et ceux qui savaient qui elle était hochèrent la tête d'un air dégoûté.

Lynn Stanza était bien connue des services de police de Syracuse et des criminels locaux – en tout cas de ceux qui faisaient beaucoup d'argent. Associée du cabinet d'avocats Reich, Stanza & Hirsch, cela faisait près d'une dizaine d'années qu'elle permettait à Roger Kohler et à un tas d'autres clients riches d'échapper aux rigueurs de la loi. À Syracuse, elle faisait figure de requin parmi tous les prédateurs locaux. Elle le savait, ses clients le savaient et les services du procureur du comté le savaient aussi.

Personne ne lui fit la moindre difficulté pour la laisser rejoindre Kohler sur-le-champ.

Kohler était assis dans la salle d'interrogatoire en face d'un autre homme. Lynn Stanza jaugea ce dernier du regard. Mais quand il se leva, elle dut revoir son évaluation à la hausse. Ce type bougeait comme une panthère. Elle fut parcourue d'un frisson électrique en le détaillant de la tête aux pieds. Lui la regardait comme s'il aurait préféré lui briser le cou plutôt que s'intéresser à son physique, ce qui ne fit qu'accroître son intérêt pour lui.

— Lynn Stanza, avocat de Kohler, énonça-t-elle machinalement. Et vous êtes ?

— Cooper, répondit-il. *Justice Department*.

— Monsieur Cooper, mon client ne répondra pas à vos questions sans assistance légale.

— Parfait. Vous pouvez rester. Votre client doit répondre à de nombreuses charges.

— C'est hors de question, dit-elle en défiant Bolan du regard. M. Kohler part avec moi. Si vous faites les vérifications nécessaires, vous verrez que le juge Morley a accepté la libération de mon client sous caution et que cette caution a été payée.

— Comment cela a-t-il été possible ?

— Ça ne vous regarde pas, répliqua-t-elle en tirant de sa veste une liasse de feuillets bleus avant de les plaquer bruyamment sur la table.

— Roger, j’imagine que vous avez assez profité de l’hospitalité de M. Cooper. Que diriez-vous d’y aller ?

— Absolument, allons-y, dit Kohler en se levant et en défripant son costume.

Il avait déjà regagné une partie de sa morgue. L’Exécuteur n’eut d’autre choix que de les regarder partir.

CHAPITRE X

Ithaca, État de New York

Chang, suivi de ses gardes du corps, parcourait les pièces de son repaire, vérifiant les produits stockés par ses hommes. Des tirages des plans du campus étaient étalés sur une table encombrée du salon et punaisés sur ses murs. Ils comportaient tous les repérages nécessaires, dont l'itinéraire que suivraient les participants à l'événement qui devait avoir lieu deux semaines plus tard. Zhongchao Hu avait démontré son utilité à plusieurs reprises, se dit Chang. Ce serait vraiment dommage d'avoir à s'en débarrasser. Pourtant...

Ce pauvre Zhongchao s'imaginait probablement rentrant en Chine en héros du peuple. Eh bien, il lui faudrait se contenter d'être un martyr du peuple. Chang ne pouvait courir aucun risque : il allait devoir éliminer tous les gens impliqués dans le projet. Et étant donné ce qu'ils avaient pu entendre, même ses gardes du corps devraient l'être.

Mais il attendrait la dernière minute, qu'ils puissent jouir quelques instants de la réussite du plan.

Les produits chimiques dont ils auraient besoin étaient stockés au petit bonheur à travers la maison, dans des cartons, des bouteilles ou des bidons de plastique. À part la table et trois chaises disposées autour, la maison était vide de meubles. Tout l'espace disponible avait été consacré au stockage des produits nécessaires à leur action.

Mais il manquait toujours la méthamphétamine.

Chang était au courant de l'arrestation de Kohler et d'un homme responsable de plusieurs meurtres dans la région : à l'évidence, le « problème » que Kohler avait cherché à résoudre et qui lui avait coûté son stock de méthamphétamine.

Chang allait devoir se fournir ailleurs, mais il était impératif que sa source soit américaine. L'ampleur de l'événement, comparable seulement au 11 septembre, allait occuper l'esprit des Américains au moins pour les cinq années à venir et, quand ils sauraient que les

responsables étaient des leurs, ils commenceraient à se déchirer entre eux, aidés en cela par Chang et d'autres agents chinois. Les Américains, qui se voyaient invincibles et justes, s'apercevraient bien vite qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre et se mettraient à se haïr. Affaiblis, ils finiraient par tomber d'eux-mêmes tout rôtis entre les mains de l'Armée de libération populaire, dont les membres étaient de plus en plus nombreux chaque jour.

La sonnerie du téléphone de Chang le tira de ses pensées. Il décrocha.

— Oui ?

— Chang, c'est Kohler.

— Ah, répondit Chang, surpris. Je dois avouer que je ne m'attendais pas à ce que vous repreniez contact.

— Je suis conscient du bordel que ç'a été, dit Kohler. Mais je peux toujours vous fournir les produits en question. Si vous me réglez en liquide, et pas en titres négociables comme nous en étions convenus, je vous ferai une réduction de vingt-cinq pour cent. Pas de marchandage, camarade Chang. Ce deal devrait être plus que correct pour vous comme pour moi.

— Mais... et vos *contraintes financières* ?

— Elles ont changé.

« Et comment, qu'elles ont changé, se dit Chang. Il est clair que tu as besoin de liquide pour fuir le pays. »

— Très bien, monsieur Kohler, reprit-il à voix haute. Dites-m'en plus sur les produits et le délai de livraison.

Syracuse, État de New York

Le policier Paglia et son coéquipier, Harold Rizzoli dit « Rizzo », avaient été interrompus dans leur ronde habituelle avec ordre d'aller vérifier que tout se passait bien à l'hôpital où se trouvait Gary Rook.

Ils étaient jeunes tous les deux mais, alors que Paglia était mince et de taille moyenne, Rizzoli était une véritable armoire à glace. Fan de musculation et très attentif à son alimentation, il avait gagné deux ans de suite le concours de l'« homme fort » du service. Les policiers qui ne le connaissaient pas avaient tendance à le considérer comme une brute décervelée, mais Paglia le savait loyal et pacifique. Bien sûr il ne s'agissait pas de lui chercher des noises, et quelques suspects un peu trop remuants l'avaient appris à leurs dépens.

S'étant renseigné au bureau des infirmières, ils se dirigeaient vers

la chambre qu'occupait Rook quand Paglia arrêta son coéquipier d'un geste.

— Une seconde, Rizzo. Où est le flic de garde ?

La chaise installée devant la chambre sécurisée était vide.

— Préviens le poste, dit Paglia en dégainant.

Il approcha prudemment de la porte et, restant de côté, lança la main vers la poignée. Derrière lui, Rizzoli parlait doucement dans le micro accroché à l'épaulette de sa chemise d'uniforme.

Paglia ouvrit la porte à la volée, son pistolet devant lui.

Il n'y avait personne à l'intérieur. Il fit un pas dans la pièce. Trop tard, il perçut un mouvement du coin de l'œil. La forme inerte du policier Saul Moyers tomba sur lui, le précipitant au sol. Il se cogna la tête et tout devint flou.

Gary Rook se précipita hors de sa chambre, les barreaux de son lit d'hôpital toujours accrochés par les menottes à son poignet. Il les précipita sur Rizzoli dès qu'il le vit dans le couloir. Le coup porta à la tempe et, malgré toute sa puissance, le grand policier s'affaissa. Il eut juste le temps de voir Rook prendre les clés des menottes à sa ceinture avant de perdre à son tour connaissance.

Black Warriors Ranch

Les doigts d'Aaron Kurtzman volaient sur le clavier tandis qu'il continuait à fouiner dans la montagne de données concernant Kohler. Au poste d'à côté, Akira Tokaido, rappelé de congé pour donner un coup de main, en faisait autant. Le jeune Asiatique portait des écouteurs et Kurtzman pouvait entendre le heavy métal qui en filtrait. Et pour la millième fois au moins, il se demandait comment le jeune homme faisait pour ne pas être déjà sourd.

— L'Ours, dit Tokaido après avoir coupé sa musique, je crois que j'ai quelque chose.

Kurtzman fit rouler son fauteuil jusqu'au poste de son jeune assistant.

— Quoi ?

— Tu as bien dit que Kohler était impliqué dans un trafic de crystal, non ?

— Il se servait d'une bande pour en produire et le livrer, oui, confirma Kurtzman. Il était en train d'en négocier une vente en gros. J'essaie de remonter la piste de son contact. Nous pensons qu'il s'agit d'un prête-nom pour un pays étranger, peut-être la Chine ou un pays

du Moyen-Orient.

— J'ai trouvé quelque chose d'inhabituel, dit Tokaido. Il s'agit d'un message posté sur un forum depuis l'université d'Ithaca.

— C'est à côté d'où se trouve Striker, dit Kurtzman. Ithaca se trouve à une heure au sud de Syracuse.

— Ce message, dit Tokaido en pointant son écran, est censé être le manifeste d'un groupe qui s'est donné le nom de Groupe nord-américain de libération, une secte chrétienne raciste. C'est un peu n'importe quoi mais on y trouve la description d'une arme chimique, et plus précisément de la manière de la fabriquer.

— Ça m'a pas l'air très sérieux, tout ça, commenta Kurtzman.

— Possible, admit Tokaido, à ceci près qu'il s'agit de la formule d'un gaz innervant fait maison. C'est assez inhabituel, mais, pour faire court, lorsqu'il est inhalé en concentration suffisante, il accélère le rythme cardiaque de la victime jusqu'à ce que son cœur explose littéralement.

— Et ?

— L'un des composants essentiels de la formule est la méthamphétamine, dit Tokaido.

L'intérêt de Kurtzman monta d'un coup de plusieurs crans.

— Donc le chaînon manquant après lequel nous courons pourrait être un groupe terroriste intérieur, une sorte d'organisation de suprématie blanche antigouvernementale ?

— Je pense en tout cas que c'est ce qu'on *essaie* de nous faire croire, répondit Tokaido. J'ai vérifié. Le groupe a un site Web, référencé dans le message. On y trouve exactement ce à quoi on peut s'attendre de la part d'un groupe de ce genre : Big Brother nous surveille, il faut assurer l'avenir des enfants blancs, les races inférieures sont en train de prendre le dessus, les libéraux sont de mèche avec le gouvernement sioniste mondial, etc., etc. Mais ce site Web n'a été mis en ligne que la semaine dernière, en utilisant un serveur Web anonyme et en principe intraçable.

— Est-ce que ça prouve quelque chose ?

— En soi, non, dit Tokaido. Mais le message dont je te parle n'a pas encore été posté sur le forum. Nos ordinateurs l'ont trouvé parce que, par le biais de la Sécurité intérieure, nous pouvons fouiller dans des trucs qui ne sont pas accessibles au public, derrière les pare-feu des réseaux. Ce message est postdaté de deux semaines. Il est prévu pour être posté dans quinze jours et pas avant.

— Et alors ?

— Et alors, répondit Tokaido en s'autorisant un sourire satisfait,

« anonyme » et « intraçable » sont des adjectifs qui s'appliquent rarement à l'internet, en tout cas quand c'est nous qui sommes derrière les machines qui s'occupent du monitoring. Le site Web est répercuté par quelques serveurs et routeurs anonymes, mais la source se trouve en fait en République Populaire de Chine.

— En Chine, dit Kurtzman d'un ton pensif.

— Et il y a plus, reprit Tokaido. Dans deux semaines, l'université d'Ithaca doit recevoir un hôte très important, la toute dernière sénatrice élue dans l'État de New York.

Kurtzman resta les yeux fixés sur l'écran un instant. Puis il empoigna le téléphone le plus proche.

Zhongchao Hu, en sueur, était assis à son bureau.

La matinée avait été très pénible. La nuit précédente, il avait dû attendre que tout le monde soit parti, pour, enfin, la peur au ventre parce qu'il ne se souvenait plus si c'était jour de ménage, aller récupérer un chariot dans la salle de télécopie, y disposer le corps de Nick Kaplewski, le recouvrir de journaux et le transporter ainsi à travers les couloirs de l'administration et dans l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée et une benne à ordures derrière le bâtiment. Priant pour que personne ne vienne vérifier la benne avant qu'elle ne soit ramassée à la fin de la semaine, il avait recouvert le corps d'un maximum d'ordures.

Il lui fallait maintenir sa couverture jusqu'à ce que la sénatrice arrive pour le Forum de sciences politiques. L'événement était important, car c'était l'hôte le plus prestigieux de l'université depuis qu'un ancien président y était venu ouvrir l'année universitaire quelques années auparavant. L'auditorium du collège accueillerait le public, trié sur le volet, debout. On attendait également quelques parlementaires de l'État, voire peut-être aussi le gouverneur. Mais même sans lui l'auditorium accueillerait une partie non négligeable des puissants de l'État de New York ainsi qu'une foule de jeunes étudiants impressionnables.

Quand les hommes de Chang lâcheraient le gaz innervant, tous ces gens connaîtraient une mort horrible... et la couverture de presse prévue pour le Forum assurerait la diffusion TV du drame. Les enregistrements seraient alors joués et rejoués sans relâche par les médias tant américains qu'internationaux. Et ça ferait très mal à l'Amérique, c'était certain.

Hu, qui avait été chargé de faire en sorte que le lien avec le terrorisme intérieur soit bien fait, à partir de l'université même où aurait lieu l'attaque, ne pensait pas que Kaplewski avait trouvé le

message postdaté, qu'il avait préparé directement au centre informatique. Mais il vérifierait. Il fallait absolument que le message soit envoyé au bon moment et que le site Web sur lequel il renvoyait soit au point. Les données des deux seraient analysées, étudiées et ressassées à l'infini par les médias, à la recherche d'une signification là où il n'y en avait pas. Il était essentiel que les Américains les croient authentiques, qu'ils trouvent un exutoire à leur colère chez eux et pas à l'étranger.

Le géant endormi était sur le point de s'auto dévorer. Hu savait qu'il y avait eu un temps où il s'en serait réjoui. Maintenant, il ne ressentait plus rien. Il espérait simplement que cela adviendrait quand il serait sur le vol de retour vers la Chine.

Syracuse, État de New York

Toujours un peu dans le brouillard des suites de ses blessures, Rook faisait de son mieux pour marcher l'air de rien. Quand il avait ouvert les yeux pour se retrouver toujours en vie et attaché à un lit d'hôpital, il n'avait pris que le temps de rassembler les forces qui lui restaient. Puis il avait travaillé le montant des barreaux jusqu'à être sûr de pouvoir les arracher d'un coup, avait émis un faible appel et pris son garde par surprise. Manque de chance, deux autres flics s'étaient pointés juste après, quoique, à la réflexion, ç'avait été plutôt positif, pour lui en tout cas. Il avait pu enfiler les vêtements du plus grand des deux et prendre leurs calibres .40. Le plus petit portait aussi un couteau TDI de Ka-Bar, que Rook avait été content d'accrocher à sa ceinture. Le petit couteau à crosse était coupant comme un rasoir et compensait par sa forme et la géométrie de son tranchant ce qui lui manquait en longueur.

Après avoir fui le service d'hospitalisation des détenus et tranché au passage la gorge de l'infirmière de service pour gagner du temps, Rook avait trouvé une réserve où se changer sans être dérangé. L'alarme venait à peine de se déclencher lorsqu'il quitta l'enceinte extérieure de l'hôpital. Il partit vers le nord pour s'éloigner du centre.

Il se sentait nauséux, il avait la bouche sèche et son crâne le faisait atrocement souffrir. Il se dit qu'il lui fallait probablement manger et boire, mais qu'il serait probablement incapable de garder quoi que ce soit dans son estomac.

Mais pire que tout, la pensée qu'il avait échoué le tenaillait.

Le leader des Puristes et la plupart de ses ouailles étaient morts ou en fuite. Le drôle de commando avait fini le travail que lui, Rook,

avait commencé. Mais l'homme qui était derrière eux, Roger Kohler, avait été arrêté et il était maintenant hors de sa portée, car il n'était pas question pour lui d'attaquer le bâtiment de la sécurité publique ou la prison où il avait probablement été transféré.

Il repensa au commando, qui était si semblable à lui. Pourquoi ne pouvait-il se rendre compte de ce qu'il fallait faire ? Il avait parlé de compréhension, de perte et de vengeance. Des mots creux s'il ne pouvait voir à quel point le sort qu'avait subi Jennifer était injuste, comprendre que ceux qui en étaient responsables devaient payer.

Comment le lui faire comprendre ? Comment faire en sorte que *tout le monde* comprenne ? Pour que justice soit rendue à Jennifer le monde entier devait savoir ce qui lui était arrivé et pourquoi.

CHAPITRE XI

Cortland, État de New York

Chang était assis à l'arrière de la Mercedes, son manteau jeté sur les épaules, fumant une cigarette. Ses gardes du corps étaient assis à l'avant, l'un d'eux au volant. Chang se demandait parfois à quoi ils pouvaient bien penser, assis comme ça en silence pendant des heures à attendre son bon vouloir et toujours prêts à se faire trouser la peau pour sauver sa vie. S'ennuyaient-ils ? Pensaient-ils parfois à trouver un autre boulot ?

Ils attendaient dans le parking d'un fast-food qui faisait partie d'un centre commercial. La portière arrière de la limousine s'ouvrit et un homme mince à la calvitie naissante d'une quarantaine d'années et de taille moyenne s'assit sans y avoir été invité. Il avait des lunettes cerclées d'acier, un costume bleu élégant et un nœud papillon jaune. Ses traits avaient quelque chose de plaisant au premier abord, mais l'illusion disparut quand il fixa son regard sur Chang. Il avait les yeux d'un prédateur.

— Monsieur Matthews, salua Chang.

Aaron Matthews hocha la tête. Il ouvrit sur ses genoux la serviette de cuir qu'il portait et la tourna afin que Chang puisse en voir le contenu.

— Selon vos instructions, dit-il, voici des dossiers complets avec passeports antidatés, certificats de naissance et de travail et autres documents, dont les données ont été intégrées au sein de nombreux réseaux informatiques. Ces hommes n'existaient pas encore la semaine dernière. Maintenant, ils ont tous les signes d'une vie déjà bien remplie, avec indication de leur niveau de solvabilité, états de service militaire et autres éléments propres aux vivants. Leurs identités sont à vous pour l'utilisation que vous voudrez en faire.

— Et vous n'êtes absolument pas curieux de ce que je veux en faire ? demanda Chang.

— Monsieur Chang, rétorqua Matthews, ne m'insultez pas, je vous

prie. Je ne suis pas un amateur. Ça fait vingt ans que je fais ce métier. Et si je suis toujours en vie et en liberté, c'est parce que je ne pose jamais de question de ce type. Quand j'aurai quitté cette voiture, vous ne me verrez plus jamais et j'aurai oublié jusqu'à votre existence.

— Rien à redire, dit Chang.

Il prit une enveloppe dans la poche de sa veste et la tendit à Matthews.

Après un coup d'œil dans l'enveloppe, celui-ci eut un signe de tête et sortit du véhicule. Chang le regarda partir, envisagea de lui tirer une balle dans le dos, et rejeta l'idée loin de lui. Ils n'auraient aucun problème avec un tel homme.

Chang avait en main les dossiers d'hommes qui n'existaient pas, mais dont l'existence serait pourtant admise par tout le monde. Ils constituaient l'armée de l'ombre parfaite, un groupe de terroristes locaux impossibles à tuer, à appréhender ou à arrêter. Leurs coups feraient frémir les Américains et leur invulnérabilité en ferait les héros des ennemis de l'Amérique. Les chefs de la police, les responsables de l'Administration, et même le Président joueraient les durs devant les caméras de télévision pour impressionner le prolétariat à leur botte. Puis ils échoueraient, et échoueraient encore, et finiraient par avoir l'air aussi bête qu'ils l'étaient, quand il deviendrait clair que leurs menaces et leurs poses n'aboutissaient à rien, ni arrestation ni élimination de terroristes.

Les hommes de Chang continueraient à jouer leur rôle occulte et à provoquer des ravages. Ça commencerait avec l'attaque au gaz innervant à l'université, une attaque qui ébranlerait la confiance que l'Amérique continuait, malgré le 11 septembre, de garder en elle-même. Puis les attaques iraient croissant, toutes soigneusement déguisées en crimes intérieurs.

Chang, qui souriait à cette idée, était sur le point de donner le signal du retour vers Ithaca quand son téléphone sonna.

— Oui, dit-il d'un ton sec, sûr que c'était Kohler.

— Tout est arrangé, l'informa ce dernier. L'échantillon sera livré à votre bureau de campagne dès aujourd'hui. Vous serez content de la qualité du produit.

— Cela vaudrait mieux pour vous, murmura le Chinois, s'amusant de la gêne de Kohler au téléphone, avant de raccrocher et de faire signe à son chauffeur de démarrer.

Akira Tokaido avait plongé profondément dans les serveurs informatiques pare-feu qui protégeaient les contacts de Kohler à l'étranger, à la recherche de l'identité des mystérieux individus avec lesquels il complotait. Ce n'avait pas été facile. Il avait fallu que les équipes de Tokaido, Kurtzman et Schwarz combinent leurs efforts jour et nuit pour se frayer un chemin à travers les nombreux niveaux de sécurité, les pièges informatiques et les fausses pistes qui jalonnaient leur chemin.

Ils avaient fini par découvrir un homme qui n'était pas censé exister, un certain Cao Chang, un haut fonctionnaire des Opérations spéciales chinoises au grade de général, que la rumeur donnait comme décédé, parfois de mort violente, pas moins de six fois au cours des vingt années précédentes. Il était difficile de trouver une biographie certaine, mais il était clair que Chang était un agent expérimenté et sans scrupule et qu'il correspondait parfaitement au profil de l'opération qu'ils suspectaient. Ses recherches avaient fini par mener Tokaido à une holding à laquelle Chang avait eu affaire à plusieurs reprises. Cette société avait trois propriétés à Ithaca : un parking et un immeuble de bureaux dans le centre et une maison dans un quartier résidentiel à proximité.

À l'exposé que leur en faisait Tokaido, Gadgets et Aaron en furent persuadés : ils avaient trouvé ce qu'ils cherchaient.

Gadgets prit le téléphone et composa un numéro codé et très secret.

L'Exécuteur était assis à la table de cuisine de Larry Kearney et buvait du café en écoutant ce dernier lui raconter une histoire datant de ses débuts comme journaliste.

Son téléphone sécurisé sonna. Il l'ouvrit et écouta.

— O.K., dit-il enfin après avoir écouté un moment. C'est sûrement ça. Je m'en occupe immédiatement.

Il ferma son téléphone, l'empocha et se leva.

— Restez assis, dit-il à Kearney, qui avait compris de quoi il retournait.

— Et puis quoi encore, répondit Kearney en rigolant.

Il se leva en s'aidant de la table puis, un grand sourire aux lèvres, il serra la main de Bolan dans sa grosse paluche à lui faire mal.

— C'a été un vrai plaisir, monsieur.

— Si votre idée du plaisir c'est de se retrouver à moitié mort après un passage à tabac, je n'aimerais pas vous voir après ce que vous appelleriez un mauvais jour, répondit Bolan.

— Bon, tout est relatif, dit Kearney avec un petit rire. Dites à Hal que je lui suis vraiment reconnaissant pour tout. S'il me devait un coup de main – et à la réflexion il m'en devait de nombreux –, eh bien, on peut dire que vous avez effacé l'ardoise d'un coup.

— Je le lui dirai, promit Bolan. Prenez soin de vous.

— Vous aussi, soldat, conclut Kearney.

L'Exécuteur quitta la maison de Kearney et marcha jusqu'à, son SUV de location. Une fois installé au volant, il appela Jack Grimaldi.

— C'est parti, lui dit-il.

Il indiqua au pilote du Ranch les coordonnées que lui avait transmises Gadgets, qui étaient celles du repaire du général Cao Chang. Il lui donna aussi la trame de l'attaque au gaz innervant que Tokaido et Kurtzman avaient mise au jour. Même si certains éléments en restaient très hypothétiques, tout faisait sens. Le plan de Bolan était de se rendre au repaire, d'y trouver toutes les preuves permettant de sceller le sort de Chang et de faire en sorte que l'agent chinois n'ait pas l'opportunité de mettre en œuvre ses projets.

Kohler, vêtu seulement d'un pantalon, était assis au bord du lit de la grande chambre de la villa sans âme qu'il occupait. Sur la grande télévision à écran plasma, il regardait une interview de Lynn Stanza aux médias locaux. Elle affirmait qu'il était innocent et critiquait vertement la brutalité de la police de Syracuse. À l'en croire, c'était probablement par jalousie que les policiers persécutaient un homme d'affaires parfaitement honnête.

Kohler aurait aimé partager la belle assurance que montrait son avocate quant à l'issue favorable de son procès, avant même que ce dernier n'ait commencé. Et pour la énième fois au cours de la dernière demi-heure, il envisagea de liquider ses biens et de fuir le pays.

Mais il pouvait encore attendre. Cette option resterait ouverte si le procès se passait mal et Stanza pouvait bloquer les procédures et tenir la police à distance le temps nécessaire.

Au moins Chang devait avoir reçu sa livraison, ce qui libérait Kohler d'un gros souci. Il ne pouvait se permettre de se faire des Chinois des ennemis. Mais il se sentirait encore beaucoup mieux une fois qu'ils auraient transféré l'argent sur son compte, car on ne pouvait exclure qu'ils ne remplissent pas leur part du contrat.

En effet, Kohler n'avait aucun moyen de rétorsion s'ils choisissaient de l'entuber. Avec la mort de Sharpe et de ses Puristes, son pouvoir de nuisance avait disparu. Et, malgré les talents d'Abbot, envoyer un garde du corps, aussi loyal soit-il, seul contre le Syndicat

du crime chinois et le gouvernement qui le soutenait serait parfaitement vain.

C'est alors que Kohler s'aperçut qu'Abbot n'avait pas rendu compte depuis plus d'une heure, ce qui ne lui ressemblait pas.

Il se leva et descendit à pas feutrés la demi-volée de marches qui conduisait de la chambre à la grande salle de séjour. Alors qu'il traversait celle-ci, les portes de verre coulissantes qui menaient au balcon éclatèrent et Abbot tomba au sol, masse sanglante couverte de verre. La garde de bois de rose d'une dague sortait de son œil gauche. Il avait aussi la gorge tranchée d'une oreille à l'autre.

Kohler se mit à courir. Il monta quatre à quatre les marches, et claqua la porte de la chambre avant de mettre le verrou. Ce faisant, il la sentit trembler sous le coup de pied que son poursuivant venait de donner dessus. Et le meurtrier d'Abbot ne perdit pas une seconde en palabres et se précipita de nouveau sur la porte.

Kohler se jeta à genoux près du lit et plongea la main dessous pour taper la combinaison à quatre chiffres qui commandait l'ouverture d'un coffre où il gardait une arme. Il en sortit un pistolet semi-automatique universel Heckler & Koch compact qu'il avait chargé avec du calibre .45. Il visa la porte et vida le chargeur.

Le souffle rauque, il fixa la porte. Le silence était total.

Il se rejeta en arrière et fouilla dans le coffre pour mettre la main sur le chargeur de rechange plein qu'il conservait là. Il rechargea, puis il rampa jusqu'à la porte, qu'il ouvrit prudemment. Jetant un coup d'œil à l'extérieur, il ne vit personne et fit alors un pas hors de la chambre.

Des mains puissantes l'agrippèrent et le tirèrent, l'envoyant chuter tête la première dans l'escalier. Le pistolet lui échappa.

Les réflexes de Kohler prirent le dessus. Il roula et se remit debout sur la plante de ses pieds nus, les mains devant lui, le corps en tension devant le danger.

L'Asiatique qui lui faisait face semblait légèrement amusé. Il portait des vêtements noirs un peu flottants et ressemblait à un Viêt-cong. Il avait à la ceinture un fourreau vide d'où était sûrement sorti le couteau désormais enfoncé dans la boîte crânienne d'Abbot. Mais sinon il était sans arme.

— Qui êtes-vous ? demanda Kohler.

— Appelez-moi Song, répondit l'Asiatique. Je suis ici pour vous éliminer.

— Mais pourquoi ? demanda Kohler, perplexe. J'ai respecté le contrat. J'ai fourni le produit dont avait besoin Chang. En quoi ai-je

offensé le gouvernement chinois ? Ou bien est-ce personnel ? Est-ce une décision directe de Chang ?

— Non, répondit Song. Vous constituez un risque, Kohler. C'est aussi simple que ça.

— Mais pourquoi ?

— J'imagine que vous finiriez par trouver pourquoi, et c'est la raison pour laquelle on ne peut pas vous laisser en vie.

Sur ce, Song frappa. Il commença par un coup vicieux au-dessous de la ceinture avant d'envoyer une série de coups de poing dans les côtes de Kohler. Par réflexe, celui-ci lui envoya un coup de coude qui prit l'Asiatique à la tempe et l'envoya bouler.

— Alors comme ça, dit Song, vous n'êtes pas seulement un homme d'affaires qui fait de la gonflette.

— Je vais te descendre, voilà tout, ricana Kohler, la rage et la frustration accumulées se libérant d'un coup.

Il avait enfin une cible sur laquelle défoncer toute son angoisse, un être humain isolé à qui faire payer les avanies de ces derniers jours. Il allait se délecter à casser les os de Song avant de lui faire rendre l'âme.

Kohler se mit à enchaîner les coups furieusement. Song esquivait ou le bloquait sans réelle difficulté, avec toujours un temps d'avance sur son adversaire, et se montrait plus rapide et plus apte à travailler Kohler au bas-ventre. Celui-ci reconnut rapidement le style de combat Wing Chun Kung-fu. Il savait qu'il convenait bien à un homme de la stature de Song, qui ne pouvait compter sur sa seule puissance musculaire face à un adversaire du gabarit de Kohler. Content de l'activité physique qu'il lui était offert d'exercer, Kohler faisait de son mieux pour garder Song à distance.

L'homme d'affaires venait de marquer un point avec un coup sérieux au genou de Song, quand ce dernier réussit à le tromper sur ses intentions. Song lança un coup que Kohler crut destiné au haut de son corps à cause du demi-saut qui l'accompagnait. Le temps qu'il se rende compte que le Wing Chun n'utilisait pas de tels coups, Song lui avait envoyé un coup de genou dans les parties et commençait à le rouer de coups de coude dans le dos.

Kohler attrapa les jambes de Song pour l'entraîner au sol. Il lutta pour se retrouver au-dessus de l'Asiatique et s'apprêta à lui bourrer la tête de coups de poing. Il recula le poing, toute technique oubliée, sa rage prenant le dessus...

C'est alors que Song tira d'un second fourreau, qu'il avait dans le dos, une dague identique à celle qui avait causé la mort d'Abbot et la plongeait profondément dans le flanc de Kohler en la retournant

vicieusement. Kohler ne sentit d'abord rien, puis une insensibilité glaciale, qui avait son origine à la pointe de la dague, et enfin la douleur. Cherchant son souffle, il ne put résister quand Song le poussa de côté, et il s'affala sur le ventre, les mains couvrant la plaie. Song se releva rapidement.

— Voilà un match tonifiant, dit le Chinois au mourant, qui regardait son sang imprégner la moquette de haute laine. On se lasse vite d'appuyer sur la détente et on se languit d'un vrai combat entre hommes. Vous avez été à la hauteur. Merci pour le plaisir.

Kohler le regardait d'un air ahuri, n'ayant pas l'air de comprendre.

Alors, l'Asiatique leva le pied et abattit son talon entre les deux yeux de son adversaire d'un instant.

CHAPITRE XII

Ithaca, État de New York

Mark Margray, informaticien d'une S.C.S.I. locale, qui travaillait depuis quelques semaines à un nouveau projet de réseau avec Nick Kaplewski, passa la tête dans le bureau-labo de ce dernier. Kaplewski n'était pas venu à la réunion prévue un peu plus tôt dans la journée, mais ce n'était pas la première fois. Kaplewski plaisait aux étudiantes et Margray s'attendait à un récit de son dernier succès amoureux.

Mais il fut surpris, en entrant dans le labo, de trouver Zhongchao Hu travaillant sur l'un des terminaux de Kaplewski. Pour ce qu'il en savait, celui-ci n'avait rien à faire dans ce bureau.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il tout à trac.

Hu le regarda comme s'il le jaugait. Les deux hommes avaient la même taille, mais Margray était bien mieux bâti.

— Je cherche à résoudre un problème lié à mon répertoire personnel, dit Hu. M. Kaplewski avait une affaire urgente à régler de l'autre côté du campus et je lui ai dit que je me chargerais moi-même de mon problème.

— Mon gars, dit Margray, tout de suite agressif, ça fait un petit moment que je travaille avec Kaplewski et s'il y a un truc dont je suis sûr, c'est qu'il ne supporte pas que des amateurs touchent à son système.

Hu le fixa sans répondre.

— Une autre explication ? insista Margray.

Hu bondit et fila à toutes jambes sans demander son reste. Margray resta un instant figé par la surprise, puis il se lança à la poursuite de l'administrateur.

Hu atteignit sa Honda Accord sur le parking du centre informatique et démarra sur les chapeaux de roues.

Margray, qui était juste derrière lui, arriva tellement vite à sa propre voiture qu'il faillit se prendre la porte de son vieux pick-up Chevrolet en pleine figure. Il l'ouvrit à la volée – il ne le fermait

jamais –, décidé à rattraper Hu pour savoir de quoi il retournait. C'était un homme méfiant par principe et l'attitude de Hu était pour le moins incriminante. Margray ne savait pas *ce* que ce type avait fait, mais il n'était pas question pour lui de le laisser s'en tirer comme ça.

Tout en louvoyant au milieu de la circulation dense dans les rues autour de l'université, Margray cherchait de la main son Colt Gold Cup 1911, qu'en principe il n'aurait pas dû introduire sur le campus. L'ayant trouvé, il le sortit de son holster et le coinça tant bien que mal à sa ceinture. C'est alors qu'il vit Hu prendre un virage large pour entrer sur le parking d'un supermarché. Il coupa devant lui et freina brusquement, bloquant la Honda entre le pick-up et le supermarché.

Margray ouvrit sa porte et s'élança vers la Honda. Ouvrant la sienne, Hu visa avec un Sig-Sauer P-230, pointant en direction de l'informaticien. Il n'avait jamais tiré sur un homme et n'avait pas l'intention de le faire aujourd'hui. Il s'agissait seulement d'intimidation.

Se souvenant des leçons reçues lors de ses week-ends de tir, Margray, lui, n'eut pas le même scrupule. Il sortit son calibre .45 et mit en joue tout en débloquent la sécurité. Puis il tira l'une après l'autre deux balles qui atteignirent leur objectif et éclaboussèrent la Honda du sang de son propriétaire.

Hu s'affaissa et le Sig-Sauer glissa de ses doigts sans vie.

Mark Margray, ingénieur en informatique, citoyen soucieux du bien public, républicain convaincu et titulaire d'un permis de port d'arme émis par l'État de New York, regarda le premier homme qu'il ait jamais tué et se demanda ce qui avait bien pu se passer.

Huang Yao et ses hommes surveillaient la mise en œuvre de la méthamphétamine avec les autres produits chimiques stockés dans leur labo. La livraison, conséquente, leur était parvenue par courrier spécial, sous couvert de produits pour l'entretien des piscines. Le fait que la maison n'ait qu'un petit jardin sans la moindre place où y loger une piscine n'avait pas perturbé le moins du monde le livreur.

Diriger sur le terrain les hommes de Chang n'était pas une mince responsabilité pour Huang. Il était chargé du stockage des produits, qui, déjà dangereux par eux-mêmes, devenaient volatils lorsqu'on les exposait les uns aux autres. Les proportions dans lesquelles il fallait les combiner avec la méthamphétamine pour générer le gaz innervant léthal étaient précises et ce mélange exigeait un appareillage sophistiqué.

Le sous-sol du labo était plein de ce matériel, utilisé pour mélanger, traiter et distiller les produits. Une fois prêts, les solides se

sublimeraient au contact de l'air et seraient donc maintenus dans des bidons étanches à l'air jusqu'au moment opportun.

Huang avait déjà fait ranger dix bidons pleins, chacun de la taille d'un tonnelet de bière et maquillé pour y ressembler, car quelle meilleure couverture rêver dans une ville universitaire américaine.

Quand tout serait prêt, Huang et ses hommes attendraient le feu vert de Chang. Puis, grâce aux informations données par leur agent implanté dans l'université et les laissez-passer qu'il leur avait fournis, ils iraient disposer les bidons sur place. En fin d'opération, les étudiants et les politiques seraient morts et une nouvelle ère commencerait pour la République Populaire. Les Américains seraient bien trop occupés à courir derrière leur propre queue pour aboyer sur le reste du monde.

Syracuse, État de New York

Doreen Brown vérifiait sa coiffure dans un miroir de poche tandis que le personnel de la chaîne s'activait autour d'elle à préparer le téléprompteur, les micros et les accessoires pour le journal de midi. Habitée de l'antenne, elle l'était aussi du chaos organisé qui régnait autour d'elle.

Elle avait hâte d'en avoir fini avec sa première interview. La chaîne recevait ce jour-là un de ses plus gros annonceurs, l'onctueux Bobby Tortillo, à la tête de la plus grande chaîne de concessions automobiles de l'État, un grand type dont la carrure de footballeur s'était arrondie au cours des années. Il portait ce jour-là – comme dans toutes ses publicités – un chapeau de cow-boy à larges bords.

Le producteur, Randy Rickson, passa en coup de vent dans le studio.

— Cinq minutes avant l'antenne, clama-t-il.

Rickson était un bon producteur et il était clair pour Doreen Brown que la présence de Bobby Tortillo ne l'enchantait pas plus qu'elle.

— Prêt, mon grand ! lança Tortillo d'une voix forte depuis l'endroit où il se tenait debout devant l'écran vert avec Bill Jones.

Jones était le monsieur météo de la station et la seule personne dans le studio à qui Bobby Tortillo ne donnait pas de boutons.

Pendant le compte à rebours, les équipiers se mirent en place et Doreen Brown passa une nouvelle fois en revue les sujets du jour, parmi lesquels il y avait, outre le tout-venant, une fusillade dans la ville pourtant paisible d'Ithaca et un accident concernant Roger

Kohler, qui constituait le gros titre.

Doreen fit face aux caméras, attendant le signal. Tortillo commença à s'agiter, manière pour lui de se préparer à l'interview qui allait lui être consacrée. Zack Farnsworth, le journaliste des sports, roulait des yeux. La musique de générique commença à s'égrener et Rickson lui fit signe d'y aller.

— Bon après-midi, commença-t-elle d'une voix douce accompagnée d'un sourire chaleureux mais dénué de toute sincérité. Je suis Doreen Brown et voici votre journal de la mi-journée sur Channel 8. Roger Kohler, homme d'affaires accusé de conspiration et de trafic de drogue récemment libéré sous caution, a été trouvé mort ce matin chez lui. Il aurait été victime d'une chute dans un escalier de sa villa.

— Si tu crois un truc pareil, dit quelqu'un hors champ, tu es encore plus bête que cet idiot avec son chapeau de cow-boy.

Doreen eut un regard pour Farnsworth, puis chercha d'où pouvait venir la voix. *Personne* ne pouvait se permettre de l'interrompre pendant le journal. Elle repéra un grand barbu portant l'uniforme de la police de Syracuse. Elle chercha Rickson du regard, se demandant s'il s'agissait d'un intermède en direct. Si c'était le cas, c'était tout à fait contraire aux habitudes de la maison.

Le flic fit un pas en avant en dégainant. Le regard de Doreen s'agrandit de surprise. Et sous ses yeux l'homme tira.

Zack Farnsworth fut touché au cou. Il tomba de sa chaise et du sang gicla, éclaboussant Doreen au visage.

— Mais, bon Dieu, que faites-vous ? cria presque Bobby Tortillo.

Le flic changea d'angle et se mit à truffer de plomb la poitrine du vendeur de voiture. Doreen, assourdie par le bruit, se mit les mains sur les oreilles et commença de crier, se laissant glisser toute tremblante au bas de sa chaise sous le bureau.

En tombant à genoux, Tortillo perdit son chapeau de cow-boy. Le sang imprégnait le devant de sa chemise et commençait déjà à couler le long de ses jambes, marée rouge que ses doigts écartés ne pouvaient arrêter. Il regardait le policier sans comprendre. Et sous les yeux de Doreen, il s'affala en avant face la première au sol, son nez produisant un bruit écoeurant en se brisant.

— Pas d'autres amateurs ? demanda Gary Rook à la cantonade.

C'est alors que Doreen le reconnut malgré son uniforme incongru. Sa chaîne avait diffusé un reportage sur Rook, qu'elle avait commenté elle-même, dans lequel avait été utilisée une vieille photo d'identité de Rook.

— Vous... Vous êtes à l'hôpital, dans le coma, bredouilla-t-elle.

— J'ai signé ma sortie, répliqua-t-il en agitant son pistolet.

Et il en dégaina un autre pour que tout le monde dans le studio soit dans son champ de tir.

— Sachez que je ne plaisante pas une seconde, dit-il. Quiconque tentera de me résister, de quelque façon que ce soit, sera abattu. Cela vaut également pour ceux qui tenteront de quitter ce bâtiment. Et si je n'arrive pas à les tuer avant, je tuerai une des personnes présentes pour chacun de vous qui essaiera de s'échapper. Maintenant, dit-il en fixant du regard le cameraman le plus proche, je veux cette caméra sur moi. Et vous, là, ajouta-t-il en désignant Rickson, filez dans la régie et assurez-vous que je passe à l'antenne, et en couleurs, s'il vous plaît !

— Que voulez-vous ? demanda Rickson, la voix ferme malgré la menace.

— Je veux laisser un message à quelqu'un, répondit Rook en pointant son arme sur le producteur. Et vous allez tous m'y aider, ou vous mourrez jusqu'au dernier.

CHAPITRE XIII

Ithaca, État de New York

Depuis son SUV, Mack Bolan observait les environs. Les maisons étaient plutôt petites et rapprochées. Elles avaient des palissades blanches et des pelouses bien tenues. En apparence, le quartier était fort calme.

L'Exécuteur n'aimait pas ça du tout. L'attaque du repaire de Chang pouvait facilement provoquer un incendie, qui risquait de s'étendre aux maisons voisines et faire ainsi de nombreuses victimes innocentes. Il leur faudrait être très prudents pour contenir ce qu'ils trouveraient à l'intérieur.

Il détacha son système de communication sécurisée de son harnais de combat et se mit l'écouteur derrière l'oreille gauche et le micro sur le cou. Il était ainsi en contact direct et permanent avec Grimaldi.

— Jack, tu m'entends ?

— Je t'entends, soldat.

— 5 sur 5 ici aussi. Tu es prêt ?

— À ta disposition.

— Bien. Attends mon signai.

— Ça roule.

Bolan vérifia son sac de combat, qui était posé sur le siège à côté de lui. Les autorités locales n'allaient pas apprécier, mais il en avait fini avec les jouets. Il tira du sac une mini-Uzi et son sac de chargeurs de rechange, qu'il fixa à sa jambe gauche, et vérifia que le reste de son équipement était bien en place. Il déplia la crosse métallique de l'arme et, après l'avoir calée contre son épaule, quitta son véhicule et se dirigea vers la maison.

Il ne vit ni voisins ni promeneurs tandis qu'il traversait la rue et faisait le tour de la maison. La porte de derrière n'avait pas l'air d'être surveillée, mais elle était probablement munie d'une alarme ou d'un piège quelconque. Pour une fois, il n'utiliserait pas le petit chef-d'œuvre électronique de l'ami Gadgets. Il tira d'une poche de sa

ceinture une charge qu'il colla au-dessus de la poignée, avant d'armer le détonateur électronique. Puis il fit un pas de côté. Le compte à rebours automatique s'acheva avec un sifflement. L'explosion limitée fit sauter la serrure et la projeta à l'intérieur. Le mouvement de la porte déclencha un piège constitué de deux tubes qui lâchèrent une charge de chevrotine respectivement vers le sol et vers le plafond. Bolan donna un coup de pied dans la porte de bois déjà bien endommagée et arrosa immédiatement la zone qui se trouvait derrière des balles de 9 mm de sa mini-Uzi.

Il ne fut pas déçu. À l'autre bout de la pièce, un homme s'affaissa. C'était une cuisine et le corps était tombé en tas dans l'encadrement de la porte qui menait au reste de la maison. C'était un grand type vêtu d'un T-Shirt noir à manches longues et d'un pantalon de treillis, noir lui aussi. Sur le sol devant lui, il y avait une AK-47. Bolan se pencha et examina la Kalachnikov. À en croire son marquage, il s'agissait d'une imitation chinoise. Il n'y avait aucun doute sur le fait qu'il était au bon endroit et que celui-ci était bien occupé par des *méchants*.

La lumière du jour filtrait par les fenêtres de la cuisine, dont les vitres avaient été passées au blanc d'Espagne pour éviter que les passants ne voient à l'intérieur. L'Exécuteur enleva le chargeur de l'AK chinoise, éjecta la balle déjà dans la chambre et enleva la culasse après l'avoir dégagée. Puis il jeta l'arme devenue inutilisable d'un côté et la culasse d'un autre.

Des bruits de pas bruyants lui parvinrent du sous-sol. On montait l'escalier qui débouchait dans la pièce voisine. Bolan rechargea rapidement son Uzi et l'arma. La porte qui menait au sous-sol s'ouvrit à la volée et un autre homme émergea. Avant même qu'il puisse le viser de sa Kalachnikov, le Guerrier déplaça son canon de quelques millimètres et lui truffa le crâne de plomb. L'homme lâcha l'AK et tomba à la renverse dans l'escalier. Bolan pénétra alors dans le salon, contournant les cartons et les bidons de produits chimiques qui encombraient la pièce.

Il s'arrêta au niveau de l'escalier du sous-sol et écouta. Aucun bruit ne lui parvenait de l'étage au-dessus, aucun craquement de parquet qui aurait trahi un mouvement quelconque. S'il y avait des gens là-haut, ils ne bougeaient pas et ne constituaient donc pas sa priorité.

Bolan pointa son Uzi d'une main dans l'escalier. Il perçut un mouvement et se rejeta en arrière. L'observant de dessous les marches à claire-voie, un autre agent chinois ouvrit le feu avec une arme de poing, certaines balles accrochant des éclats de bois au passage.

Bolan se pencha, glissa l'Uzi dans l'espace entre deux marches et

pressa la détente, arrosant l'homme d'en haut. Les balles de l'Uzi vinrent s'enfoncer dans le haut de son crâne et ses épaules, le renversant au sol, où il resta immobile.

En un instant l'Exécuteur fut en bas des marches, l'Uzi déjà en joue tandis qu'il s'accroupissait pour se repérer dans le sous-sol.

De l'autre côté de la pièce se tenait un homme, seul au milieu des machines sophistiquées, des conduites de distillation et des réservoirs de produits chimiques bouillonnants. La puanteur était extrême et les yeux de Bolan se mirent à larmoyer. Il savait qu'il y avait là un mélange dangereux de toxiques, dont beaucoup étaient volatils. Mélangés, ils pouvaient provoquer une boule de feu qui raserait la maison et probablement nombre de celles qui l'entouraient. Bolan baissa son arme.

— Je suis Huang, déclara l'agent chinois.

— *Justice Department*, dit Bolan. Mettez les mains derrière la tête et mettez-vous à genoux.

— Je ne peux vous laisser repartir vivant, dit Huang en s'approchant.

Il lui fallut se frayer un chemin autour de plusieurs bidons en acier et éviter une table couverte d'appareils mystérieux.

— Restez où vous êtes, dit Bolan en levant son Uzi.

— Vous avez raison d'hésiter, dit Huang en continuant d'approcher. Les produits que vous voyez ici, qui sont à divers stades de leur traitement, ne constituent pas le principal danger.

Il montra du doigt dix bidons empilés contre un mur.

— La plus petite atteinte à l'intégrité de ces tonnelets libérera un gaz innervant mortel. Il ne brûle pas. S'il y a ici une explosion, non seulement elle raser la maison au-dessus de nous, mais elle libérera le gaz, qui tuera tout ce qui respire dans le pâté de maisons, voire aussi ceux qui le jouxtent.

Bolan abaissa l'Uzi. Il ne pouvait prendre un tel risque.

— Je vous donne une occasion de vous rendre, dit-il.

— Comme c'est généreux de votre part.

Huang commença à remonter les manches de son haut noir de commando, qu'il portait sur des pantalons de treillis noirs. Il avança encore, en traînant sur le sol de béton ses pieds chaussés de rangers. Il ne semblait pas du tout impressionné par le grand homme en combinaison noire qui se tenait devant lui.

— Comme je viens de vous le dire, je ne peux vous laisser partir vivant, reprit-il.

Puis il frappa sans prévenir. L'Exécuteur évita de justesse la pleine

puissance de son coup de poing direct, mais celui-ci lui frôla suffisamment la tempe pour le sonner. Par réflexe il lança un coup de pied devant lui, que Huang prit de plein fouet dans le tibia. Le grand Chinois grogna et recula, les mains prêtes à frapper de nouveau.

Le Guerrier recula lui aussi de quelques pas et posa délicatement son Uzi au sol. Puis il tira son couteau. La dague de combat effilée sortit sans difficulté de son fourreau.

— C'est une possibilité, dit Huang.

Il tira de sa ceinture une baïonnette de Kalachnikov. Sa lame tenue basse devant lui, son autre bras devant le corps, Huang avança sur Bolan.

Au moment où l'Asiatique plongeait, le Guerrier changea son couteau de main, fit un pas de côté et planta sa lame dans le bras qui tenait l'arme. Huang hurla et tenta de frapper avec la poignée de son couteau, mais l'Exécuteur esquiva de nouveau. Huang se rejeta hors de portée et Bolan resta où il était à attendre l'attaque suivante.

Huang était fort, mais pas très rapide. Il avait visiblement été formé au combat à l'arme blanche, mais Bolan bénéficiait d'une expérience beaucoup plus importante. Quand le Chinois frappa, le Guerrier plia son bras qui tenait le couteau et coupa de sa lame le haut du bras de son adversaire tout en frappant ce même bras de sa main libre. Le sang gicla et la lame de Huang tomba de ses doigts soudain engourdis.

Continuant son mouvement et pliant le poignet, l'Exécuteur plongea son couteau directement dans la gorge de Huang. Il n'avait pas d'autre choix : l'agent chinois était trop grand et trop fort pour que l'Exécuteur se permette de jouer au plus malin en respectant les règles. Il retira sa lame en s'écartant et Huang s'écroula en gargouillant. Le sang coulait à flots de la plaie béante.

Bolan resta les yeux fixés sur Huang pour s'assurer qu'il ne devrait pas frapper une nouvelle fois. Mais le regard de ce dernier s'éteignait déjà.

Après avoir nettoyé sa lame sur le pantalon du mort, le Guerrier la remit dans son fourreau et ramassa son Uzi. Il parcourut le reste de la maison pièce après pièce pour vérifier qu'elle était bien vide de tout autre occupant. Au moment où il prenait l'escalier qui menait au deuxième étage à partir d'une chambre du premier, il entendit du bruit dans un placard.

Revenant sur ses pas, Bolan leva l'Uzi et tira une rafale dans la porte fermée. Puis il l'ouvrit à la volée. Un agent chinois en tomba mort à ses pieds. Celui-là avait choisi de se planquer, il avait eu tort. L'Exécuteur finit sa visite de la maison sans autre incident. Il était bien

le seul à y respirer désormais.

CHAPITRE XIV

L'Exécuteur informa Grimaldi de la réussite de l'opération. Celui-ci ne sembla pas lui en vouloir de ne pas avoir fait appel à lui. Puis Bolan appela le Ranch. C'est alors qu'il apprit que Gary Rook était vivant et avait pris des otages à Syracuse. Mais son boulot à Ithaca n'était pas terminé.

Le Ranch avait des équipes déployées dans des zones critiques et les commandos de *blacksuits* avaient pris en charge la prise d'otages de Syracuse, non sans l'intervention musclée de Brognola, car les flics locaux supportaient mal de se voir supplantés.

Rook n'avait tué personne depuis ses premières victimes à la station de télévision et c'est pourquoi les *blacksuits* et les autorités sur place temporaient dans l'espoir qu'il se calme. En outre, Brognola souhaitait que Bolan les rejoigne et dirige lui-même l'assaut du bâtiment. On l'attendrait donc, sauf si d'ici là Rook tuait quelqu'un d'autre ou signalait son intention de le faire.

Les citoyens de Syracuse étaient sous le choc. Témoins d'une violence hors de proportion avec celle à laquelle ils étaient habitués, ils étaient maintenant soumis à des meurtres télévisés et aux menaces d'un type dangereusement instable qui avait toujours entre les mains la vie de douzaines d'otages. Cela faisait des heures que Rook était à l'antenne, l'arme pointée sur plusieurs membres du personnel de Channel 8. Il avait fait un long discours embrouillé pour exhorter les gens à ne pas se droguer. Puis, il avait passé un certain temps à se condamner lui-même pour ce qu'il avait fait, avant de se mettre à énumérer une liste des crimes qu'avaient commis à son encontre « l'establishment » et les forces de police locales.

À plusieurs reprises, il avait évoqué un mystérieux commando, dont il exigeait la présence. Il ne paraissait pas capable de suivre une idée très longtemps et semblait perdre pied rapidement. Quelles qu'aient été ses blessures, il en souffrait visiblement de plus en plus.

Mais la situation à Ithaca nécessitait un traitement immédiat et il n'était pas question pour Bolan de retourner à Syracuse avant qu'elle ne soit réglée.

Cao Chang, qui n'avait plus rien à perdre et voyait ses plans étalés au grand jour, avait ordonné à ses hommes de s'emparer de l'immeuble de bureaux où il louait le sien. Lorsqu'il reçut les premiers rapports sur la situation, Bolan eut une désagréable impression de déjà-vu. Mais, cette fois, grâce aux multiples coups de fil passés par le numéro Un du *Justice Department*, la coopération des forces de police locales lui était acquise. Un groupe d'intervention des SWAT au grand complet allait prendre d'assaut l'immeuble, dirigés par Bolan et Grimaldi.

Ils étaient réunis à un pâté de maisons du bâtiment.

— Écoutez-moi bien, dit l'Exécuteur, prenant la tête de l'opération.

Le commandant des SWAT, un dénommé Meyers, s'avança, son casque évasé sous le bras.

— Mon équipe va travailler avec vous, monsieur Cooper, déclara-t-il, mais je veux qu'il soit clair que je ne suis pas d'accord avec les libertés que vos supérieurs prennent avec les attributions de juridiction.

Bolan ne se reconnaissait aucun supérieur, mais il se garda bien de rétorquer. Meyers avait beau avoir une tête de moins que la plupart de ses hommes, il émanait de lui une présence et une énergie qui imposaient le respect. De derrière les lunettes à monture d'acier qu'on apercevait sous son masque de sécurité, il observait tour à tour Bolan, qui préparait son mini-Uzi après avoir vérifié son Beretta 93-R et son Desert Eagle et les avoir rengainés dans leurs holsters respectifs, et Grimaldi. Le pilote portait son fusil et n'avait pas tout à fait l'air à sa place à côté de Bolan et des SWAT, mais il semblait aussi sûr de lui que n'importe lequel d'entre eux. Pour une fois que son ami Striker le laissait jouer avec les allumettes...

— Ils ont complètement isolé le premier étage, indiqua Meyers. Ils sont nombreux, mais je n'ai pas de nombre précis. Ils sont lourdement armés. Mes guetteurs ont vu des AK-47 et une camionnette de télévision s'est pris un tir automatique avant que nous ne repoussions tous les journalistes de l'autre côté des barrières. Aucune information sur la présence éventuelle d'armes lourdes.

— Ça ne prouve absolument rien, prévint Bolan. Ils pourraient avoir des lance-roquettes ou d'autres pièces d'artillerie.

Meyers approuva de la tête.

— Allons-y, dit-il.

Le Guerrier hocha la tête à son tour et le groupe s'approcha de l'immeuble.

Chang était assis à son bureau, un garde du corps debout de chaque côté de lui. Il pouvait entendre ses hommes se préparer, ériger des défenses et vérifier leurs armes dans l'antichambre et dans le couloir.

Tout s'était passé si vite qu'il n'arrivait pas encore à se faire à l'idée. En l'espace de quelques heures, de quelques minutes même, avaient été balayés des mois de planification, des années de travail. Chang et ses hommes s'étaient dressés face au grand ennemi occidental, à la brute arrogante, violente et avide qu'étaient les États-Unis d'Amérique, ne s'attendant qu'à fort peu de résistance de la part d'un peuple trop nourri, ignorant et paresseux. Ils avaient travaillé avec la certitude qu'ils avaient derrière eux toute la puissance de la République Populaire de Chine, le pouvoir de l'Armée populaire de libération.

Que s'était-il passé ?

C'aurait pourtant dû être facile. Mais Chang et ses hommes s'étaient encore et encore retrouvés face à un adversaire implacable et déterminé qui les avait fait mettre genou à terre avant d'avoir pu détruire ce que les Américains avaient construit, ce que les Américains avaient volé, ce que les Américains *avaient*, tout simplement.

Il avait cru frapper l'ennemi là où il le croyait le plus faible, le moins méfiant, le moins préparé. Mais il avait découvert un adversaire dont la volonté d'en découdre dépassait ce qu'il aurait cru possible.

Chang avait passé le treillis noir et les rangers qu'affectionnaient ses agents quand ils n'étaient pas infiltrés. Devant lui sur son bureau, il y avait un pistolet-mitrailleur à crosse pliante équipé d'un laser de visée et d'une torche. Ses hommes disposaient d'armes identiques en nombre. Ils avaient aussi quelques lance-roquettes – inutilisables à l'intérieur du bâtiment – et tout un tas de Kalachnikov de fabrication chinoise.

Après avoir rempli un sac de coursier de chargeurs pleins pour son P.-M., il le chargea et l'arma. Des rapports lui parvenaient grâce aux radios bidirectionnelles dont ils étaient tous équipés. Les policiers américains, accompagnés d'un type que Chang soupçonnait être l'architecte de ses nombreuses défaites, se trouvaient au pied du bâtiment barricadé. L'assaut était inévitable. Et ne pouvait que réussir. Chang et ses hommes ne pourraient pas tenir indéfiniment.

Mais Chang n'avait pas à se faire de bile.

Ses hommes combattraient sans faillir, persuadés que leur loyauté contribuerait à un avenir radieux pour la République Populaire. Il leur avait bourré le crâne de belles images de funérailles nationales, de privilèges accordés à leurs familles, de héros célébrés dans les

chansons et l'histoire officielle. Et pendant qu'ils combattraient, il descendrait tout en bas de l'immeuble pour emprunter le tunnel qu'il avait fait creuser par des ouvriers qu'il avait lui-même exécutés. Il était désormais seul à en connaître l'existence. Ce tunnel l'emmènerait au parking souterrain d'un immeuble voisin, où il gardait une voiture immatriculée sous une fausse identité prête à démarrer, le plein fait. Il attendrait que les choses se calment un peu avant de fuir et personne n'en saurait rien. Cerise sur le gâteau, il serait tenu pour mort, une fois de plus. Il tapota une poche cargo de son pantalon de treillis pour s'assurer qu'il avait bien tout ce dont il avait besoin.

En réalité, ses hommes ne seraient pas fêtés en héros de l'État. Ils seraient désavoués, voire même effacés de tous les registres, renvoyés au néant, pour permettre à la Chine de nier de manière crédible toute implication. Il y avait assez de pistes menant à la République Populaire comme ça parmi les cadavres des agents de Huang. Ils avaient beau avoir été très prudents, il n'aurait pas été surpris qu'il soit resté des éléments incriminants dans le labo. Quoi qu'il en soit, le plan était un échec total. Les constituants du gaz innervant avaient été récupérés par les Américains, le plan avait été dévoilé – même si Chang ne savait pas vraiment à qui – et même ce pauvre fou de Zhongchao Hu avait été éliminé, tué par balle par un de ces bouseux à la gâchette facile qui peuplaient ce pays maudit. Il y avait quelque chose d'à la fois obscène et pourtant tellement logique dans la mort de l'agent dormant, dont il n'avait appris que récemment la nouvelle dans son refuge maintenant assiégé.

Chang entendit la première explosion assourdie par les plafonds qui le séparaient du rez-de-chaussée. Les Américains devaient avoir lancé l'assaut.

Ses hommes seraient là pour les accueillir.

Meyers et un autre officier, Goodline, adoptèrent une formation deux par deux avec les hommes de troupe Tanenbaum et MacGregor. Ils prirent la tête de l'assaut tandis que Bolan, Grimaldi et le reste de l'équipe des SWAT suivaient. Après avoir fait sauter la porte, Meyers et Goodline furent les premiers à franchir l'ouverture.

Ils furent immédiatement l'objet d'un feu nourri. Bolan reconnut le crépitement métallique des AK ainsi que le bruit des P.-M. Les agents chinois étaient bien armés et nombreux. Se frayer un chemin les armes à la main, étage après étage, serait sanglant et lent.

Les forces chinoises avaient pris position au-dessus du hall de l'immeuble. Les ascenseurs avaient été bloqués ouverts avec des tournevis, mais de toute façon personne de sensé n'aurait tenté de les

utiliser. Ils constituaient des pièges mortels. L'équipe des SWAT avança sur la cage d'escalier sous un feu croissant, mais son barrage de 9 mm et de 5,56 mm lui permit de faire reculer l'adversaire.

— Masques, masques ! cria Goodline au signal de Meyers à l'intention des SWAT qui suivaient, et ceux-ci mirent leurs masques à gaz.

Bolan et Grimaldi firent de même. Un homme de l'arrière arriva alors avec un lanceur de grenades lacrymogènes à plusieurs bouches.

Meyers donna deux tapes marquées sur l'épaule de l'homme. Celui-ci approuva de la tête, visa avec l'engin et commença à lancer des grenades CS dans la cage d'escalier, les faisant rebondir sur les murs pour leur faire passer les angles. Les grenades commencèrent à libérer le gaz et les SWAT purent entendre leurs adversaires tousser et suffoquer.

— Allons-y ! ordonna Meyers.

Deux hommes prirent position dans le hall pour garder les arrières. Les autres, y compris Bolan et Grimaldi, se lancèrent dans l'escalier.

En se déplaçant dans le brouillard du gaz CS, ils pouvaient sentir les hommes armés devant eux et parfois de chaque côté d'eux. Meyers et ses hommes commencèrent à viser et tirer. Bolan et Grimaldi en firent autant, l'Uzi de Bolan lâchant de courtes rafales et le fusil de Grimaldi des coups rapprochés tandis que les hommes du SWAT tiraient avec leurs AR-15 et leurs MP-5. En haut de la première volée d'escaliers, Bolan mit au tapis un tueur pris de quintes de toux en l'arrosant au niveau du pelvis et de l'abdomen. Grimaldi, qui était juste derrière, délivra le coup de grâce. Goodline élimina un autre adversaire de deux balles dans la poitrine et d'une dans la tête. D'autres encore succombèrent alors qu'ils essayaient de réagir dans le brouillard du CS, les yeux brûlants et la respiration de plus en plus difficile.

Leur patron n'attachait pas beaucoup d'importance à ses hommes, pour ne même pas les avoir munis de gilets en Kevlar !

Au premier étage, les SWAT passèrent de pièce en pièce, utilisant les torches montées sur leurs armes pour explorer les coins sombres ou percer l'opacité du gaz qu'ils avaient lâché.

Tout ça était lent. Bolan et Grimaldi prirent une pièce à eux deux. L'Exécuteur donna un coup de pied dans la porte. À l'intérieur, derrière un bureau retourné, un unique agent armé d'un calibre .45 tira au-dessus de la tête de Grimaldi. Bolan se tourna de côté en levant l'Uzi et en tirant en même temps. Les balles montèrent le long du corps du type, le découpant de l'entrejambe au cou.

— Ça prend trop de temps, soldat, se plaignit Grimaldi.

Le scénario se répéta à l'étage suivant, puis au troisième : d'abord le CS puis le nettoyage pièce après pièce. On trouva de nouveaux agents, qui furent tous tués. Tanenbaum prit une balle dans la jambe et un autre des SWAT, Piccoroli, l'emmena pour le mettre en sécurité, mais sinon l'équipe restait indemne. Bolan se trouvant à court de munitions pour son Uzi, il la cacha dans une corbeille au troisième étage et passa à son Beretta 93-R.

Ils poursuivirent leur opération macabre et sanglante, qui rappelait à Bolan la guérilla urbaine qu'il avait menée un peu partout à la surface du globe. Ce n'était jamais facile. Ce n'était jamais un choix aisé. Mais c'était, bien trop souvent, nécessaire.

Dans la confusion, personne ne vit le petit Chinois descendre l'escalier de service juste derrière Tanenbaum et Piccoroli.

Mais, soudain, Tanenbaum entendit du bruit derrière lui et se retourna.

Chang tira une moitié de son chargeur en rafale dans la poitrine de Tanenbaum qui s'affaissa et boula dans l'escalier jusqu'à l'étage inférieur.

Piccoroli agit instinctivement, saisissant le canon brûlant du P.-M. et le repoussant loin de son corps. Il tira, déséquilibrant Chang qui tentait de garder son arme. Puis il lança un genou dans le ventre de Chang, suivi d'un coup de coude dans la nuque, tout en arrachant l'arme à l'emprise de l'agent chinois. L'homme chuta lourdement, le souffle coupé, des étoiles plein les yeux.

— Espèce de salopard, rugit Piccoroli. Tu aurais pu tuer mon pote !

Il leva l'arme et le regard de Chang s'agrandit L'Américain allait l'achever avec sa propre arme et de sang-froid.

Alors, il y eut un coup de pistolet unique, dont le bruit lui sembla plus fort que ceux qui lui parvenaient du combat furieux qui se déroulait aux étages supérieurs. Chang ouvrit les yeux pour voir le policier américain au sol.

L'un des gardes du corps de Chang descendait du palier supérieur, du sang sur la joue et un fusil d'assaut AKM en main.

— Yang Te est mort, mon général, dit le garde du corps.

Chang se rendit compte que ce nom ne lui disait rien, et qu'il ne connaissait pas le nom de *celui-ci* non plus. Cela faisait si longtemps qu'ils le protégeaient en silence qu'il avait oublié.

— Comment as-tu fait pour t'échapper ? demanda-t-il en récupérant sa mitraillette.

— Comme vous, j'ai profité de la confusion pour me glisser dans l'escalier de service.

— C'est bien, mentit Chang. Viens avec moi. Nous devons atteindre le sous-sol.

À l'approche du rez-de-chaussée, ils ralentirent leur progression, avançant pas à pas. Puis le garde du corps sauta les dernières marches et ouvrit le feu, prenant l'un des SWAT de surveillance complètement par surprise et esquivant le feu de l'autre. Chang, parvenu au pied des marches, abattit alors ce dernier d'une rafale dans le ventre.

Une fois le sous-sol atteint sans autre incident, Chang fit signe au garde du corps de le suivre tandis qu'il repérait l'entrée dissimulée du tunnel qui lui permettrait de s'échapper. Il enleva d'abord une grille métallique fixée sur ce qui semblait être un tuyau d'aération. Il tira alors derrière un levier qui commandait un système hydraulique d'ouverture du passage. Une porte s'ouvrit silencieusement dans une partie du mur où elle ressemblait à n'importe quel autre bloc de béton avant que le mortier de masquage ne craque. Chang pénétra dans le tunnel et son garde du corps le suivit sans hésiter.

Il y avait trois agents chinois réfugiés dans le bureau de Chang. Ils avaient piégé la pièce avec un explosif improvisé à partir d'un lance-roquettes. MacGregor, un vétéran des SWAT qui avait une grande expérience, remarqua le fil déclencheur et prévint tout le monde avant de désamorcer la grenade.

Les Chinois qui se trouvaient là avaient déjà ouvert le feu avec précipitation. Bolan et Grimaldi attendirent calmement qu'ils rechargent et mitraillèrent la pièce de chaque côté en haut comme en bas.

— Tout est clair, annonça le Guerrier, la voix assourdie par son masque à gaz.

— Tout est clair, lui fit écho Meyers depuis le seuil.

Le message fut ainsi transmis de policier en policier dans l'antichambre et au-delà.

Bolan balaya du regard la pièce jonchée de douilles et éclaboussée de sang et de tripes.

Le Ranch lui avait transmis des photos sur son téléphone sécurisé et il les avait étudiées soigneusement pour les marquer dans sa mémoire. Après avoir fait le tour complet de l'immeuble et vérifié tous les cadavres, il fronça les sourcils, envisageant déjà l'étape suivante, car nulle part parmi les corps ne se trouvait celui de Cao Chang.

Syracuse, État de New York

Doreen Brown n'avait jamais eu aussi peur de sa vie. Gary Rook avait attaché les mains et les pieds de tous ceux qui se trouvaient dans le studio, utilisant pour ce faire des cordons téléphoniques ou du coaxial. Il les avait fait s'agenouiller au sol devant l'écran vert. Le reste de la journée, tout au long de la nuit et jusqu'au milieu de la matinée, il les avait sermonnés, restant sourd à toute tentative venue du dehors pour établir le dialogue avec lui. Il avait fini par autoriser ses prisonniers à utiliser les toilettes un ou deux à la fois, menaçant d'exécuter tous les autres si ses prisonniers ne revenaient pas.

Doreen n'avait jamais vu autant de sang. Elle ne s'était jamais sentie si impuissante, tellement à la merci d'un autre être humain. Elle était épuisée et complètement perdue. Cela finirait-il jamais ? Elle avait le sentiment qu'elle perdait la raison.

De son côté, Gary Rook était clairement devenu fou, mais s'affaiblissait rapidement. Son état empirait d'heure en heure. Au début, il s'était contenté de ratiociner devant les caméras, parlant sans cesse de sa fille morte. Plus il parlait, plus sa paranoïa augmentait. Pendant au moins une heure, il s'était répandu en invectives à l'adresse du « commando » qui avait tenté de le tuer, qui l'avait empêché de faire justice, qui ne comprenait rien à rien... Le reste n'avait pas beaucoup plus de sens.

Et pendant tout ce temps, Rook, qui portait toujours l'uniforme de la police, avait agité un, parfois deux pistolets, s'arrêtant à l'occasion pour les pointer sur l'un ou l'autre de ses otages. Il l'avait fait deux fois avec Doreen. La bouche du canon de l'arme lui avait paru immense quand elle le regardait en face et elle s'était imaginé apercevoir la tête de cuivre de la balle attendant d'exploser et de venir lui arracher la tête.

La seconde fois que Rook lui avait pointé son pistolet dessus, elle s'était évanouie, tombant de tout son long entre les cadavres au sol. Lorsqu'elle s'était réveillée, ses doigts étaient poisseux du sang de Bobby Tortillo.

Au cours de la dernière heure qui venait de s'écouler, Rook avait semblé accuser le coup. Il l'avait passée presque entièrement à fixer la caméra, de l'attitude d'un homme épuisé mais toujours très hostile. Il s'était posé devant la caméra sur un tabouret qu'il avait pris dans la

régie et il avait insisté pour que la chaîne continue à diffuser. Il se regardait lui-même sur le moniteur du studio, cherchant quelque chose qu'il était le seul à connaître. Doreen s'aperçut qu'elle priait Dieu de l'aider à traverser cette épreuve.

Les policiers et les *blacksuits* en charge des barrières en déplacèrent une pour que le SUV de Bolan puisse passer. Le Guerrier, accompagné de Grimaldi, amena le véhicule aussi près de l'immeuble de Channel 8 qu'il le pouvait.

Il n'était pas content d'avoir laissé le problème Chang non résolu, mais il était assez intelligent pour savoir qu'il aurait d'autres opportunités de le faire. Personne n'était à l'abri de la Justice pour toujours. C'était un des fondements du combat qu'il menait sans relâche.

— Tu es sûr de ce que tu fais, soldat ? demanda Grimaldi.

— Beaucoup de gens sont morts, Jack, répondit Bolan au pilote. Je refuse de laisser Gary Rook prendre d'autres vies innocentes.

— Les policiers locaux pourraient s'en charger.

— Ils pourraient, admit Bolan. Mais combien d'hommes perdront-ils dans l'opération ? Rook est instable, peut-être complètement déséquilibré. Il souffre et il se fiche pas mal de qui se trouve sur son chemin. Il descendra autant de gens qu'il pourra avant qu'ils ne parviennent à l'abattre, tuera probablement tous les otages et bon nombre de policiers. Je peux empêcher tout ça.

— Tu veux dire que tu peux essayer, répliqua Grimaldi.

— Rien n'est garanti, bien sûr, dit Bolan. Rien ne l'a jamais été et rien ne le sera jamais. Cela fait longtemps que ça dure, Jack. Tu crois vraiment que je pourrais ne pas y aller ?

— Bien sûr que non, rétorqua Grimaldi avec un sourire. Mais il faut bien que quelqu'un fasse attention à toi.

— Garde un œil sur ce qui se passe ici, dit Bolan.

Il quitta le SUV et se dirigea vers les barrières intérieures, au niveau desquelles le *blacksuit* responsable de l'opération l'accueillit.

— Treble, dit l'homme avec une pointe d'accent new-yorkais. Vous devez être Cooper ?

Bolan hocha la tête.

— Nous avons été prévenus de votre arrivée. Vous allez rentrer là-dedans ?

— Je n'ai pas le choix, répondit Bolan. On applique la même règle que d'habitude. S'il me tue, ou s'il commence à descendre des otages,

votre équipe fonce. Tuez-le et essayez de limiter les dégâts. Mais tant qu'il reste focalisé sur moi...

Bolan jeta un regard perçant à Treble, pour s'assurer que ses ordres étaient bien compris.

— ... vous me le laissez. Il est à *moi*.

— Compris, dit Treble.

CHAPITRE XV

Syracuse, État de New York

— Gary Rook !

Rook sortit de sa léthargie. Il avait des difficultés à se concentrer. Avait-il entendu son nom ?

La porte du studio s'ouvrit lentement. Rook releva la tête d'un coup et mit en joue avec l'un de ses Smith & Wesson.

Bolan franchit le seuil.

— Eh bien ! dit Rook, sa concentration retrouvée, son regard étincelant.

Il se leva et s'approcha, son pistolet dirigé sur la poitrine de l'Exécuteur.

— Aussi vrai que je respire, dit-il, l'homme en noir lui-même est venu me chercher.

Mack Bolan était revêtu de sa sinistre combinaison noire et avait enfilé une cagoule. Il n'était pas question que son visage passe à la télé !

— Mon nom est Cooper, je fais partie du *Justice Department*.

— On connaît la chanson, dit Rook en secouant la tête.

Le canon de son Smith & Wesson ne déviait pas.

— Vous n'avez pas besoin de faire ça, Gary, dit l'Exécuteur. Ces gens ne vous ont fait aucun mal. Vous avez dit à tout le monde... Combien d'heures avez-vous été à l'antenne, Gary ? Ne croyez-vous pas que vous avez dit au monde ce que vous vouliez qu'il sache ?

— Tu ne comprends pas, dit Rook.

— Oh, mais si je comprends, mieux que quiconque.

— Ferme-la ! Rook fit un geste avec son pistolet. Mets tes armes au sol ! En les prenant par le canon. Mets-les au sol ! Maintenant !

Bolan s'arma de courage. C'était là que la situation allait devenir délicate. Confronter seul Rook avait l'effet désiré, à savoir focaliser

toute l'attention de l'ex-Marine psychotique sur un objet unique. Bolan savait que Rook lui reprochait de l'avoir privé de la vengeance sanglante qu'il avait poursuivie si longtemps. Mais le seul souci de Bolan, c'était les otages. Il devait en éloigner Rook, s'arranger pour que les innocents ne soient plus dans la ligne de mire. Tout près, devant l'écran vert du studio, plusieurs hommes et femmes étaient recroquevillés au milieu des flaques de sang coagulé issu des cadavres des deux hommes victimes de la fureur de Rook. Si Bolan ne parvenait pas à garder l'attention de Rook sur lui, les flics et les SWAT emmenés par les *blacksuits* n'auraient d'autre choix que de prendre l'immeuble d'assaut. Et il était impossible de dire combien de personnes trouveraient la mort dans le carnage qui s'ensuivrait. C'était un risque inacceptable.

— J'ai dit les armes au sol ! répéta Rook.

Il étendit le bras et pointa le Smith & Wesson directement sur le visage de Bolan.

— Je ne vais pas faire ça, l'informa le Guerrier.

Il garda les mains devant lui, les paumes vers le haut, loin du corps. Rook pouvait le tuer à tout moment, mais l'Exécuteur comptait sur le fait que l'homme ne se contenterait pas de descendre froidement son ennemi.

L'expression de Rook se durcit.

— Fais-le ou je te tue.

— Possible, dit Bolan, mais je ne pense pas que vous le ferez comme ça.

— Tu joues avec ta vie, soldat, dit Rook.

— Si seulement tu savais depuis quand je joue avec ma vie, répondit Bolan, s'approchant d'un pas, les mains toujours ouvertes devant lui en un geste de soumission. Dis-moi une chose. Que penserait ta fille de ce que tu as fait ?

— Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait pour Jennifer. Pour l'aider à reposer en paix. Pour m'aider, moi, à reposer en paix. Pour reprendre un peu de ce qu'ils nous avaient pris. Ils m'ont tout pris. Ils m'ont pris ma vie. Ils ont pris la seule personne qui restait, la seule personne qui se souciait de moi. Vas-tu me dire que ces ordures de trafiquants n'ont pas eu ce qu'ils méritaient ?

— C'est possible, dit Bolan. Mais... et ce bébé ?

— Quoi ?

— Le bébé. Tu te souviens, insista Bolan. Le bébé qu'il y avait dans le labo que tu as attaqué, ce mobile home qui a explosé.

— Je ne sais pas de quoi tu parles.

— Bien sûr que si, dit Bolan. Tu te souviens. Il y avait un homme et une femme. Il y avait un berceau dans la chambre. Tu les as tués tous les deux. Tu te foutais pas mal de toucher le berceau ou pas. Il y avait un bébé dedans.

Rook se mit à fixer Bolan.

— Et ces gens ? demanda l'Exécuteur avec un coup de menton en direction des deux morts au sol et d'une femme épuisée de fatigue et d'énervement, presque hystérique, agenouillée entre les cadavres. Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? Qu'ont-ils fait à Jennifer ? En quoi sont-ils responsables ?

Rook regarda les corps comme si c'était la première fois qu'il les voyait.

— Je, je ne..., bredouilla-t-il.

— Écoute-moi, Rook, reprit Bolan. Ces gens sont innocents. Ils n'ont rien à voir avec la guerre que tu mènes. Laisse-les en dehors de ça.

Rook reporta son regard sur Bolan. Son bras et le pistolet qu'il avait en main s'abaissèrent de quelques centimètres.

— Comment est-ce que je peux ? Je ne sais pas... Je...

— Sortons dans le hall. Toi et moi.

Rook fit un geste avec son pistolet, l'agitant en direction de la porte.

— Vas-y, alors. Allons-y.

Le Guerrier recula, les yeux toujours fixés sur ceux de Rook pour maintenir le lien fragile qui les unissait.

Le Vengeur le suivit dans le long couloir. Au bout du hall il y avait des ascenseurs et un escalier. Du côté de Bolan il y avait une porte conduisant à un petit hall secondaire, qui lui-même donnait sur l'extérieur. À travers le hublot de cette porte, Rook pourrait voir au-delà du hall vitré le rassemblement de forces de police, de *black suits* et de SWAT.

— Tu vois ? demanda Bolan à Rook. Tu as eu ton public, tu as dit ce que tu avais à dire. Ils l'ont tous entendu. Les Puristes sont détruits. Leur leader est mort. L'homme qui les avait engagés aussi. Et mes hommes et leurs supérieurs se sont chargés de tous ceux qui sont impliqués au-delà.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Rook.

— C'est fini, Gary, répondit Bolan. Pose tes pistolets. Rends-toi.

Pendant un instant fugitif, il sembla que Rook envisageait cette solution. Puis il redressa la tête d'un bloc et plissa les yeux.

— C'est que tu serais plutôt doué, hein ?! dit-il d'une voix d'où toute trace de confusion et de faiblesse avait disparu.

Au lieu de l'homme brisé et mentalement instable qu'il avait d'abord vu, Bolan avait devant lui le Vengeur, le vétéran des combats et le tacticien rusé qui avait tué tant de gens et réussi à échapper à Bolan et aux flics à plusieurs reprises.

— Ne prends pas ton flingue, lui dit Rook. Pas encore. Recule. Recule jusqu'au bout.

Il fit pivoter son pistolet pour mettre en joue les portes du studio, qui étaient vitrées.

— Fais ce que je te dis ou je vide mon chargeur dans cette pièce et nous verrons qui je touche avant que tu ne m'atteignes.

Bolan hocha la tête. Il recula jusqu'à toucher presque la porte du hall secondaire. Rook en fit autant jusqu'à la porte d'accès à la cage d'escalier.

Calmement, sans quitter Bolan des yeux, Rook rengaina son arme, mais sans refermer la patte de sécurité de son holster.

— Ouvre ton holster avec seulement deux doigts de ta main gauche, dit-il.

Bolan obéit, libérant le Magnum Desert Eagle calibre .44 qu'il avait dans son holster de cuisse. Il prit une inspiration et se relâcha. Il vit Rook en faire autant et secouer sa main droite. L'Exécuteur essuya lentement sa main droite sur son ventre pour la débarrasser de toute sueur et de toute poussière qui aurait pu s'y incruster.

Le psychopathe était en train de lui offrir la chance d'un combat à la loyale, comme dans un western. Ce type était vraiment dingue !

— J'aimerais tant que tu comprennes, lui dit Rook. J'aimerais que tu voies pour quoi je me bats.

— Je sais ce pour quoi tu penses te battre, dit Bolan. Ce n'est pas...

Tandis que l'Exécuteur parlait, la main de Rook alla chercher son pistolet. Le Guerrier s'y attendait et sa propre main fusa pour prendre le Desert Eagle, ses doigts se refermant sur la poignée, son index déjà en place devant la détente. L'arme quitta le holster et vint se placer devant Bolan en une prise à deux mains.

Les coups de feu éclatèrent presque au même instant.

Gary Rook était au sol.

Bolan regarda derrière lui, vit le trou fait par la balle de Rook dans le hublot de la porte et l'étoile dans la vitre extérieure du hall derrière elle. Avant de faire un pas de côté au bon moment, Bolan s'était tenu exactement sur la ligne qui joignait ces deux trous au

canon de l'arme de Rook.

Le Guerrier rejoignit l'endroit où était tombé son adversaire, le gardant en joue avec son Desert Eagle.

Mais c'en était fini de Rook. Mack Bolan le considéra pendant un long moment. Cet homme représentait, ou plutôt avait représenté, une forme du mal. Un mal qui apparaissait quand les hommes poussaient leur vengeance trop loin, lorsqu'ils cessaient de se soucier de qui ils blessaient ou tuaient en cherchant à se faire justice. Bolan se pencha et ferma les yeux de Rook, laissa le soldat tombé, l'homme brisé à ce qui l'attendait de l'autre côté de sa vengeance, quoi que ce fût.

En quittant l'immeuble, il fit signe aux policiers et aux *blacksuits* qui se tenaient derrière la barrière.

— C'est terminé, dit-il. Les otages sont sains et saufs à l'intérieur.

Tous se précipitèrent alors pour aller s'occuper des ex-prisonniers de Rook et pour sécuriser la zone. Et Bolan se dit que certains d'entre eux allaient se retrouver dans la papperasse jusqu'au cou pendant plusieurs heures.

Il retrouva Jack Grimaldi debout à côté du SUV de location. Il avait un large sourire et secouait la tête, clairement heureux de le voir.

— Je dois dire, soldat, que tu sais y faire, dit-il.

— C'est pas l'heure de bavasser, répliqua l'Exécuteur en montant dans le SUV. Tu as vu toutes ces caméras ?

— Pas de panique l'ami, fais-moi confiance pour t'exfiltrer d'ici. Dans un quart d'heure nous montons dans le jet qui nous attend, et M. Cooper n'aura jamais existé.

Le véhicule démarra, s'éloigna de la foule. Le Guerrier retira sa cagoule, posa sa nuque contre l'appui-tête et ferma les yeux. Son vieux complice respecta son silence. Il savait que, après l'action, l'Exécuteur éprouvait une lassitude plus morale que physique, le temps de décompresser. Mais Jack Grimaldi savait aussi que, le temps de regagner l'aéroport, Mack Bolan aurait refait surface. Un combat se terminait, mais, pour l'Exécuteur, la guerre n'aurait jamais de fin...